

HISTOIRE

DES PEUPLES

DE L'ANTIQUITÉ

DESTINÉE

AUX PREMIÈRES ÉTUDES HISTORIQUES,

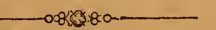
PAR M. PH. LE BAS,

MEMBRE DE L'INSTITUT,

MAITRE DE CONFÉRENCES A L'ÉCOLE NORMALE.

1

QUATRIÈME ÉDITION REVUE ET AUGMENTÉE.



PARIS,

LIBRAIRIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES,

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT,

RUE JACOB, 56.

COURS D'HISTOIRE

DESTINÉ

AUX ÉCOLES PRIMAIRES.

TYPOGRAPHIE DE H. FIRMIN DIDOT. — MESNIL (EURE).

HISTOIRE
DES PEUPLES
DE L'ANTIQUITÉ

DESTINÉE

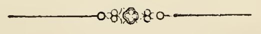
AUX PREMIÈRES ÉTUDES HISTORIQUES,

PAR M. PH. LE BAS,

MEMBRE DE L'INSTITUT,

MAITRE DE CONFÉRENCES A L'ÉCOLE NORMALE.

QUATRIÈME ÉDITION REVUE ET AUGMENTÉE.



PARIS,

LIBRAIRIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES,

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT,

RUE JACOB, 56.

1856.

HISTOIRE

DES PEUPLES

DE L'ANTIQUITÉ.

INTRODUCTION.

§ 1. — LA CRÉATION.

« Au commencement, Dieu créa le ciel et la terre.

« La terre était informe et en désordre; les ténèbres étaient sur la surface de l'abîme, et l'esprit divin planait sur les eaux.

« Dieu dit : Que la lumière soit. Et la lumière fut. Dieu, voyant que la lumière était bonne, la sépara d'avec les ténèbres.

« Dieu nomma la lumière jour, et les ténèbres nuit. Il fut soir, il fut matin : un jour.

Dieu dit : Que le firmament soit au milieu des eaux, et qu'il sépare les eaux d'avec les eaux ;

« Dieu fit le firmament, et sépara les eaux qui sont sous le firmament d'avec les eaux qui se trouvent au-dessus du firmament. Il en fut ainsi.

« Dieu nomma le firmament ciel. Il fut soir, il fut matin : deuxième jour.

« Dieu dit : Que les eaux qui se trouvent sous le ciel se rassemblent en un seul endroit, afin que la partie solide paraisse. Il en fut ainsi.

« Dieu nomma la partie solide terre, et mers les eaux rassemblées. Dieu vit que cela était bon.

« Dieu dit : Que la terre fasse végéter toutes sortes de végétations, l'herbe portant sa semence, l'arbre fruitier formant son fruit selon son espèce, et renfermant sa semence pour se perpétuer sur la terre. Il en fut ainsi.

« La terre produisit des végétaux, l'herbe portant la semence de son espèce, l'arbre formant du fruit qui renferme la semence selon son espèce. Dieu vit que c'était bien.

« Il fut soir, il fut matin : troisième jour.

« Dieu dit : Qu'il y ait des corps lumi-

neux dans l'étendue du ciel, pour faire distinguer le jour de la nuit; qu'ils servent de signes pour indiquer les époques, les jours et les années.

« Qu'ils servent de luminaires dans l'étendue du ciel, pour éclairer la terre. Il en fut ainsi.

« Dieu fit les deux grands luminaires, le plus grand pour dominer pendant le jour, et le plus petit pour dominer pendant la nuit, et les étoiles.

« Dieu les plaça dans l'étendue du ciel pour éclairer la terre,

« Pour dominer le jour et la nuit, et pour séparer la lumière d'avec les ténèbres. Dieu vit que c'était bien.

« Il fut soir, il fut matin : quatrième jour.

« Dieu dit encore : Que les eaux pullulent d'êtres doués de vie, de volatiles volant sur la surface de la terre, vers l'étendue du ciel.

« Dieu créa les grands cétacés et tout être animé rampant, que les eaux produisirent selon leur espèce, ainsi que tout volatile selon son espèce. Dieu vit que c'était bien.

« Dieu les bénit, et dit : Soyez féconds, et multipliez-vous, remplissez les eaux de

la mer ; et que les volatiles se multiplient sur la terre.

« Il fut soir, il fut matin : cinquième jour.

« Dieu dit : Que la terre produise des être animés selon leur espèce, le bétail, les reptiles et les animaux sauvages terrestres selon leur espèce. Il en fut ainsi.

« Dieu fit les animaux sauvages terrestres selon leur espèce, les animaux domestiques, les reptiles terrestres selon leur espèce. Dieu vit que c'était bien.

« Dieu dit : Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance, qu'il domine sur les poissons de la mer, sur les oiseaux du ciel, sur les bêtes, sur toute la terre et sur tous les reptiles qui rampent sur la terre.

« Dieu créa l'homme à son image ; il le créa à l'image de Dieu, et il lui donna une compagne.

« Dieu les bénit, et il leur dit : Soyez féconds, multipliez-vous ; remplissez la terre et vous l'assujettissez ; dominez sur les poissons de la mer, sur les oiseaux du ciel et sur tout animal qui se meut sur la terre.

« Dieu vit tout ce qu'il avait fait, et il le trouva bien.

« Il fut soir, il fut matin : sixième jour.

« Ainsi furent achevés le ciel et la terre avec tous leurs ornements.

« Le septième jour, Dieu avait achevé l'œuvre qu'il avait faite; il se reposa le septième jour de toute l'œuvre qu'il avait faite.

« Dieu bénit le septième jour, et le sanctifia ; car en ce jour il s'est reposé de toute l'œuvre qu'il avait créée et faite. »

Tel est, dans son admirable simplicité, le récit que Moïse nous a transmis de la création du monde. La science comme la religion sont aujourd'hui d'accord pour en reconnaître l'exactitude. Seulement, et les respectables interprètes des livres saints en conviennent eux-mêmes, il paraît constant que les six jours dont parle la Genèse doivent s'entendre d'espaces de temps indéterminés, et dont la durée ne saurait être fixée avec certitude. Tout prouve en effet que notre globe a subi plusieurs révolutions physiques, car lorsque l'on pénètre dans le sein de la terre, à de grandes profondeurs, l'on rencontre, dans les différentes couches de terrain qui forment l'écorce supérieure de notre globe, des débris d'animaux et de végétaux qui prouvent qu'il y a eu des créa-

tions successives; ce sont comme les différents âges de la terre, les *jours* de sa formation.

Poursuivons, en l'abrégeant, le récit de la Genèse :

« Or le Seigneur Dieu avait planté un jardin dans le pays d'Éden, du côté de l'Orient, et il y mit l'homme et la femme qu'il avait créés.

« Mais Adam et Ève se rendirent bientôt coupables de désobéissance, et Dieu les chassa de l'Éden en les condamnant, eux et leur postérité, au travail et à la douleur. Adam eut deux fils, Caïn et Abel.

« Or il arriva un jour que Caïn apporta un présent à l'Éternel, des fruits de la terre.

« Abel apporta aussi une oblation des premiers-nés de son menu bétail et des plus gras morceaux ; et l'Éternel regarda favorablement Abel et son oblation.

« Mais il ne fit point attention à Caïn, ni à son oblation. Caïn en fut très-irrité, et son visage fut abattu.

« l'Éternel dit à Caïn : Pourquoi cela t'irrite-t-il, et pourquoi es-tu si abattu ?

« Si tu te conduis bien, tu seras considéré ; si tu ne te conduis pas bien, le péché t'as-

siége à ta porte ; il veut t'atteindre, mais tu peux le maîtriser.

« Or Caïn dit à son frère : Abel, sortons dans les champs ; et, lorsqu'ils furent dans les champs, Caïn se jeta sur son frère Abel et le tua.

« L'Éternel dit à Caïn : Où est ton frère Abel? Il répondit : Je ne sais ; suis-je le gardien de mon frère?

« Dieu dit : Qu'as-tu fait? la voix du sang de ton frère crie de la terre jusqu'à moi.

« Maintenant sois maudit sur la terre, qui a ouvert son sein pour recevoir de ta main le sang de ton frère.

« Quand tu la cultiveras, elle ne te donnera plus son fruit ; tu seras fugitif et vagabond sur la terre.

« Caïn sortit de la présence de l'Éternel, et s'établit dans le pays de Nod, vers l'orient d'Éden.

« Il bâtit une ville, et nomma cette ville Hénoch, du nom de son fils. »

Adam eut un troisième fils, qu'il appela Seth, et qui sut se préserver de la dépravation générale ; puis vint la suite des patriarches, tous descendants de Seth : Énos, Caïnan, Malaliel, Jared, Hénoch, qui marcha

avec Dieu et que Dieu enleva dans le ciel, Mathusala, Lamech et Noé.

De son côté, la race de Caïn s'était perpétuée; mais elle persista dans la route du crime, et entraîna même dans sa corruption les descendants de Seth.

« Le Seigneur vit que la malice des hommes était extrême, et que toutes les pensées et tous les desseins de leur cœur n'étaient en tout temps que méchanceté.

« C'est pourquoi il se repentit d'avoir fait l'homme sur la terre, et fut touché de douleur jusqu'au fond du cœur.

« Le Seigneur dit donc : J'exterminerai de dessus la terre l'homme que j'ai créé, depuis l'homme jusqu'aux animaux, jusqu'à ce qui rampe sur la terre, jusqu'aux oiseaux du ciel, car je me repens de les avoir faits.

« Mais Noé trouva grâce aux yeux de l'Éternel.

« Voici les générations de Noé : Noé fut un homme droit et intègre dans son temps : il se conduisit avec Dieu.

« Il engendra trois fils : Sem, Cham et Japhet.

« Dieu dit à Noé : La fin de toute créature est venue devant moi, car les hommes

ont rempli la terre d'iniquités. Je veux donc les détruire avec la terre.

« Fais-toi une arche de bois de gopher ; tu y feras des cases. Enduis-la de bitume en dedans et en dehors.

« Je vais répandre sur la terre un déluge d'eau, pour détruire toute créature de vie ayant un souffle. Tout ce qui est sur la terre périra.

« J'établirai mon alliance avec toi, et tu entreras dans l'arche, toi, tes fils, ta femme et les femmes de tes fils.

« Et tu feras entrer dans l'arche de tout ce qui vit, de toute chair, deux de chaque espèce, un mâle et une femelle, afin qu'ils soient conservés.

« Prends aussi avec toi tout ce qui se peut manger, et portes-en dans l'arche pour ta nourriture et pour celle des animaux.

« Noé fit tout comme Dieu le lui avait ordonné.

« L'Éternel dit à Noé : Entre, toi et ta famille, dans l'arche ; car je n'attendrai plus que sept jours.

« Et Noé entra dans l'arche, et avec lui ses fils, sa femme et les femmes de ses fils, pour éviter les eaux du déluge.

« Les animaux purs et impurs, et les oiseaux, avec tout ce qui se meut sur la terre, entrèrent aussi dans l'arche avec Noé, deux à deux, mâle et femelle, selon que Dieu le lui avait ordonné.

« Après donc que les sept jours furent passés, les eaux du déluge se répandirent sur la terre pendant quarante jours, et les eaux s'étant accrues, l'arche qu'elles soutenaient fut élevée au-dessus de la terre.

« Les eaux s'accrurent encore; elles grossirent de plus en plus sur la terre, et toutes les plus hautes montagnes qui sont sous l'étendue du ciel en furent couvertes.

« Et tout ce qui avait vie et respirait sur la terre mourut.

« Mais Dieu se souvint de Noé; il fit souffler un vent sur la terre, et les eaux cessèrent de s'accroître, et les pluies qui tombaient du ciel furent arrêtées, et les eaux commencèrent à diminuer après cent cinquante jours.

« Et le dix-septième jour du septième mois, l'arche se reposa sur les montagnes d'Ararat.

« Alors Dieu parla à Noé, et lui dit :

Sors de l'arche, toi et ta femme, tes fils et les femmes de tes fils.

« Fais-en sortir aussi tous les animaux qui y sont avec toi; qu'ils se perpétuent sur la terre, s'y fécondent et s'y multiplient. »

Après le déluge, Noé offrit un sacrifice au Seigneur, qui lui prescrivit des lois, lui défendit l'homicide, et promit de ne plus submerger la terre.

Les trois fils de Noé étaient, comme on l'a dit plus haut, Sem, Cham et Japhet; « c'est d'eux que sont sortis tous les hommes qui se sont répandus sur la terre. »

Tel est le tableau que la Bible nous a transmis de la dernière révolution physique subie par notre globe et dont presque tous les peuples ont conservé le souvenir.

§ 2. — Dispersion des hommes.

Depuis le déluge, les hommes vivaient rassemblés dans les vastes plaines qui s'étendent entre le Tigre et l'Euphrate. Mais, devenus bientôt fiers de leur nombre et de leurs forces, ils voulurent bâtir une tour qui s'élevât jusqu'au ciel. Pour punir leur

audace impie, Dieu confondit leur langage. Dès lors, ne pouvant plus se comprendre, ils furents contraints de se séparer pour habiter loin les uns des autres.

Les hommes ainsi dispersés formèrent différentes familles, qui se distinguèrent les unes des autres par des habitudes, des mœurs et un caractère particulier. Elles peuvent être ramenées à trois races principales : la race caucasienne, la race mongole et la race africaine.

La première se subdivise en branche sémitique ou araméenne, en branche indo-européenne et en branche scythique.

La branche sémitique comprend les Syriens, les Arabes, les Phéniciens et les Juifs; elle a aussi fourni à l'Égypte une partie de sa population.

La branche indo-européenne a été ainsi appelée parce qu'elle s'étendit de l'Inde jusqu'en Europe par des émigrations successives. Les peuples de l'Inde citérieure et de la Perse, les Pélasges, ancien peuple qui occupa la Grèce et l'Italie dans les temps les plus reculés et dont la langue a probablement servi à former le grec, l'étrusque et le latin; les Hellènes de la Grèce et de l'Asie, les Slaves de la Russie et de la Polo-

gne, les Germains de l'Allemagne, les Scandinaves du Danemark, de la Suède et de la Norwége, enfin les Celtes, qui couvrirent anciennement la France, l'Espagne et l'Angleterre, appartenaient à la branche indo-européenne.

Enfin la branche scythique est formée des peuples nommés indifféremment Scythes, Tartares et Turcs, qui restèrent nomades et se mêlèrent dans la grande Tartarie avec les Mongols de la Chine. Les Finois et les Mandchous, qui forment une même famille, proviennent, ainsi que les autres nations de la Sibérie, du mélange d'une souche caucasienne avec les Mongols.

La race mongole se civilisa de bonne heure dans la Chine et dans l'Inde ultérieure, plus tard dans le Japon. La civilisation de cette race offre, comme sa langue, un caractère particulier. Mais l'une et l'autre ne sont encore qu'imparfaitement connues.

Quant à la race africaine, perdue au milieu des sables de ses déserts, elle n'a laissé presque aucune trace de ses destinées. Remarquons cependant que les Grecs paraissent avoir mieux connu l'Éthiopie que les peuples modernes. D'après ce qu'ils

nous en apprennent, la race éthiopienne a dû jouer, dans les temps anciens, un rôle important, qu'attestent encore les ruines récemment découvertes au sud de l'Égypte par les voyageurs européens.

Des trois grandes races qui peuplèrent l'ancien continent, deux, la race mongole et la race africaine, sont donc à peine connues de l'histoire, qui se trouve réduite à ne s'occuper que de la race caucasienne. Celle-ci, d'ailleurs plus heureuse, a été appelée à répandre sur la terre les bienfaits de la civilisation, avec les grandes idées religieuses et morales qui ont rendu l'Européen supérieur à tous les autres peuples.

Mais il lui a fallu de longs siècles pour défricher et civiliser l'Europe entière. Dans l'antiquité, toute l'histoire se passe, pour ainsi dire, autour de la Méditerranée, sur les côtes que baigne cette mer, en Égypte, dans la Judée, sur les côtes de l'Asie Mineure, en Grèce, en Italie, ou, vis-à-vis de la Sicile, sur les rivages de l'Afrique. Au delà sont des contrées que les anciens n'ont jamais explorées, et que nomment à peine les Grecs ou les Romains, par qui seuls nous ont été conservés quelques lambeaux de l'histoire primitive des peu-

ples qui habitaient ces pays reculés. Ainsi derrière l'Italie sont les marais et les forêts impraticables de la Germanie; derrière la Grèce et la Thrace, les steppes de la Sarmatie, peuplés par des nomades dont on faisait d'effrayants récits; à côté de l'Égypte, derrière Carthage, de vastes déserts, tellement impénétrables qu'avant Denham et Clapperton, qui les franchirent en 1822, aucun Européen n'avait osé les traverser ; enfin, derrière la Judée et la Syrie, la Perse, mieux connue parce qu'elle fut en relation constante avec les Grecs.

L'histoire de l'antiquité se trouve donc forcément réduite à celle des peuples qui habitaient le bassin de la Méditerranée. Cependant, avant de parler de ces peuples, nous dirons quelques mots sur l'Asie orientale et méridionale, où se trouvent deux grands foyers d'une civilisation puissante, l'Inde et la Chine.

PREMIÈRE PARTIE.

CHAPITRE I.

LA CHINE ET L'INDE.

§ 1. — Chine.

Les Chinois, comme les Indiens, comme les Égyptiens, prétendent que leur histoire remonte à la plus haute antiquité, et ont aussi gardé le souvenir d'un déluge. De bonne heure ils se soumirent au gouvernement des rois; mais leur histoire ne présente, sous les dynasties de Yao, de Yu et de Chang, que quelques faits épars. Il faut arriver jusqu'au douzième siècle avant notre ère pour voir paraître la dynastie de Tchin, où commencent des récits plus sérieux et plus suivis. Mais il y a peu d'intérêt à étudier l'histoire d'un peuple qui est resté si

constamment étranger aux mouvements de la civilisation européenne, qui s'est toujours montré jaloux de se cacher lui-même, pour ainsi dire, aux yeux des autres nations, et qui, aujourd'hui encore, ne permet à aucun voyageur de passer ses frontières. Aussi nous contenterons-nous, pour donner une idée de ce peuple, de dire quelques mots de son organisation.

Les institutions de la Chine reposent sur le respect filial, et le caractère de sa législation est une régularité, un ordre invariable.

L'empereur est fils et vice-roi du ciel; sa famille et lui jouissent seuls de priviléges héréditaires. Dans sa jeunesse, il doit, pour ne pas s'écarter des principes de la sagesse des anciens, charger sa mémoire d'une masse effrayante de connaissances et de règlements souvent futiles.

Le second ordre de l'État est composé des lettrés, qui se divisent en autant de classes qu'il y a de sciences; mais leurs places, comme toutes celles de l'empire, ne sont obtenues qu'après des examens de capacité. Les plus instruits forment le conseil du prince, et font les livres nécessaires, livres qui ne contiennent que des préceptes de morale ou des découvertes d'une utilité immédiate.

Tout, dans ces livres, est réduit en règles, l'habillement comme l'architecture, l'agriculture comme l'industrie. Un homme qui n'a point de place, possédât-il des millions, est obligé de bâtir comme le plus petit particulier. La forme de la demeure d'un mandarin est prescrite d'avance par des règles invariables ; car, d'après l'organisation sociale de ce peuple, le gouvernement doit porter les yeux jusque sur les moindres détails de la vie.

La religion consiste tout entière dans l'observation des devoirs extérieurs et dans le soin de seconder l'État pour atteindre le but qu'il se propose. L'observation de ces principes est un culte pour le peuple. Quant aux lettrés, ils ne voient dans la religion qu'une philosophie peu élevée.

La langue chinoise est composée de trois cent trente syllabes, à cinq ou six accents, dont les nuances légères font varier le sens des mots. Aussi les Mongols ont-ils, dit-on, l'ouïe d'une extrême délicatesse.

Dans les arts, les Chinois ont un goût puéril pour les compositions bizarres. Ils travaillent, du reste, avec une surprenante habileté.

Comme les Égyptiens, avec lesquels ils offrent plus d'un point de ressemblance, les

Chinois sont restés en dehors du mouvement général de la civilisation du monde; et malgré l'antiquité de leur origine ils ont fait peu pour les autres pays. Ennemis de toute innovation, ils opposent chez eux mille obstacles à la publication des découvertes, et se refusent à accepter de dehors tout progrès venant des autres nations. Aussi, dit un écrivain allemand, M. Schlosser, quand les Chinois considèrent notre mouvement littéraire, nos agitations et nos troubles politiques et religieux, cette activité de l'esprit leur paraît une monstruosité. « Que nous voulez-vous? s'écrient-ils; nous « jouissons de tous les arts utiles; nous « cultivons le blé, les légumes, les fruits. « Outre le coton, la soie et le chanvre, « un grand nombre de racines et d'écorces nous fournissent des tissus et des étoffes. On ne peut pousser plus loin que nous « l'exploitation des mines, l'art du charpentier, la menuiserie, la poterie, la fabrication de la porcelaine, celle du papier. « Nous excellons dans l'art du teinturier, « du tailleur de pierres, du charron. »

Ils pourraient ajouter : « Nous avons une « littérature qui remonte à quatre mille ans. « Nos sciences n'ont pas besoin du secours

« de celles de l'Europe pour rivaliser avec « elles, et nous connaissions avant vous ces « grandes découvertes dont vous vous êtes « tant vantés, la boussole, la poudre à ca- « non et l'imprimerie. Et si nous sommes « arrivés là sans assistance étrangère, c'est « que notre civilisation a été toujours conti- « nue, traditionnelle ; c'est que de bonne « heure un sentiment qui a épuré notre « cœur et notre raison, le respect des an- « cêtres, la piété filiale, a conservé parmi « nous la sagesse antique; c'est que nous « ne sommes point comme vous inquiets « novateurs, courant après l'avenir, dédai- « gneux du présent et pleins de mépris « pour le passé. »

En présentant la Chine comme une contrée tranquille, nous n'avons pas voulu la montrer comme entièrement étrangère à tout changement. Entourée de nombreuses peuplades nomades, elle fut souvent subjuguée par elles, et le gouvernement dut subir quelque influence de ces changements de dynasties ; nous avons eu seulement l'intention de peindre la Chine résistant aux chocs qu'elle peut recevoir sans que sa base en soit attaquée.

§ 2. — L'Inde.

Lorsqu'on passe de la Chine dans l'Inde, on est frappé de l'immense différence qui sépare le caractère des peuples de ces deux contrées : d'une part, un esprit sec et positif, mais moral ; de l'autre, un génie élevé et poétique, mais abusant de la force et s'abandonnant quelquefois, par esprit de secte, aux immoralités du culte le plus grossier ; des deux côtés, pour gouvernement, une machine régulière et toujours la même. Mais, d'une part, cette machine est mise en mouvement par des savants qui s'inquiètent peu des besoins intellectuels et religieux du peuple, qui donnent tous leurs soins à la vie du corps, au bien-être matériel ; de l'autre, par des prêtres dont toute l'autorité repose sur la superstition. En Chine, du moins, il y a une sorte d'égalité, en ce sens que toutes les places sont données à la suite d'un examen dans lequel le candidat prouve son aptitude et sa capacité. Dans l'Inde, le système politique consiste en une division rigoureuse des castes, division consacrée par la religion.

Brahma, le grand dieu des Indiens, sépara

tout le peuple en quatre castes ou classes, disent les livres sacrés des prêtres. Les brahmanes ou prêtres sortirent de sa tête, les guerriers de ses bras, les laboureurs et les marchands de son ventre, les artisans de ses pieds. Les castes inférieures sont retenues dans le dernier degré d'abaissement; celle des parias est même regardée comme une caste impure, avec laquelle les autres ne peuvent avoir de relations sans se souiller elles-mêmes. Quant à celles des prêtres et des guerriers, elles avaient tout pris pour elles, pouvoir et richesse.

Peut-être faut-il voir dans cette distinction de castes les résultats d'une ancienne conquête. Le peuple conquérant aurait formé les deux premières classes ; les vaincus composeraient les dernières. Des lois sévères et qui sont présentées comme émanant des dieux eux-mêmes interdisent tout mélange, Ainsi il est expressément défendu à un Indien de passer d'une caste dans une autre; les métiers, les fonctions sont héréditaires, c'est-à-dire que le fils doit nécessairement prendre et suivre la profession de son père.

Le pouvoir des brahmanes, qui repose sur la religion, fut plus d'une fois menacé

par elle ; une réforme religieuse faillit même renverser toute cette organisation. Nous voulons parler de la réforme de Bouddha. Bouddha, disent ses sectateurs, descendit du séjour céleste dans le sein de Mahamaya, de la famille la plus illustre entre les brahmanes ; sa mère, l'ayant conçu sans souillure, le mit au monde sans douleur. Des dieux ou des rois assistèrent à sa naissance ; les prophètes et les savants reconnurent dans ce merveilleux enfant tous les caractères de la divinité. Il grandit en beauté, en sagesse, se maria avec une princesse aussi belle et aussi parfaite que lui, et en eut un fils, et plus tard une fille. Mais son cœur était déchiré à la vue des maux de ses semblables : aussi il s'échappa dans le désert, où devait commencer sa mission divine. Là, entouré de cinq disciples de prédilection, il se livra à de profondes méditations et à la vie la plus austère. Il y subit plusieurs épreuves, d'où il sortit toujours vainqueur. Ses pénitences terminées, il déclara à ses disciples que le temps était venu de porter au monde le flambeau de la vraie croyance. D'abord il rencontra beaucoup d'obstacles ; mais sa doctrine parvint enfin à prévaloir. Toutefois il annonça qu'elle serait

proscrite dans l'Inde, son berceau ; que ses disciples persécutés seraient forcés de fuir sur la terre étrangère, d'où la vraie croyance sortirait ensuite pour faire le tour du monde.

Telle est la légende de Bouddha. Ce qu'il y a de certain, c'est que sa doctrine se répandit bientôt sur une grande partie du continent asiatique.

Bouddha enleva aux brahmanes, partout où ses doctrines triomphèrent, leur ancienne autorité. Après lui, ils ne formèrent plus qu'une grande corporation. Les Bouddhistes eurent une monarchie fortement organisée, une règle religieuse, un clergé nombreux et puissant, dirigé par un maître de la loi, un prince spirituel; mais dans ses mains ne se trouvait plus concentré, comme jadis, tout le pouvoir. De plus, ils brisèrent les barrières qui subsistaient entre les castes, et appelèrent à la prédication de la parole quiconque se sentait mû d'une vocation intérieure, quelle que fût d'ailleurs la caste à laquelle il appartenait. Ce fut là sans doute ce qui arma contre eux les brahmanes, qui les persécutèrent avec tant de fureur qu'il était dit : « Que, du pont de Rama jusqu'à l'Himalaya blanchi par les neiges, qui-

conque épargnera les Bouddhistes, enfants ou vieillards, soit lui-même livré à la mort. » L'ancien système triompha après les luttes les plus violentes, et les Bouddhistes furent contraints de se réfugier en Chine.

L'histoire de l'Inde est une histoire toute religieuse. Quant aux révolutions politiques, elles ne nous sont pas connues. A l'époque de la domination des Perses sur la haute Asie, l'Inde apparaît comme une contrée qui, malgré son immense population et sa richesse, malgré ses grands fleuves et les montagnes inaccessibles qui devaient la protéger contre ses ennemis extérieurs, est cependant ouverte à toutes les attaques. Les Assyriens étendirent leur domination jusqu'à l'Indus; les Perses passèrent ce fleuve et s'emparèrent d'une partie du pays; et, sans la résistance de son armée, Alexandre l'aurait peut-être conquise tout entière. C'est que là il n'y avait point d'esprit national, c'est que les Indiens ne connaissaient pas ce dévouement que l'on appelle chez nous patriotisme. Quel intérêt les castes inférieures avaient-elles à combattre, puisque ce ne pouvait être que pour fortifier le pouvoir oppresseur des castes supérieures? D'ailleurs à celles-ci seule-

ment appartenait le droit de porter les armes. Cependant sous la domination de ses prêtres, l'Inde prit un assez grand développement de civilisation ; et il paraît que dans les anciens temps elle étendit au loin son influence du côté de l'ouest, au moins jusque sur la Bactriane, contrée située entre l'Inde et les pays qui furent le siége de la domination des Assyriens.

Avant de parler de ces dernières contrées, nous devons nous occuper de deux autres peuples, les Égyptiens et les Juifs, dont le premier a plus d'une ressemblance avec ceux dont nous venons de parler, et, comme eux, n'eut que peu de rapports avec les peuples voisins. Lorsque nous aurons exposé l'histoire de ces deux peuples, nous reviendrons à celle des Assyriens. Dès lors notre marche sera plus simple et plus facile ; car les Assyriens dominent sur toute l'Asie occidentale, et leur histoire se lie intimement à celle de tous les peuples de cette contrée. Aux Assyriens succèdent les Mèdes ; à ceux-ci les Perses, sous l'empire desquels toute l'Asie intérieure sera conquise par les Européens. Ainsi, quand nous aurons parlé de l'Égypte et de la Judée, nous ne trouverons

plus dans tout l'Orient qu'une seule histoire, celle d'un grand empire qui, tout en passant dans des mains différentes, reste presque toujours à peu près le même.

CHAPITRE II.

L'ÉGYPTE.

§ I. — L'Égypte depuis les temps les plus reculés jusqu'à Sésostris.

Dans l'antiquité, l'Égypte était considérée comme faisant partie de l'Asie. C'est une vallée de quatre-vingt-dix myriamètres, resserrée entre deux montagnes granitiques. Au nord, elle est bornée par la Méditerranée ; à l'ouest et à l'est, par les montagnes entre lesquelles coule le Nil ; au sud, les limites étaient peu certaines. Ce ne fut sans doute qu'à la suite de longues guerres entre les rois d'Égypte et ceux d'Éthiopie que la frontière fut décidément fixée aux cataractes de Syène, à cet endroit où des rochers,

embarrassant le lit du fleuve, marquaient comme une limite à la navigation du Nil.

L'Égypte, dit Hérodote, est un don du Nil. Il semble en effet que la mer ait pénétré autrefois assez avant dans cette longue vallée; mais le Nil, apportant dans son cours un épais limon, exhaussa peu à peu les rives sur lesquelles il le déposait, de sorte que la terre envahit chaque année sur les eaux et les resserra bientôt dans le Delta, la partie la plus septentrionale de l'Égypte et la plus voisine de la mer. Il n'y eut plus besoin que de quelques travaux faits par la main des hommes pour reconquérir tout à fait l'Égypte sur les eaux.

Sans le Nil, l'Égypte n'existerait point; elle serait, comme les déserts qui l'entourent, une terre aride, couverte d'un sable brûlant; mais le fleuve lui apporte le limon qu'il charrie des montagnes de l'Éthiopie; tous les ans, il inonde l'Égypte entière. Au mois de mai, quand les pluies périodiques tombent déjà depuis un mois en Éthiopie, le Nil commence à grossir; il croît successivement pendant cent jours, et met le même espace de temps à rentrer dans son lit.

Tant que dure l'inondation, c'est une fête par toute l'Égypte, surtout si elle s'é-

lève au point désiré; car c'est à elle seule que le pays doit sa fertilité. Le limon que les eaux déposent, en séjournant sur les terres, est comme un engrais qui les féconde; les habitants n'ont plus qu'à semer et à recueillir.

« Les habitants des pays situés au-dessous de Memphis, dit Hérodote, sont de tous les hommes et même de tous les autres Égyptiens ceux qui recueillent avec le moins de travail les fruits les plus abondants. Ils n'ont point à creuser péniblement les sillons avec la charrue; ils n'ont la fatigue ni de retourner la terre ni de la bêcher; ils ne sont assujettis à aucun des travaux auxquels tous les autres peuples sont condamnés pour récolter : le fleuve se répand de lui-même dans les champs, les arrose et se retire. Chacun vient alors jeter les semences dans ses terres, et y lâche ensuite des pourceaux. La semence est retournée et enterrée par ces animaux, et il ne reste qu'à attendre la moisson. Lorsqu'elle est terminée, on fait fouler les épis sous les pieds des bœufs, et le grain recueilli est porté dans les maisons. »

Grâce au Nil, l'Égypte semble, au milieu des déserts qui l'entourent, une longue

et fertile oasis où durent se réfugier de bonne heure quelques tribus des nomades du désert. L'Égypte est en effet le seul pays de cette partie de l'Afrique qui ne soit pas un désert : aussi dut-elle être peuplée de bonne heure. L'opinion la plus vraisemblable est que l'Égypte dut sa première organisation politique à un État antérieurement organisé, à Méroé, ville éthiopienne, située au-dessus de l'Égypte et dont les colonies, descendant vers le nord, portèrent quelques arts industriels et quelques idées religieuses jusqu'au delà de la cataracte de Syène. Ces colonies commencèrent à bâtir des villes, à construire des temples, aux murs desquels les peuplades errantes de l'Égypte vinrent adosser leurs cabanes pour se mettre plus immédiatement sous la protection du dieu des étrangers. La civilisation, suivant ainsi le cour du fleuve, descendit par des colonies successives de la Thébaïde dans l'Heptanome, de l'Heptanome dans le Delta.

Partout les peuplades barbares se soumirent à l'influence toute puissante du dieu des étrangers. Alors s'organisa le gouvernement théocratique, c'est-à-dire le règne des dieux et des demi-dieux, représentés par les ministres de leur culte. Longtemps les prê-

tres conservèrent une grande influence dans le gouvernement de l'Égypte ; car, jusqu'à la ruine de l'indépendance égyptienne, on trouve des prêtres à côté ou au-dessus des rois, formant une classe d'hommes supérieure à tout le reste de la nation, maîtres de presque toutes les affaires ; et, ce qui devait assurer plus longtemps leur empire, possédant et exploitant seuls toutes les connaissances religieuses, industrielles et scientifiques.

Pendant longtemps les prêtres seuls gouvernèrent l'Égypte ; c'est la période que l'on désigne sous le nom de règne des dieux du premier, du second et du troisième ordre.

Cependant, la classe ou caste des guerriers prenant chaque jour plus d'importance, les prêtres furent contraints de partager avec eux le pouvoir, et alors, comme le disaient les prêtres, les hommes succédèrent aux dieux.

Ménès, disent-ils, fut le premier homme qui régna en Égypte. Il gouverna le nome (1) thébaïque, alors le seul pays de l'Égypte qui ne fût pas couvert par les eaux du

(1) On donnait le nom de nome aux provinces d'Égypte.

Nil ou de la mer. Il commença les conquêtes des rois égyptiens sur le fleuve, en détournant son cours et en convertissant en terre ferme un vaste emplacement où il jeta les premiers fondements de Memphis.

Depuis Ménès jusqu'à Mœris, les prêtres égyptiens comptaient trois cent trente rois. Une telle liste ferait remonter Ménès à une antiquité bien reculée, mais ces trois cent trente rois doivent se répartir en un certain nombre de dynasties qui régnèrent simultanément en Égypte. L'événement le plus remarquable de cette longue période fut l'invasion de l'Égypte par les Arabes du désert. Ils s'emparèrent de la basse et de la moyenne Égypte, et ne furent arrêtés que par les habitants de la Thébaïde, qu'avaient aguerris leurs luttes continuelles contre les Éthiopiens. Ce temps est ce qu'on appelle la domination des Hycsos, ou rois pasteurs; elle dura cinq cents ans. Ce ne fut qu'avec de grands efforts que les rois de la Thébaïde purent se débarrasser (vers l'an 1800 avant J.-C.) des Arabes, dont les habitudes nomades étaient antipathiques aux mœurs agricoles et sédentaires des Égyptiens. On verra, dans l'histoire des Juifs, que les Hébreux, pasteurs comme les Arabes, furent

confondus avec ceux-ci dans la haine commune des Égyptiens. Ceci explique l'oppression sous laquelle ils vécurent jusqu'au moment où ils furent tirés par Moïse de *cette dure maison de servitude.*

Dans la période qui suivit l'expulsion des Hycsos, l'Égypte, devenue indépendante et ne formant plus qu'un seul et même royaume, s'éleva au plus haut point de civilisation. Elle se couvrit de nombreux monuments dont les ruines attestent encore aujourd'hui l'industrie et la puissance du peuple qui les éleva. Les villes du Delta et de l'Heptanomide s'agrandirent et se fortifièrent. Uchoréus entoura Memphis de murailles et de fossés, travaux qui lui méritèrent le nom de second fondateur de cette ville. Enfin, Sésostris fit creuser par les peuples vaincus de nombreux canaux pour faciliter les communications ou protéger le pays contre les inondations du Nil. C'est également dans cette période que furent élevées la plupart des pyramides, ces montagnes de pierre qui frappent encore aujourd'hui d'étonnement le voyageur, lorsqu'il les voit dominer au loin la surface unie du désert.

Pendant que les Hycsos, chassés de l'Égypte, se dispersaient dans les sables de

l'Arabie, et que Moïse conduisait les Hébreux vers la terre promise, l'Égypte, demeurée seule maîtresse d'elle-même, alla bientôt exercer contre l'Asie de sanglantes représailles.

§ 2. — Depuis le règne de Sésostris jusqu'à la conquête de l'Égypte par Cambyse.

C'étaient les guerriers qui avaient chassé les Hycsos de l'Égypte ; ils usèrent de leurs victoires pour prendre une part plus grande dans le gouvernement. Sésostris, le plus grand de leurs rois, mit à profit l'ardeur belliqueuse dont toute la nation s'était animée durant cette dernière lutte pour l'entraîner dans la voie des conquêtes lointaines (vers 1560 ou vers 1565). Triomphant de la répugnance que les Égyptiens avaient pour la mer, Sésostris équipa une flotte sur le golfe Arabique, subjugua les Arabes placés sur les côtes de ce golfe, pénétra chez les Éthiopiens, chez les Libyens ; puis, tournant ses armes vers l'Orient, il s'avance jusqu'à l'Euphrate, jusqu'au Tigre, jusqu'à l'Indus et peut-être même au delà. Tous

les pays traversés par Sésostris reconnurent pour un instant sa domination bien éphémère ; car à peine était-il rentré en Égypte que les peuples, vaincus ou effrayés par lui, oublièrent l'obéissance qu'ils avaient promise au roi d'Égypte ; et le souvenir même de ses conquêtes se serait à jamais effacé s'il n'avait laissé derrière lui dans les pays vaincus des colonnes dont les sculptures et les inscriptions prouvaient ses vitoires. Quelques-unes existaient encore à l'époque d'Hérodote, c'est-à-dire 450 ans avant notre ère (1).

De retour dans ses États, il fit creuser par ses captifs de nombreux canaux, éleva des villes sur des monticules faits de main d'homme, et assigna à chaque Égyptien une égale portion de terre, à la charge d'une redevance annuelle.

Phéron, fils de Sésostris, lui succéda ; puis vinrent, mais à de longs intervalles, Protée, contemporain de la guerre de Troie, Rampsinit, Chéops et Chéphrem.

(1) On voit encore aujourd'hui une de ces sculptures en Syrie et une autre en Asie Mineure, non loin de Smyrne. L'obélisque de Paris est un des monuments élevés par Sésostris ; les hiéroglyphes dont il est chargé disent ses titres et quelques-unes de ses victoires.

Les prêtres, seuls dépositaires de l'ancienne histoire de l'Égypte, ont maudit ces deux derniers. En effet, les guerriers, tout puissants depuis Sésostris, abusèrent à cette époque de leur pouvoir; leurs chefs impies fermèrent les temples, persécutèrent les prêtres, et défendirent d'adorer les dieux. « Tous les rois égyptiens, dit Hérodote, s'étaient fait honneur d'ajouter quelques parties nouvelles au temple de Vulcain : les deux frères Chéops et Chéphrem firent seuls exception. Ils bâtirent aussi non des temples, mais des monuments humains, et, pour le malheur des peuples, élevèrent les deux grandes pyramides. » Toutefois ces pyramides ne portèrent pas même leur nom; « le peuple indigné, ajoute Hérodote, aima mieux leur donner le nom d'un berger qui faisait paître ses troupeaux alentour. »

Cependant, quoique l'Égypte fût rentrée dans ses limites naturelles, elle n'en continua pas moins sous plusieurs de ses rois à faire la guerre aux peuples d'Asie. C'est ainsi que Sésac, appelé par Jéroboam, l'an 957, contre le roi de Juda, pénétra avec une nombreuse armée jusqu'à Jérusalem, et s'empara des trésors du temple.

Vers cette époque se trouve dans l'his-

toire de l'Égypte une lacune que les prêtres n'ont pu combler, et qu'ils expriment par le règne de l'aveugle Anysis ; puis l'Égypte tomba, entre les années 800 et 700, sous la domination des Éthiopiens, que les prêtres appelèrent sans doute contre les guerriers. Le dernier des rois éthiopiens qui régna sur l'Égypte fut Sabacon.

Il livra le gouvernement à la caste sacerdotale ; et, lorsque, effrayé par un songe, il abdiqua le pouvoir et se retira en Éthiopie, ce fut un prêtre qui le remplaça, un prêtre de Vulcain, nommé Séthos. « Ce roi, dit Hérodote, négligea beaucoup l'ordre des guerriers, comme n'ayant aucun besoin de leurs services, et, parmi un grand nombre de marques d'indifférence, il alla jusqu'à les priver des douze aroures de terre labourable concédées à chaque individu de cet ordre par les rois ses prédécesseurs, et choisies dans les meilleures terres. Aussi, lorsque, peu de temps après (714), une armée nombreuse commandée par Sannacharis (Sennachérib), roi des Assyriens et des Arabes, vint attaquer l'Égypte, aucun des guerriers égyptiens ne voulut marcher. Le prêtre-roi, inquiet de ce refus et incertain du parti qu'il devait prendre, entra dans le temple de Vul-

cain, et vint déplorer aux pieds de la statue du dieu les malheurs qui le menaçaient. Pendant qu'il exhalait ses plaintes, le sommeil s'empara de ses sens, et il lui parut voir en songe le dieu debout près de lui, qui le rassurait et lui promettait qu'avec le secours qu'il allait recevoir il n'aurait rien à redouter de l'armée arabe. Le roi, se confiant à cette vision, rassembla tous ceux qui consentirent à le suivre, et marcha vers Péluse, qui est le point par où l'on peut pénétrer en Egypte, n'ayant avec lui aucun soldat, mais seulement un ramas de marchands, d'artisans et de journaliers. Il était à peine arrivé qu'un nombre infini de rats champêtres se répandirent dans le camp ennemi, et, pendant le cours d'une seule nuit, rongèrent si bien les cordes des arcs, les carquois et jusqu'aux attaches des boucliers que l'armée, privée de toute espèce d'armes, fut contrainte de prendre la fuite le lendemain. Poursuivie par les Égyptiens, elle perdit beaucoup de monde. En mémoire de cet événement, on éleva dans le temple de Vulcain une statue de pierre qui représentait Séthos tenant dans sa main un rat, avec cette inscription : « *En me voyant, apprenez à révérer les dieux !* »

« Les Égyptiens, après la mort du prêtre de Vulcain, se trouvaient libres et indépendants ; mais, comme ils ne surent jamais dans aucun temps vivre sans rois, ils en établirent douze, entre lesquels ils partagèrent toute l'Égypte. Ces rois, s'étant unis par des mariages, convinrent qu'aucun ne chercherait à opprimer ses voisins ou à étendre son domaine aux dépens d'un autre ; et ils régnèrent ainsi liés ensemble par des traités d'amitié. Ces traités furent observés d'autant plus religieusement qu'un oracle, au commencement de leur règne, avait prédit « que celui d'entre eux qui dans le temple de Vulcain ferait ses libations avec une patère d'airain régnerait sur toute l'Égypte. »

« Or, il arriva un jour que, les douze rois faisant un sacrifice dans un temple de Vulcain, il ne se trouva que onze coupes d'or pour faire les libations. Psammitichus remplaça par son casque, qui était d'airain, la coupe qui manquait, et accomplit toutes les cérémonies. Les onze autres effrayés le reléguèrent dans les marais du Delta. L'oracle, consulté par lui, répondit que Psammitichus serait délivré par des hommes d'airain venant de la mer. Un jour, en ef-

fet, on vint annoncer que des hommes tout couverts de fer pillaient le pays. Psammitichus reconnut ce que lui avait annoncé l'oracle. C'étaient des pirates cariens et ioniens. Ils s'engagèrent volontiers au service de Psammitichus, qui avec leur secours redevint maître de toute l'Égypte (vers 650).

« Psammitichus fit présent aux Ioniens et aux Cariens, qui l'avaient si bien servi, de diverses portions de terrain situées en face les unes des autres, séparées seulement par le Nil, et donna à ces deux établissements le nom de camps. Après leur avoir distribué ces terres, il remplit également les autres promesses qu'il leur avait faites. Enfin, il leur confia des enfants égyptiens pour qu'ils leur apprissent la langue grecque. » C'est des Égyptiens instruits de cette manière que descendaient ceux qui plus tard servirent d'interprètes.

Cette introduction des étrangers dans le pays porta un coup fatal à l'Égypte. L'ancienne organisation fut détruite : presque toute la caste des guerriers, mécontente de la confiance accordée aux Grecs, sortit de l'Égypte et se donna au roi d'Éthiopie. C'était la meilleure partie de la nation; aussi verrons-nous bientôt les Perses entrer dans

le royaume et s'en rendre maîtres sans presque éprouver de résistance.

« Psammitichus régna en Égypte cinquante-quatre ans; il en employa vingt-neuf au siége d'Azotus, grande ville de la Syrie, qu'il finit par prendre. Si ce fait était exact, Azotus serait de toutes les villes celle qui aurait soutenu le plus long siége.

« Néchos, fils de Psammitichus, succéda à son père (617). C'est lui qui, le premier, entreprit de faire communiquer le Nil à la mer Rouge par un canal qu'il commença, et que Darius, roi des Perses, fit creuser une seconde fois; sa longueur était de quatre jour de navigation, et sa largeur telle que deux trirèmes pouvaient y passer en ramant.

« Lorsque ces travaux furent entamés sous le règne de Néchos, cent vingt mille ouvriers égyptiens y périrent; et l'entreprise était à peine à moitié quand le roi fit cesser de creuser, arrêté par un oracle qui lui déclara qu'il travaillait pour un barbare. »

Néchos, ayant renoncé à ce grand ouvrage, se tourna du côté des expéditions militaires. Il fit faire des vaisseaux, tant sur la mer du Nord que sur le golfe Arabique, dans la mer Rouge; et l'on voyait encore du temps d'Hérodote la trace des chantiers où ils

avaient été construits. Ces vaisseaux lui formèrent une marine dont il se servit pour l'exécution de ses projets. D'un autre côté, il mena par terre une armée contre les Syriens, qu'il vainquit près de Magdole. A la suite de ce combat, il s'empara de Cadytis, ville considérable de la Syrie, et consacra l'habit dont il était vêtu quand il remporta ces victoires à Apollon, dans le temple des Branchides, au pays des Milésiens. Enfin, après un règne de seize ans complets, il mourut, et laissa l'empire à son fils Psammis.

Après Néchos, dont le règne avait duré de 617 à 601, viennent Psammis et Apriès, qui est détrôné par Amasis. Le règne d'Amasis est la dernière époque florissante de l'Égypte. « Jamais, dit Hérodote, le fleuve ne fut aussi bienfaisant pour la terre ni la terre aussi féconde pour les hommes. » On y comptait alors vingt mille villes toutes habitées; mais ce n'était qu'une prospérité apparente : la force de l'Égypte avait été brisée le jour où elle avait donné entrée chez elle aux coutumes étrangères, où elle avait cessé d'être elle-même; où les rois ne comptèrent plus pour défendre leur trône que sur l'appui des étrangers.

Amasis mourut l'an 526; six mois après,

son fils Psamménite était prisonnier de Cambyse et l'Égypte soumise aux Perses, dont la domination, qui dura près de deux cents ans, fut interrompue plus d'une fois par des révoltes suscitées par la caste sacerdotale et soutenues par les Grecs. En 332, l'Égypte fut conquise par Alexandre, et échut, dans le partage de l'empire du conquérant, à Ptolémée, l'un de ses généraux, dont la famille régna sur ce pays jusqu'en l'an 30 avant Jésus-Christ, où l'Égypte devint une province romaine.

§ 3. — Sciences et arts. — Organisation intérieure des Égyptiens.

La civilisation de l'Égypte peut avoir été exagérée : on sait en effet que c'est seulement sous Amasis, l'ami des Grecs, que l'on cessa d'immoler les victimes humaines. Du reste les Égyptiens, ou, pour être plus vrai, les prêtres de l'Égypte cultivèrent avec soin l'astronomie et la géométrie. Ces deux sciences devaient naître d'elles-mêmes dans un pays où il fallait prévoir les époques périodiques des débordements du Nil, et s'orienter pour rétablir les limites des possessions. Ils surent trouver l'année solaire,

et firent même de nombreuses observations d'astronomie, dont ils consignèrent les résultats sur leurs monuments, mais dans une écriture hiéroglyphique, c'est-à-dire composée de caractères sacrés, que les prêtres seuls pouvaient lire et comprendre.

L'architecture était massive et pesante dans son exécution : les pierres des pyramides ont jusqu'à trente et quarante pieds de longueur; mais la grâce lui a manqué. Toutefois, lorsque, oubliant l'architecture grecque et romaine, au milieu de laquelle nous avons vécu, nous contemplons d'un œil impartial ces monuments gigantesques, nous ne pouvons leur refuser notre admiration, et il nous faut avouer que rien de semblable n'a jamais été élevé par des Européens (1).

Les plus remarquables des monuments élevés par ce peuple sont les pyramides, qui paraissent avoir été de gigantesques mausolées. Du moins, lorsqu'après beaucoup de peine on est parvenu dans l'intérieur de ces monuments, on a trouvé la momie de

(1) De tous nos monuments, l'arc de l'Étoile, à Paris, est le seul qui réunisse la grâce des monuments grecs au grandiose de l'architecture égyptienne. La gloire de nos armées ne demandait pas moins.

quelque ancien roi d'Égypte couchée dans un sarcophage de pierre.

La sculpture n'avait guère plus d'élégance que l'architecture. Les statues égyptiennes sont d'une extrême raideur; les bras ne sont pas détachés du corps; les jambes sont collées l'une à l'autre : jamais on ne rencontre dans leurs statues le mouvement et la vie des statues grecques.

Dans leurs peintures, ils donnaient une grande vigueur à leurs couleurs; mais ils ne savaient ni les mêler ni les nuancer.

La médecine était exercée par les prêtres, et, si l'on en croit Hérodote, d'une étrange manière. Il y avait des médecins pour chaque partie du corps; on ne se figurait pas le corps comme un ensemble d'organes animés par une vie commune, mais comme une agrégation de parties distinctes; on se le représentait divisé en parties, comme le corps social l'était en castes : l'un était l'image de l'autre.

« L'Égypte, dit Hérodote, est divisée en sept classes distinctes : les prêtres, les guerriers, les pâtres, ceux qui élèvent les porcs, les marchands, les interprètes (cette caste ne fut établie sans doute qu'à partir du règne de Psammitichus); enfin les mariniers. »

Cette distinction était rigoureuse dans l'origine; mais la lutte des prêtres et des guerriers ruina peu à peu l'ancienne organisation. Opprimés par les guerrièrs, les prêtres appelèrent les Ethiopiens, qui, après avoir régné quelque temps sur l'Égypte, leur remirent tout le pouvoir. Les guerriers s'en vengèrent en abandonnant Séthos, qui dut alors recourir aux castes inférieures, leur donner des armes, les élever presque à la condition des guerriers. Aussi voyons-nous Amasis devenir roi de l'Egypte après avoir fait longtemps le métier de voleur.

CHAPITRE III.

LES JUIFS.

Avant de passer à l'empire des Assyriens, qui doit préparer celui des Perses, auxquels l'Asie presque entière et l'Égypte seront soumises, parlons d'un peuple qui a eu de nombreux rapports avec l'Égypte et l'Assyrie, et qui, comme elles, devint aussi esclave et tributaire des Perses.

Les Israélites n'ont, il est vrai, exercé, dans les temps qui précèdent Jésus-Christ, aucune influence sur le sort et sur la culture des autres peuples; cependant leur histoire est importante pour nous, non-seulement parce qu'elle est la base du christianisme, mais aussi parce qu'elle remonte plus loin que l'histoire de tout autre peuple, et que

le peuple hébreu offre, sous le rapport de la religion et des mœurs, un caractère particulier. Les livres religieux des Juifs, outre qu'ils sont la source la plus importante pour leur histoire, offrent cela d'intéressant que quelques-uns d'entre eux, étant les plus anciens écrits qui nous restent, nous permettent de jeter un regard plus approfondi sur le développement primitif de l'humanité.

Un autre avantage de cette histoire, c'est qu'à partir de onze cents ans avant Jésus-Christ, il n'y a point dans la chronologie juive de lacunes importantes, et qu'il est facile de la faire concorder avec celle des autres peuples et notamment avec celle des Grecs.

Quel spectacle, parmi les nations de l'antiquité païenne, que celui d'un peuple professant seul le dogme sublime d'un Dieu unique et moral ! Quoi qu'on puisse dire, le peuple juif mérite une place distinguée parmi les autres peuples. Quel bien, en effet, la Grèce et Rome ont-elles fait à l'humanité qui soit comparable à celui qu'a produit le christianisme ? Quel législateur ont-ils à opposer à Moïse, le plus grand homme peut-être des temps anciens, à Moïse,

qui stipulait dans ses lois en faveur des esclâves; qui voulait qu'au bout de sept ans l'esclave hébreu fût libre; qu'au bout de cinquante ans toute terre revînt à son premier maître ; que tout homme vendu reprît sa liberté?

D'après leurs traditions, les Juifs se présentent d'abord comme une horde nomade, puis comme une république fédérative, puis enfin comme État monarchique. Nous allons raconter leur histoire pendant ces trois périodes, en suivant pour guide la Bible, que nous abrégerons rapidement, en nous arrêtant seulement sur les époques saillantes.

§ 1. — Première Époque. — État Nomade.

Tharah, chef d'une horde nomade, quitte avec cette horde Ur, pays situé en Chaldée, probablement au nord de la Mésopotamie, près de Ninive, pour se rendre, suivant toute vraisemblance, dans le riche pays de Chanaan. Il meurt dans le trajet, à Haran en Mésopotamie.

(Vers 2000.) Abraham, son fils, passe l'Euphrate, et arrive avec sa famille dans

le pays objet de ses vœux ; il est nommé par les habitants *Hébri* (l'homme de l'autre côté, ce qui était probablement le nom général des étrangers), et devient le père des Hébreux. Il continue dans cette contrée sa vie nomade, se transportant là où il trouve une nourriture abondante pour ses troupeaux. Une année stérile l'oblige d'aller en Égypte, pays renommé pour sa fertilité ; il en revient avec de nombreux troupeaux, de riches présents, et est forcé par le grand nombre des bestiaux qu'il ramène de se séparer de Loth, son neveu. Loth choisit la plaine fertile de Sodome et de Gomorrhe, arrosée par le Jourdain. Abraham tire plus à l'ouest dans le bois et la vallée de Mamré ou Mambré, près d'Hébron en Judée.

Loth était fort satisfait de ce partage, qui lui donnait un pays fertile ; mais cette fertilité lui devint funeste, car les habitants du pays se refusèrent à partager leur territoire avec lui, et il fut même fait prisonnier par un petit roi d'Élam. A cette nouvelle, Abraham réunit ses serviteurs, marche à son secours et parvient à le délivrer.

Le père des Hébreux continua longtemps encore à exercer l'hospitalité et la

justice dans le pays devenu sa nouvelle demeure. Il vit les villes impies et sacriléges de Sodome, de Gomorrhe, de Séboïm et d'Adama détruites pour leurs crimes par le feu du ciel, non loin de la mer Morte ou lac Asphaltite.

Abraham eut d'Agar, sa servante, un fils nommé Ismaël, et plus tard Isaac de son épouse Sara. Ismaël, né d'une esclave, fut chassé de la maison paternelle et vécut dans le désert, où ses descendants devinrent les pères des tribus arabes. Abraham mourut âgé de cent soixante-quinze ans.

Isaac, son fils, hérita de ses troupeaux. Il continua la vie nomade de son père, mais commença cependant à se livrer à l'agriculture. Ses richesses s'accrurent par d'heureuses récoltes et par la fécondité de ses troupeaux. Il eut de Rébecca deux fils, Ésaü ou Édom et Jacob, appelé plus tard Israël (3e patriarche). Esaü, comme l'aîné, devait succéder à Isaac, mais il vendit à son frère *son droit d'aînesse*, se retira vers le sud, et devint la souche des Édomites ou Iduméens, peuple commerçant.

Jacob, qui était allé chercher une épouse dans le pays de ses pères, revint

après avoir servi pendant vingt ans le riche Laban, dont il avait épousé les deux filles, Léa et Rachel. A la mort d'Isaac, il devint chef des Israélites, et eut douze fils, parmi lesquels Joseph et Benjamin étaient les préférés. Les frères de Joseph, jaloux de l'affection que lui portait son père, veulent le tuer. Mais, d'après le conseil de Ruben, il est vendu par eux à une caravane ismaélite, et par celle-ci à l'Égyptien Putiphar. Calomnié par l'épouse de ce dernier, il est mis en prison, explique des songes, et devient vice-roi de l'Égypte. Cependant une grande disette appelle ses frères dans cette contrée, que sa prévoyance avait préservée du fléau. Il les éprouve, se fait reconnaître à eux (1800), et sa famille, composée de soixante-dix personnes, vient sur son invitation s'établir à Gosen, dans la basse Égypte. Au bout de quatre cent trente ans, lorsqu'ils sortirent de ce royaume, leur nombre s'élevait à six cent mille hommes en état de porter les armes.

Mais la vie agricole et sédentaire, imposée aux habitants de l'Égypte par la nature du pays et par la caste sacerdotale, ne pouvait convenir à un peuple habitué à errer librement avec ses troupeaux

sous la direction de ses patriarches. D'un autre côté, l'existence d'un pareil peuple en Égypte devait inspirer des craintes, et bientôt les Israélites, méprisés comme pasteurs, regardés comme impurs et devenus redoutables par l'accroissement de leur nombre, sont contraints à construire des villes pour prévenir la multiplication de leur race. De leur côté, les Égyptiens donnent l'ordre cruel de tuer tous les enfants mâles. Moïse, de la tribu de Lévi, exposé sur le Nil, est sauvé par la fille du roi (de là son nom). On lui donne sa mère pour nourrice, et il est élevé dans les sciences des Égyptiens ; mais à l'âge de vingt ans il est forcé pour un meurtre de s'enfuir chez les Madianites, en Arabie. Jéhovah, au milieu d'un buisson ardent, sur le mont Horeb, lui ordonne de ramener son peuple en Chanaan. Moïse revient, et, accompagné de son frère Aaron, que Dieu a doué d'une éloquence remarquable, il demande au Pharaon (au roi) la permission d'emmener son peuple faire un voyage de trois jours dans le désert pour y célébrer une fête religieuse. Le prince n'y consent qu'après que de nombreux fléaux sont venus frapper son peuple.

(Vers 1500.) Les Juifs se mettent en marche, guidés le jour par un nuage, la nuit par une colonne de feu; ils traversent le golfe Arabique, où les Égyptiens qui les poursuivent sont submergés. De là ils se rendent en Arabie jusqu'aux monts Horeb et Sinaï. Jéhovah donne à Moïse, sur le mont Sinaï, une loi pour son peuple, et fait alliance avec Israël, qui pendant ce temps se livre au culte des idoles et adore le veau d'or. Les Juifs mettent vingt-quatre ans à traverser le désert, et, après de nombreuses révoltes, arrivent aux bords du Jourdain. Aaron et Moïse ne purent voir la terre promise. Et le dernier, en mourant à l'âge de cent vingt ans, sur le mont Nébo, près du lac Asphaltite, désigne Josué pour son successeur.

Arrêtons-nous quelques instants ici pour étudier la législation de Moïse.

Ses lois n'étaient pas toutes nouvelles, et il se borna en grande partie à consolider d'anciennes coutumes.

I. Lois religieuses. Adoration d'un seul Dieu, Jéhovah, le roi du peuple qu'il a choisi. Aucune représentation de ce dieu; mais sa présence était rendue sensible par le tabernacle, dans l'intérieur duquel (le

saint des saints) étaient conservées l'Arche d'alliance et les Tables de la loi. Tous les descendants mâles de Lévi, l'un des fils de Jacob, sont consacrés au service du sanctuaire, ceux d'Aaron au sacerdoce. Ils étaient répartis dans les dix tribus, et devaient vivre des dîmes, des offrandes, des sacrifices et des prémices. Les prêtres étaient chargés des sacrifices et des autres cérémonies du culte; ils conservaient les lois, étaient juges, médecins et instruisaient le peuple. Leur chef était le grand prêtre, qui était en même temps le juge suprême. Il devait interroger la Divinité, mais seulement dans les circonstances importantes; et, une fois par an, à la fête des expiations, il pénétrait dans le saint des saints.

Fêtes. Un jour de repos tous les sept jours, le sabbat. Trois fêtes générales dans l'année : la Pâque, la Pentecôte, la fête des Tabernacles, où tous les hommes et tous les jeunes gens d'Israël se réunissaient. La fête de la nouvelle lune de chaque mois et de la première nouvelle lune de chaque année; la fête des trompettes; la fête des expiations; l'année sabbatique (tous les sept ans); le jubilé, au bout de sept fois

sept ans. Le sanctuaire était comme le point de réunion de toute la nation, et les fêtes le lien politique qui unissait les tribus entre elles.

Sacrifices. Holocaustes, libations, encens offert deux fois par jour; sacrifices d'actions de grâces, d'expiation, de purification; vœux. Les sacrifices humains étaient rigoureusement proscrits.

II. Lois civiles.

1° *Constitution théocratique.* Chacune des douze tribus est gouvernée patriarcalement par les chefs des tribus et des familles; mais toutes sont réunies sous la domination d'un roi invisible, Jéhovah, qui fait diriger l'Etat, d'après ses lois et ses révélations, par son représentant visible, le grand prêtre, aidé des prêtres et des prophètes. De plus, la nation était réunie par le grand prêtre en assemblée générale et consultée sur les nouvelles mesures à prendre.

2° *Justice.* Un juge sur dix, cent, et mille habitants; plus tard, des juges dans chaque ville.

Châtiments. La peine de mort pour le meurtre, le rapt, l'adultère, l'idolâtrie, le blasphème, la désobéissance envers les parents, l'énonciation de fausses prophéties.

Des punitions corporelles pour des fautes moins graves ; différentes sortes de talion. Trois asiles pour les fugitifs en cas de meurtre non prémédité.

Dans l'année du sabbat, remise des dettes aux nationaux ; affranchissement des esclaves indigènes. Dans l'année du jubilé, restitution de la terre vendue à son premier possesseur, et délivrance de l'esclave étranger.

3° *Guerre*. Tous les citoyens obligés au service militaire depuis l'âge de vingt ans, sauf les exceptions convenables.

4° *Impôts*. Une double dîme pour les lévites et pour les sacrifices, et les prémices des animaux et des fruits.

5° *Vie privée*. On doit s'éloigner des étrangers, mais les bien traiter et leur accorder à de certaines conditions le droit de cité. Le peuple doit uniquement s'occuper d'agriculture, ne pas devenir un peuple commerçant et ne pas exiger que ses frères lui payent l'intérêt de l'argent prêté. La loi recommande la bienfaisance envers les pauvres, les veuves, les orphelins ; la justice envers les artisans ; les bons traitements envers les esclaves, et même envers les animaux. Le mélange des tribus par des mariages est interdit.

Josué, appelé à continuer l'œuvre de Moïse, conduisit les Israélites au delà du Jourdain, s'empara de Jéricho, soumit trente et un princes des Chananéens et par suite une grande partie de la Palestine, qui fut distribuée aux douze tribus, dont dix reçurent leurs noms des fils de Jacob, Lévi et Joseph exceptés, et les deux autres des fils de Joseph, Manassès et Éphraïm.

§ 2. — Deuxième époque. — République fédérative. 1500-1079.

Les douze tribus, chacune sous son chef particulier, sont réunies en une sorte d'état fédératif par le culte commun de Jéhovah, dont le tabernacle est déposé à Silo; par la distribution de la caste sacerdotale dans les différentes tribus, où quarante-huit villes lui furent accordées en propre, et par la dignité de grand prêtre, rendue héréditaire dans la race d'Aaron; enfin, par la loi de Moïse et par les assemblées générales auxquelles tout le peuple était annuellement convoqué.

Mais tous les anciens habitants du pays ne furent pas exterminés, comme Moïse en avait donné l'ordre, afin de préserver son peuple de tout mélange avec les autres na-

tions de l'Asie. Les Israélites épousèrent des Chananéennes, et adoptèrent, avec le culte de Jéhovah, celui des idoles qu'adoraient les anciens habitants et les peuples voisins. Bientôt aussi les tribus les plus faibles devinrent jalouses des plus puissantes, et les Israélites, affaiblis par des innovations dangereuses, désunis par des querelles intestines, se virent encore attaqués par les Philistins, les Édomites, les Madianites, les Ammonites et les Moabites, dont ils devinrent tantôt les sujets, tantôt les tributaires. Mais ils furent souvent délivrés de cette honteuse dépendance par quelques héros désignés sous le nom de juges (Schophetim) (1). On compte quatorze juges, dont les plus remarquables sont :

Gédéon, qui, avec trois cents jeunes gens, repousse les Madianites. — Il refuse la dignité royale, que s'arroge son fils Abimélech. — Il est tué dans un siége.

Jephthé bat les Ammonites, et sacrifie

(1) Après la mort de Moïse les fonctions religieuses avaient été séparées du pouvoir politique. Le peuple eut pour magistrats des juges qui siégeaient aux portes des villes et quelquefois un juge suprême qui était considéré comme le chef de la nation et la menait aux combats.

sa fille au Seigneur pour accomplir un vœu imprudent.

Samson, doué d'une force extraordinaire, est vainqueur des Philistins. Mais trahi par Dalila, il meurt volontairement de la mort d'un héros.

Élie, grand prêtre et en même temps juge, perd, dans une guerre avec les Philistins, l'arche d'alliance et son propre fils. Il meurt en apprenant cette nouvelle. Les Philistins placent l'arche d'alliance à Asdod, près de leur dieu Dagon ; mais, effrayés de trouver par deux fois leur idole renversée au pied de l'arche, ils la rendent aux Israélites.

Samuel, juge et prophète, force les Israélites à renoncer au culte des faux dieux, repousse les Philistins, fonde l'école des prophètes (où de jeunes Israélites étaient exercés dans l'étude des lois, de la religion et de la poésie). Il s'associe ses deux fils pour l'aider dans les fonctions de juge, qu'il cherche à rendre héréditaires. « Mais ils ne marchèrent point dans ses voies ; ils se laissèrent corrompre par l'avarice, reçurent des présents et rendirent des jugements iniques. Tous les anciens d'Israël, s'étant donc assemblés, vinrent trouver Samuel à

Ramatha, et lui dirent : Voilà que vous êtes
« devenu vieux, et vos enfants ne marchent
« point dans vos voies ; établissez donc sur
« nous un roi, comme en ont toutes les na-
« tions, afin qu'il nous juge. »

« Cette proposition déplut à Samuel. Voyant qu'ils lui disaient : Donnez-nous un roi, afin qu'il nous juge, il offrit sa prière au Seigneur, et le Seigneur lui dit : « Écoutez
« la voix de ce peuple dans tout ce qu'il vous
« dit ; car ce n'est point vous, mais c'est moi
« qu'ils rejettent, afin que je ne règne pas
« sur eux.

« C'est ainsi qu'ils ont toujours fait depuis
« le jour que je les ai tirés de l'Égypte jus-
« qu'aujourd'hui. Comme ils m'ont aban-
« donné et qu'ils ont servi des dieux étran-
« gers, ils vous traitent aussi de même.

« Écoutez donc ce qu'ils vous disent ;
« mais auparavant faites-leur bien com-
« prendre, et déclarez-leur quel sera le
« droit du roi qui doit régner sur eux. »

« Samuel rapporta au peuple qui lui
« avait demandé un roi tout ce que le Sei-
« gneur lui avait dit.

« Et il ajouta : Voici quel sera le droit
« du roi qui vous gouvernera : il prendra
« vos enfants pour conduire ses chariots ; il

« s'en fera des gens de cheval, et les fera
« courir devant son char.

« Il en fera ses officiers pour commander
« les un smille hommes, les autres cinquante.
« Il prendra les uns pour labourer ses
« champs et pour recueillir ses blés, etles au-
« tres pour lui faire des armes et des chariots.

« Il se fera de vos filles des parfumeuses,
« des cuisinières et des boulangères.

« Il prendra aussi ce qu'il y aura de meil-
« leur dans vos champs, dans vos vignes et
« dans vos plants d'oliviers, et il le donnera
« à ses serviteurs.

« Il vous fera payer la dîme de vos blés et
« du revenu de vos vignes, pour avoir de
« quoi donner à ses eunuques et à ses offi-
« ciers.

« Il prendravo s serviteurs, vos servantes
« et les jeunes gens les plus forts, avec vos
« ânes, et il les fera travailler pour lui.

« Il prendra aussi la dîme de vos trou-
« peaux, et vous serez ses serviteurs.

« Vous crierez alors contre le roi que
« vous vous serez élu, et le Seigneur ne vous
« exaucera point, parce que c'est vous mê-
« mes qui avez demandé d'avoir un roi. »

« Le peuple ne voulut point écouter le
discours de Samuel. « Non, lui dirent-ils,

« nous voulons un roi qui nous gouverne.
« Nous voulons être comme toutes les
« nations. Notre roi nous jugera, il mar-
« chera à notre tête, et il combattra pour
« nous dans toutes nos guerres. »

« Samuel, ayant entendu la réponse du peuple, la rapporta au Seigneur.

« Et le Seigneur lui dit : « Faites ce qu'ils
« vous disent, et donnez-leur un roi qui les
« gouverne. »

« Samuel alors choisit Saül, de la tribu de Benjamin, la plus petite d'Israël, le sacra comme roi, et le présenta au peuple, en disant : « Vous voyez quel est celui que le Sei-
« gneur a choisi, et qu'il n'y en a point dans
« tout le peuple qui lui soit semblable. »
Alors tout le peuple s'écria : « Que Saül
« règne ! »

§ 3. — Troisième époque. — Monarchie. 1079 — 587.

Saül, qui règne vingt ans, selon les uns, et quarante, selon les autres, qui font commencer son règne à l'année 1099, sauve son peuple par sa victoire sur les Ammonites, et est reconnu dans une assemblée générale,

où Samuel lit au peuple les livres de la loi. Reprenant les armes pour repousser de nouvelles attaques, il bat tous les peuples voisins, les Philistins (les Moabites et les Édomites), extermine les Amalécites, mais, contre l'ordre de Samuel, épargne le roi et les meilleurs troupeaux de cette nation. Samuel, mécontent de voir qu'il cherche à s'affranchir de sa tutelle et qu'il ose sacrifier lui-même à Jéhovah, sacre secrètement comme roi un jeune homme, David, fils d'Isaï, né à Bethléem, et de la tribu de Juda. Celui-ci vient auprès de Saül comme joueur de harpe et comme guerrier; renverse, dans une nouvelle guerre contre les Philistins, le géant Goliath, et obtient la fille de Saül en mariage. Le roi, irrité de ses succès et de sa popularité parmi tout Israël, cherche plusieurs fois à le tuer; mais il se soustrait à ses piéges en se retirant chez les Amalécites. La guerre recommence avec les Philistins. Saül et trois de ses fils y perdent la vie ; un seul échappe.

(1059-1019.) David règne quaranteans. A la mort de Saül, il est reconnu pour roi par la tribu de Juda ; les onze autres tribus se déclarent pour Isboseth, fils de Saül ; et ce n'est qu'au bout de sept ans, après l'as-

sassinat d'Isboseth par un de ses serviteurs, que David est généralement reconnu.

Il est heureux dans ses guerres contre les peuples voisins ; arrache aux Jébuséens Jérusalem, dont il fait sa résidence, et qu'il choisit pour être le siége du sanctuaire national. Il conquiert l'Idumée et une partie de la Syrie, étend ainsi son royaume à l'est jusqu'à Thapsaque, sur l'Euphrate, et au sud jusqu'au golfe Arabique.

Les Juifs durent à David plusieurs institutions religieuses. Il fit apporter l'arche d'alliance sur le mont Moria; rassembla pour la construction du temple de grands trésors ; divisa les prêtres en vingt-quatre classes, les lévites en trois, et consacra l'un des ordres des lévites à chanter et à jouer des instruments dans les cérémonies du culte. Lui-même composa des chants (psaumes) pour les solennités religieuses.

Mais les institutions de David ne se bornèrent pas à la religion. Il créa des fonctions administratives, judiciaires et militaires; il organisa une armée permanente de trois cent mille hommes, qui tour à tour devaient être durant un mois sous les armes. Enfin, il conclut divers traités de commerce avec le roi de Tyr Hiram.

Les dernières années du règne de David furent aussi malheureuses que les premières avaient été brillantes. Absalon, son fils, tente de le renverser du trône ; mais il est lui-même battu par Joab, général de David, et meurt percé d'un coup de lance. David abandonne le gouvernement au fils qu'il avait eu de la femme d'Urie, à Salomon.

(1019-979.) Salomon règne quarante ans. Il demande à Dieu la *sagesse* en partage, et montre qu'il a obtenu ce don par plusieurs décisions juridiques (par exemple dans le jugement des deux mères qui se disputaient un enfant), par des proverbes (au nombre de trois mille), des chants (mille cinq), et des énigmes dont il propose la solution aux rois voisins. Nous possédons encore de lui le livre des Proverbes, l'Ecclésiaste, le Cantique des cantiques et le Psaume 127.

Salomon construisit le temple projeté par son père sur le mont Moria, qu'il réunit par un pont à la montagne de Sion. Le temple fut bâti par des ouvriers de Tyr, dans l'espace de sept ans. Il était orné d'or, d'argent, de pierres précieuses. Il contenait deux parties distinctes, le saint et le saint des saints. On le consacra solennellement, et l'Arche d'alliance y fut transportée. Parmi

les autres monuments élevés par Salomon, on cite encore le palais royal et les murs de Jérusalem. Enfin plusieurs villes, comme Tadmor ou Palmyre, dans le désert de Syrie, lui durent leur fondation.

Salomon renouvela les traités de commerce conclus par son père avec Hiram, roi de Tyr, et tous deux, des ports édomites d'Élath et d'Asiongaber, sur le golfe Arabique, envoyèrent des vaisseaux à Ophir (1) pour en rapporter de la poudre d'or et des denrées précieuses.

Mais il ne sut pas conserver le don que Dieu lui avait accordé. Son amour pour le faste se signala bientôt par le luxe de sa cour, par la somptuosité de ses sacrifices, par la multitude de ses chevaux et par le grand nombre de ses femmes, qui le portèrent au culte des faux dieux. Bientôt aussi de tant de dépenses résulta pour le peuple la misère et l'oppression. Jéroboam, de la tribu d'Éphraïm, excité par les prophètes, tenta contre le roi une conspiration, qui, ayant été découverte, le força de s'enfuir peu après en Égypte. La Syrie se révolta et se sépara

(1) Nom d'une ville, ou d'une contrée, ou des pays méridionaux en général.

du royaume. Les Édomites suivirent son exemple, et ne furent plus que tributaires sous leurs propres rois.

C'est au milieu de ces désastres que Salomon laissa le trône à son fils Roboam. Celui-ci ayant refusé, le jour de son élection, la diminution des impôts que réclamait la nation, dix tribus élurent Jéroboam, et formèrent LE ROYAUME D'ISRAEL. Juda et Benjamin, restés seuls fidèles à Roboam, prirent le nom de ROYAUME DE JUDA.

ROYAUME DE JUDA.	ROYAUME D'ISRAEL.
Capitale, JÉRUSALEM.	Capitale, d'abord SICHEM, puis THIRZA, et plus tard SAMARIE.
Durée, 979 — 586; sous vingt rois de la famille de David. La tribu de Lévi y demeura, et le culte de Jéhovah fut maintenu (parfois concurremment avec celui des faux dieux).	Durée, 979—730; sous dix-neuf rois (vingt en y comptant Thibni, compétiteur d'Omri). Ce royaume fut affaibli : 1° par les émigrations, parce que Jéroboam introduisit le culte des faux dieux, afin que les tribus sous ses ordres ne visitassent plus le temple et que la séparation des deux royaumes fût durable; 2° par les fréquentes révolutions qu'occasionna la succession au trône; 3° par les guerres avec les peuples voisins.

ROYAUME DE JUDA.

979. *Roboam* règne dix-sept ans ; encourage d'abord le culte de Jéhovah dans des vues politiques ; plus tard celui des faux dieux, sans doute pour le même motif. Sesac, roi d'Égypte, ami de Jéroboam, pille Jérusalem la cinquième année du règne de Roboam. Roboam bâtit plusieurs villes ; il a un harem nombreux.

962. *Abia* bat Jéroboam et conquiert des villes dans la tribu d'Éphraïm. Il meurt dans la troisième année de son règne.

959. *Asa* règne quarante et un ans. Il aime la paix, encourage le culte de Jéhovah, et abolit celui des faux dieux, que protége sa mère ; s'occupe de fortifier les villes de son empire. Guerre peu importante avec Israël. Guerre plus heureuse avec Zara, roi d'Éthiopie. Il appelle, par une mesure impolitique, le secours de Benhadad, roi de Damas, contre Baasa. Son corps est brûlé à sa mort ; et, depuis lors, l'usage de brûler les corps devient commun chez les Juifs.

ROYAUME D'ISRAEL.

979. *Jéroboam* règne vingt-deux ans ; il introduit le culte des faux dieux, afin que ses sujets n'aillent pas à Jérusalem aux trois grandes fêtes. Les Lévites et les Israélites fidèles l'abandonnent. Guerre avec Juda, dans laquelle il perd une partie de son territoire. Il a pour résidence Sichem (Sichas, plus tard Néapolis, alors appelée Nablos, ou Nablusa).

957. *Nadab*, après deux ans de règne, est assassiné
955 par *Baasa*, qui règne vingt-quatre ans. Il attaque Asa ; est vaincu par Benhadad. — Jéhu, prophète.

931. *Ela*, fils de Baasa, est assassiné par ses esclaves durant son ivresse ; il règne à peine deux ans.

929. *Zamri*, fils de Baasa, après un règne de sept jours, se brûle dans son palais, à Thirza.

Amri (Omri), choisi par l'armée, bâtit Samarie sur une montagne, à deux jours de marche de Jérusalem ; règne douze ans. *Tibni*, choisi par le parti contraire, se maintient quatre ans.

ROYAUME DE JUDA.

918. *Josaphat* règne vingt-cinq ans; encourage l'enseignement de la loi; fait fortifier les villes les plus importantes; réforme la justice; tient en respect les peuples voisins par un grand état militaire. Son alliance avec Achab contre les Tyriens n'a pas d'heureux résultats. Il échoue dans sa tentative pour rétablir le commerce, d'accord avec Ochosias. Il défait les Ammonites et les Moabites.

893. *Joram* règne huit ans. Il rétablit le culte des faux dieux à l'instigation d'Athalie, fille d'Achab. Les Iduméens ou Édomites se rendent indépendants. Les Philistins et les Arabes ravagent le pays.

885. *Ochosias* règne un an; s'allie avec Joram contre Hazaël.

884. *Athalie*, mère d'Ochosias, règne six ans, fait mettre à mort tous les enfants de son fils.

878. *Joas*, seul sauvé par le grand prêtre Joïada, est gouverné par lui. Rétablissement du culte de Jéhovah; mais, après la mort de Joïada, retour

ROYAUME D'ISRAEL.

917. *Achab* règne vingt-deux ans. Roi faible; il embellit Samarie; établit le culte de Baal et les sacrifices humains à l'instigation d'une Phénicienne, son épouse, la cruelle Jézabel. — Persécution des prophètes. — Élie — Les Syriens, sous les ordres de Benhadad, défont Achab et prennent plusieurs villes d'Israël, entre autres Ramosh, malgré l'alliance du roi avec Josaphat.

895. *Ochosias* règne à peine deux ans.

893. *Joram* règne douze ans. Il restreint à la vérité le culte des idoles (il fait entre autres disparaître celle de son père): mais il laisse, comme sous Jéroboam, subsister le culte des faux dieux malgré les avis du prophète Élisée. — Guerre avec les Syriens. — Samarie est assiégée. — Nouvelle guerre avec les Syriens, conduits par Hazaël. Joram s'enfuit avec Ochosias à Jezrahel. Jéhu les assassine tous deux.

881. *Jéhu*, sacré par Élisée, extermine la famille d'Achab, et fait massacrer les prêtres de Baal; mais par politique encourage l'idolâtrie. Hazaël ravage le pays et s'empare de deux provinces à l'est du

ROYAUME DE JUDA.

aux faux dieux. Hazaël bat Joas, prend même Jérusalem, et Joas est forcé d'acheter chèrement la paix. Il meurt assassiné après un règne de trente-neuf ans.

859. *Amasias* règne vingt-neuf ans. Sa victoire sur les Iduméens paraît avoir été sans résultat. Les troupes mercenaires israélites, congédiées, pillent la Judée. — Guerre avec Israël.

810. *Ozias* règne seul pendant quarante-deux ans, et dix ans avec Jonathan, son fils; il fortifie Jérusalem; encourage l'agriculture et le commerce, mais en même temps le luxe et la corruption. Il agrandit son royaume par la défaite des Philistins et des Iduméens. Il veut réunir la dignité royale et le sacerdoce, mais échoue dans cette tentative. Le prophète Amos, *le fils du berger*.

768. *Jonathan* fortifie le

ROYAUME D'ISRAEL.

Jourdain. Jéhu règne vingt-huit ans.

855. *Joachas* règne dix-sept ans. Le royaume est considérablement affaibli par les Syriens.

836. *Joas* règne seize ans, bat les Syriens, défait Amasias, le fait prisonnier et pille Jérusalem. Il lui rend la liberté et reçoit en échange quelques-uns de ses parents comme otages.

820. *Jéroboam II* règne quarante-un ans; relève le royaume d'Israël par la défaite des Tyriens et surtout par celle des Syriens. Jonas. Osée.

779. *Zacharie*, fils de Jéroboam II, est assassiné au bout de six mois.

778. *Sellam*, son meurtrier, est assassiné lui-même au bout d'un mois par *Manahem*, de Thirza, prince cruel, qui règne dix ans. Phul (Sardanapale Ier), roi d'Assyrie, est appelé dans le pays, probablement par les sujets de Manahem, qui devient son tributaire.

768. *Phacé I*, son fils, règne

ROYAUME DE JUDA.

royaume et en améliore la situation intérieure; se rend redoutable à ses voisins; règne seize ans, dont dix concurremment avec son père.

752 *Achaz* règne seize ans. Il est sectateur des faux dieux. Les Iduméens reprennent Élath. Les Philistins ravagent le pays. Conspiration à Jérusalem. Phacé et Rézin envahissent le royaume. Achaz appelle à son secours Tiglath-Phalazar, roi d'Assyrie, avec promesse de lui payer un tribut. Mais, comme il ne tient pas ses engagements, Tiglath Phalazar marche sur Jérusalem, et Achaz est forcé de payer le tribut avec le trésor du temple. Il meurt détesté de ses sujets. Michée, prophète. Premier cadran solaire.

736. *Ézéchias* règne vingt-neuf ans; il rouvre le temple, abolit le culte des faux dieux, et cherche même à rétablir le culte de Jéhovah en Israël. Il soumet les Philistins; mais Sennachérib, auquel il a refusé le tribut, l'oblige de lui payer une somme considérable d'argent. Nouvelle attaque de ce roi. Jérusalem est assiégée et n'est sauvée que par une maladie contagieuse qui exerce ses ravages en Juda et surtout dans l'armée ennemie. Isaïe.

ROYAUME D'ISRAEL.

dix ans; meurt assassiné par son ministre.

758. *Phacé II*, règne vingt ans, et forme avec Rézin, roi de Syrie, une alliance contre Jonathan.

738. *Osée*, vassal de l'Assyrie, refuse le tribut. Salmanasar marche sur Samarie : le tribut est payé. Plein de confiance dans sa vaine alliance avec le roi d'Égypte (Sô ou Sevah), conclue malgré les conseils des prophètes, il refuse encore une fois le tribut. Salman asar revient, fait la conquête du pays, et s'empare, après un siége de trois ans, de la forte ville de Samarie. Le roi et la partie principale de la nation, c'est-à-dire les riches, les guerriers, les armuriers, les maçons, sont emmenés en Mésopotamie, dans l'Assyrie méridionale, et en Médie.

730. En échange Salmanasar envoie dans le royaume d'Israël des colonies de Chamath sur l'Oronte; de Sippliara, sur l'Euphrate, et surtout de Chutha, aux environs de Sidon (Sidoniens à Sichem). Ces colons, instruits par les lévites, deviennent les ancêtres des Samaritains. Habacuc, Nahum, prophètes.

ROYAUME DE JUDA.

707. *Manassès* règne cinquante-cinq ans, et élève des autels à Baal. Il en résulte des troubles, dont le roi de Babylone profite. Il envahit la Judée, fait le roi prisonnier et l'emmène en captivité. Manassès est renvoyé au bout de cinq ans, et gouverne, comme vassal de l'Assyrie, Juda et probablement aussi ce qui restait d'Israélites. Il rétablit le culte de Jéhovah, oublié depuis longtemps.

652. *Amon* règne douze ans; meurt assassiné.

640. *Josias* règne trente-un ans; monte sur le trône à l'âge de huit ans, sous la tutelle, puis sous la direction du grand prêtre Elcias; il est par conséquent fidèle au culte de Jéhovah. L'original du livre de la loi, oublié depuis longtemps et même perdu, est retrouvé et lu publiquement. Néchos veut traverser Israël pour aller attaquer l'Assyrie; Josias s'oppose à son passage; mais il meurt d'une blessure reçue au combat de Maggedo (Magdolas). Zéphania, Scaphan, Sophonie.

609. *Joachas*, son fils, après trois mois de règne, est détrôné par Néchos et emmené prisonnier en Égypte.

609. *Joakim*, son frère, appelé d'abord Éliakim, vassal de l'Égypte. Nabuchodonosor II, roi de Babylone, défait Néchos à Circésium, et Joakim devient vassal de Babylone; mais, excité par l'Égypte, Joakim se révolte. Nabuchodonosor assiége Jérusalem, prend la ville, fait le roi prisonnier et l'emmène captif à Babylone. Cependant il est plus vraisemblable que Nabuchodonosor le laissa à Jérusalem, qu'il y mourut tranquille, et que ce ne fut que sous son fils Joakim ou Jéchonias, élu par le peuple, qu'eut lieu l'invasion des Babyloniens. Peut-être aussi faut-il admettre deux invasions. A cette époque fleurit le prophète Jérémie.

598. *Joakim II* ou Jéchonias. Jérusalem est assiégée, et, au bout de trois mois de règne, le roi est emmené à Babylone avec un grand nombre de Juifs riches et instruits. Au nombre des exilés étaient Ézéchiel et Daniel. Nabuchodonosor, auquel Daniel, élevé dans la science des Chaldéens, a expliqué un songe, offre à ce jeune homme le gouvernement de toute la Babylonie, qu'il n'accepte pas. Ce fut lui aussi qui prédit à Nabonid la fin de l'empire babylonien; car il vécut considéré jusqu'au commencement du règne de Cyrus.

598. *Sédécias* règne dix ans et cinq mois sur Juda et sur Israël, comme vassal de Babylone. Il se révolte à l'instigation de l'Égypte. Nouvelle invasion des Babyloniens.

Jérusalem est assiégée; l'armée égyptienne, qui vient à son secours, est battue, et Jérusalem est, au bout d'un
587. an et demi, prise d'assaut et détruite. Sédécias a les yeux arrachés et est emmené à Babylone avec un grand nombre de ses sujets. Au nombre des Juifs restés en Judée était Jérémie, qui a déploré la perte de sa patrie dans des élégies que le temps nous a conservées.
586. Incendie du temple un an après.

Gédalia fut établi comme gouverneur pour commander aux Juifs qui restèrent dans leur patrie. Il fixa sa résidence à Mizpa, dans la tribu de Juda, et fut assassiné par le prince royal Ismaël, qui se révolta. Un grand nombre de Juifs, redoutant la vengeance des Babyloniens, s'enfuirent en Égypte, où Jérémie fut contraint de les suivre. La Judée resta dépendante et déserte, et tomba, avec le reste des États babyloniens, au pouvoir du conquérant persan.

Pendant toute la durée des deux royaumes, de nombreux prophètes exercèrent une grande influence et par leur sagesse politique et par le zèle avec lequel ils défendirent la religion de Jéhovah. Sans doute ils trouvèrent un accueil peu bienveillant chez les Juifs, qui se livraient souvent à l'idolâtrie; mais, par cela même, leur courage s'éleva jusqu'à l'audace, leur confiance en Jéhovah jusqu'à l'enthousiasme, et leur langage n'en fut que plus animé et plus expressif. Tantôt

ils peignaient et déploraient les malheurs présents; tantôt ils signalaient la conduite impolitique de leurs rois, et leur indiquaient les moyens de réparer leurs torts; tantôt ils les menaçaient des châtiments de Jéhovah, et excitaient le peuple à la révolte contre des princes idolâtres; tantôt enfin ils cherchaient à exciter le peuple et les rois en leur présageant le bonheur réservé aux Israélites fidèles. Le plus hardi dans sa conduite fut Élie. Les prophètes les plus passionnés sont Isaïe et Michée: les plus sévères vécurent sous Aza et sous Osée. Ils se flattèrent même de faire des prosélites dans les pays étrangers. Ainsi Jonas se rendit à Ninive, où il opéra une révolution, au moins momentanée, dans les mœurs.

Mais la captivité des Juifs eut un terme. « Le Seigneur, pour accomplir la parole qu'il avait dite par la bouche du prophète Jérémie, toucha le cœur de Cyrus, roi des Perses, qui commanda de publier dans tout son royaume l'édit qui suit, et d'en expédier même les patentes en cette forme :

« Voici ce que dit Cyrus, roi des Perses :
« Le Seigneur, le Dieu du ciel, m'a mis tous
« les royaumes de la terre entre les mains,
« et il m'a aussi commandé de lui bâtir une

« maison dans Jérusalem, qui est dans la Ju-
« dée. Qui d'entre vous est de son peuple?
« Que le Seigneur son Dieu soit avec lui, et
« qu'il parte. » (538 ou 539.)

Mais les Juifs, délivrés par Cyrus, ne reparaissent plus dans l'histoire que comme une faible peuplade repoussée des nations voisines. Tour à tour opprimés par les Grecs de Syrie et par les Iduméens, ils furent enfin écrasés par Rome, et leur dernier jour fut si terrible qu'il étonna jusqu'au conquérant lui-même. Alors, dispersés par tout l'empire, ils semblèrent effacés du nombre des nations. Mais, avant leur chute, une religion nouvelle s'était élevée parmi eux, destinée à changer la face du monde. Alors commence l'influence des Juifs sur les peuples de la terre, qu'ils initient à la connaissance de leurs livres et qu'ils soumettent à la loi du Sauveur.

Mais nous sommes encore bien loin de ces événements. Voyons d'abord comment s'est formé cet empire de Cyrus qui doit commencer les rapports de l'Orient et de l'Occident.

CHAPITRE IV.

LES ASSYRIENS

ET LES PEUPLES QUI LEUR FURENT SOUMIS DANS LA BACTRIANE, LA SYRIE ET LA PHÉNICIE.

§ 1. — Bactriens.

Dans l'Asie occidentale est un pays connu des Orientaux sous le nom d'Iran. Ses limites sont : à l'est, l'Indus ; au sud, la mer des Indes et le golfe Persique ; à l'ouest, la Syrie ; au nord, le Taurus, la mer Caspienne et l'Oxus. Cette vaste contrée a été le siége de plusieurs empires qui se sont succédé l'un à l'autre, ceux des Bactriens, des Assyriens, des Mèdes et des Perses. Ces trois derniers peuples, les Perses surtout, ont joué un trop

grand rôle dans le monde pour n'avoir pas laissé de nombreux monuments qui prouvent leur puissance ; mais il n'en est pas de même des premiers. Vivant au centre de l'Asie, loin des Grecs, par qui seuls nous pouvons connaître les peuples anciens de l'Orient, les Bactriens nous sont aujourd'hui à peu près inconnus. On entrevoit, il est vrai, qu'il a existé dans la Bactriane un ancien empire dont la religion révèle une origine indienne ; et les vallées de Bactra de Nysa, sur le Cophène, l'un des affluents de l'Indus, semblent les anneaux de la grande chaîne qui lie l'une à l'autre la civilisation de l'Inde et celle de la Perse ; mais c'est à ces notions générales que se réduit tout ce que nous savons sur cette contrée. Cependant, même sous la domination persane, cette province était encore florissante : c'était une des plus belles satrapies. Sa capitale était l'entrepôt du commerce de l'Inde septentrionale, et à ses marchés se rendaient toutes les caravanes qui allaient dans l'est de l'Asie. Aussi, de nos jours encore, dans les traditions orientales, Bactres passe pour la plus ancienne cité du monde et a le surnom de la Mère des villes.

§ 2. Premier empire d'Assyrie.

L'empire d'Assyrie, qui renversa celui des Bactriens, s'étendait sur tous les pays entre le Tigre et l'Euphrate, terre de désolation, où les travaux de l'homme furent périodiquement renversés par des invasions nouvelles. On y compte jusqu'à six ou sept grandes capitales oubliées et détruites.

Babylone, la plus grande ville de l'Orient, a disparu. On trouve à peine aujourd'hui, à la place où elle fut jadis, quelques ruines, habitées, selon la parole du prophète, par les bêtes du désert. Cependant Babylone ne semblait pas pouvoir être aussi facilement effacée de la surface de la terre. Ses murailles formaient un circuit de plus de vingt lieues, et s'élevaient à trois ou quatre cents pieds au-dessus du sol. Elle était si grande, dit-on, avec l'exagération orientale, il est vrai, que, quand Cyrus la prit, les quartiers du centre ne surent cette nouvelle qu'après le coucher du soleil. C'était moins une ville qu'un camp immense, où venaient se mettre à l'abri une multitude d'hommes et un grand nombre de troupeaux, qui trouvaient à paître encore dans l'enceinte des murailles. Les

Chaldéens, prêtres de Babylone, donnaient à cette ville une antiquité qui rivalisait avec celle des brahmanes de l'Inde. Leur empire existait, disaient-ils, depuis quatre cent mille ans. La Bible réduit leur antiquité à des proportions plus historiques.

« Chus, dit la Genèse, engendra aussi Nemrod, qui commença à être puissant sur la terre.

« Il fut un violent chasseur devant le Seigneur. De là vient le proverbe : Violent chasseur devant le Seigneur, comme Nemrod.

« La ville capitale de son royaume fut Babylone, outre celles d'Arach, d'Achad et de Chalanne, dans le pays de Sennaar.

« De ce pays, il passa dans l'Assyrie, où il bâtit Ninive, la ville de Rohoboth et Chalé.

« Il bâtit aussi la grande ville de Résin, entre Ninive et Chalé. »

Il est difficile de fixer la date de cette première fondation de Babylone par Nemrod ; elle se place sans doute entre trois mille et deux mille ans avant Jésus-Christ. Cependant les successeurs de Nemrod ne régnèrent pas paisiblement sur la Babylonie. Les Arabes du désert firent une invasion du côté de l'Euphrate, pendant que leurs frères, les Hycsos, pénétraient en Égypte, et dominè-

rent quelque temps sur les pays qu'arrose ce fleuve dans la partie inférieure de son cours. Mais l'un des successeurs d'Assur, le roi de Ninive, connu sous le nom de Bélus, attaqua les Arabes. La Babylonie avait alors beaucoup de villes florissantes et une population étrangère à l'art et aux dangers de la guerre ; le conquérant la soumit facilement à ses lois. Quant au roi des Arabes, il le vainquit, l'emmena captif avec ses enfants, et le tua.

Ninus, qu'on dit fils de Bélus, c'est-à-dire de Baal (le soleil), fonda par ses conquêtes le premier empire assyrien. Il eut les secours de l'Arabie, cette terre toujours couverte d'hommes forts et courageux. Avec leur assistance, il étendit ses conquêtes à l'est et à l'ouest; soumit l'Arménie à un tribut ; battit le roi des Mèdes, qu'il fit mettre en croix avec ses sept enfants, et poussa ses conquêtes jusque dans la Bactriane. Arrêté devant Bactres par le courage des habitants, il ne savait comment il parviendrait à s'emparer de cette ville, lorsque la femme de Menonès (ou Onnès), l'un de ses officiers, nommée Sémiramis, vint lui en indiquer les moyens. S'étant aperçue que les assiégés, tout occupés de la garde

des remparts inférieurs, ne veillaient qu'avec négligence sur leur citadelle, qu'ils croyaient d'ailleurs, par sa position sur des rochers à pic, à l'abri de toute attaque, elle s'en empara par surprise, et força ainsi les Bactriens à rendre leur ville. En reconnaissance, Ninus l'épousa.

Sémiramis joue un grand rôle dans les traditions orientales. Comme pour tous les personnages célèbres, l'imagination des peuples a cherché à lui donner une illustre origine.

« La déesse que les Assyriens nomment Dercéto, ayant eu une fille, l'exposa dans un lieu désert environné de rochers. Des colombes, qui, en grand nombre, avaient leurs nids aux environs du lieu où l'enfant venait d'être exposé, l'élevèrent miraculeusement, inspirées sans doute par quelque génie favorable; les unes, l'enveloppant de leurs ailes, le réchauffaient; d'autres, épiant l'heure où les bouviers et les bergers du voisinage s'éloignaient de leurs cabanes, venaient recueillir le lait que ces pâtres y laissaient et, le transportant dans leur bec, allaient le verser goutte à goutte à travers les lèvres de l'enfant, qu'elles nourrissaient de cette manière. Lorsque leur élève eut atteint l'âge

d'un an et sentit le besoin d'aliments plus solides, les colombes détachaient des parcelles de fromage, et lui procuraient ainsi une nourriture suffisante. Les bergers, en rentrant dans leurs habitations, virent leurs fromages rongés alentour, et s'étonnèrent d'un fait aussi extraordinaire; bientôt, quelques observations leur en ayant fait connaître la cause, ils parvinrent à découvrir l'enfant, dont la beauté était remarquable; et, l'emmenant dans leurs cabanes, ils en firent ensuite présent au chef des bergeries royales, nommé Simmas. Celui-ci, n'ayant pas de postérité, l'éleva avec le plus grand soin, comme sa propre fille, et lui donna la nom de Sémiramis, mot qui, dans la langue syrienne, signifie *ce qui vient des colombes*. Depuis ce temps tous les habitants de la Syrie ont honoré ces oiseaux comme des divinités (1). »

Sémiramis a dans l'Orient une réputation égale à celle d'Alexandre. Toutes les grandes choses faites par ses prédécesseurs ou par ceux qui lui ont succédé lui sont attribuées; tout ce qui ne portait pas avec soi-même son nom d'auteur devint l'ouvrage de

(1) Diodore de Sicile.

la grande reine d'Assyrie. L'Arménie fut de nouveau conquise par ses armes; les provinces des bords de la mer Caspienne, de l'Asie occidentale, l'Égypte, la Libye, l'Éthiopie même, si l'on en croyait un historien, auraient été soumises par elle. Toute la haute Asie reconnut sa domination. La résistance opiniâtre qu'elle éprouva sur les bords de l'Indus l'empêcha seule de porter dans l'Inde ses armes victorieuses.

Mais ses conquêtes l'ont rendue moins célèbre peut-être que les travaux qu'elle exécuta à Babylone. Là encore se retrouve ce besoin qu'avaient les peuples de l'antiquité de simplifier les choses en mettant sur le compte d'un seul ce qui appartient à plusieurs. Si on les en croyait, les divers accroissements que prit successivement Babylone seraient tous dus à Sémiramis. Hérodote, plus sage que les historiens postérieurs, se contente de faire la description de Babylone sans chercher à qui appartient la construction de tel ou tel édifice. « La ville, dit-il, est située dans une vaste plaine; elle forme un carré parfait, dont chaque côté est de cent vingt stades; l'enceinte totale est par conséquent de quatre cent vingt sta-

des (1). Telle est la grandeur de Babylone, bâtie d'ailleurs avec une magnificence qui l'emporte beaucoup sur toutes les autres villes que nous connaissons. Elle est entourée d'abord d'un fossé très-profond, très-large et rempli d'eau, ensuite d'un mur dont l'épaisseur est de cinquante coudées royales et la hauteur de deux cents (2).

« Il faut dire ici comment fut employée la terre retirée du fossé et de quelle manière on construisit le mur. A mesure que l'on creusait le fossé, la terre qui en sortait était immédiatement façonnée en briques; et, lorsqu'on en avait disposé un nombre convenable, on les faisait cuire au four. On bâtissait ensuite avec ces briques, enduites d'une couche d'asphalte chaud, au lieu de simple argile délayée, en les disposant par assises, et, entre chaque trentième assise, on introduisait un lit de tiges de roseaux. On construisit par ce procédé d'abord les parois du fossé, et ensuite le mur, en continuant d'employer le même genre de construction. Élevés au sommet du

(1) Environ 78,000 mètres.
(2) 94 mètres.

mur et sur ses bords, deux rangs de tourelles à un seul étage, contiguës et tournées l'une vers l'autre, laissaient entre eux l'espace nécessaire pour le passage d'un char attelé de quatre chevaux. Dans le pourtour de la muraille, on comptait cent portes, toutes en airain, avec les jambages et les linteaux du même métal. L'asphalte qui servit à la construction de ces murailles était tiré de la ville d'Is, située à huit journées de marches de Babylone, sur une rivière du même nom. Cette rivière, peu considérable, qui se jette dans l'Euphrate, roule avec ses eaux une grande quantité de morceaux d'asphalte.

« C'est ainsi que Babylone fut entourée de murs. La ville est partagée en deux grandes portions par le fleuve qui coule au milieu. Ce fleuve est l'Euphrate ; il vient de l'Arménie ; il est large, profond, rapide, et va se jeter dans la mer Érythrée. Le mur d'enceinte touche donc le fleuve par chacune de ses extrémités ; et, formant un angle à ce point, il se rattache des deux côtés à une maçonnerie construite également de briques cuites, qui forme les quais des deux rives du fleuve. L'intérieur de la ville, rempli de maisons de trois à quatre étages, est

traversé par des rues alignées, se coupant à angles droits, les unes parallèles, les autres perpendiculaires au fleuve. Celles-ci sont terminées toutes par une porte qui s'ouvre dans la maçonnerie du quai où elles aboutissent ; et, quoique le nombre de ces rues soit très-considérable, il y a autant de portes, et toutes sont d'airain. Elles conduisent au fleuve.

« Le mur d'enceinte était, comme on le voit, la principale défense de Babylone. On en avait en outre élevé un, intérieur et parallèle, presque aussi solidement construit que le premier, mais moins épais. On remarque au centre de chacune des deux portions de la ville une grande construction, le palais du roi, dont le circuit très-vaste était fortifié, et le monument à portes d'airain consacré à Jupiter Bélus, qui subsiste encore de mon temps. Il est quadrangulaire, et chaque côté peut avoir deux stades. Au milieu s'élève une tour solide, ayant un stade en longueur et en largeur ; sur cette première tour, une autre est bâtie, une troisième sur celle-ci, et ainsi de suite jusqu'au nombre de huit. On peut monter au sommet de toutes par une rampe qui circule en dehors de chacune d'elles. A la moitié

du chemin on a ménagé un lieu de repos, et des siéges sur lesquels ceux qui montent peuvent s'asseoir. Sur la dernière tour se trouve une grande chapelle où l'on voit un lit très-large, magnifiquement couvert, près duquel est une table d'or. Du reste, on n'y aperçoit aucune image de divinité. Personne ne passe la nuit dans ce lieu, si ce n'est une femme seule qui doit être du pays, choisie par le dieu, et que désignent les Chaldéens, prêtres de Bélus. »

Hérodote parle d'une autre reine qui aurait aussi régné à Babylone : il l'appelle Nitocris. « Cette reine, dit-il, se mit autant que possible en mesure de se défendre contre les Mèdes. Dans cette vue, elle entreprit d'abord de détourner l'Euphrate, qui traverse Babylone par son milieu et dont le cours, avant d'y entrer, était tout à fait en ligne droite. Elle fit tirer au-dessus de la ville divers canaux, et le fleuve, forcé de suivre leur direction, a un si grand nombre de circuits à faire qu'il revient trois fois en face d'un village de l'Assyrie nommé Ardérica. Ainsi ceux qui se rendent des régions situées sur notre mer de Grèce à Babylone et qui descendent l'Euphrate passent encore aujourd'hui trois fois devant ce même

village, en trois jours différents. Elle fit encore construire sur chaque rive du fleuve une levée d'une hauteur et d'une largeur prodigieuses ; et voici comment ce grand ouvrage s'exécuta. On creusa fort au-dessus de Babylone, à peu de distance de l'Euphrate et communiquant avec ce fleuve, le bassin d'un lac dont on fouilla le sol jusqu'à la rencontre de l'eau. Ce bassin eut trois cent vingt stades de tour, et toute la terre qui en sortit fut employée à former les levées du fleuve. Enfin, lorsque ce vaste réservoir fut creusé, on en revêtit en pierres la totalité du pourtour, qui était de forme circulaire. Le double travail de faire prendre au fleuve une direction plus tortueuse et de creuser le lac eut pour objet d'abord de donner au fleuve un cours plus lent en le brisant par ces nombreuses courbures, et aux barques qui vont à Babylone une marche plus oblique et moins périlleuse ; ensuite de rendre, par le grand développement du lac, le chemin plus long à des embarcations ennemies. En effet, comme ces travaux furent exécutés dans la partie de la contrée où se trouvent les principales routes qui conduisent à l'intérieur du pays, et du côté de la plus courte communication avec la Médie, en rendant cette communi-

cation plus lente et plus difficile, la reine y trouvait l'avantage d'écarter les Mèdes, et de mettre un obstacle de plus à ce qu'ils se mêlassent de ses affaires.

« Ainsi, ce profond réservoir devint une sorte de retranchement, et ce fut un surcroît d'utilité qui se trouva ajouté aux autres résultats. Je reviens actuellement à l'intérieur de la ville. Comme elle est, ainsi que je l'ai dit, partagée en deux portions par l'Euphrate, il fallait, sous les rois prédécesseurs de Nitocris, toutes les fois que l'on voulait aller d'un quartier à l'autre, traverser le fleuve en bateau. Nitocris sut encore remédier à un aussi grand inconvénient; et, après avoir creusé le bassin du lac, elle laissa de sa puissance un autre monument qui n'est pas moins digne de mémoire. Par son ordre, un grand nombre de pierres furent rassemblées; lorsqu'elles furent taillées comme elles devaient l'être, et que le terrain fut entièrement fouillé, on détourna l'Euphrate, et on l'introduisit dans le réservoir. Tandis qu'il se remplissait, l'ancien lit se trouvant à sec, on travailla à revêtir de briques cuites, disposées comme dans le grand mur d'enceinte, les quais du fleuve, dans la partie où il traverse la ville, et les rampes qui, des

portes situées aux extrémités des rues, conduisent à l'Euphrate; en même temps les pierres tirées du sein de la terre et taillées d'avance furent employées à la construction d'un pont, placé au centre de la ville. Ces pierres étaient liées par des agrafes de fer scellées en plomb. Des madriers carrés formaient le plancher, et servaient pendant le jour au passage des habitants de Babylone. On les enlevait la nuit pour intercepter la communication d'un quartier à l'autre, et rendre plus facile la police contre les voleurs. C'est ainsi que, pendant que le lac était rempli par le fleuve, on construisit le pont. Quand il fut terminé, on rendit les eaux à l'ancien lit, et le terrain creusé ne fut plus qu'un marais. Toute cette entreprise, habilement dirigée, donna à Babylone le pont qui lui manquait. »

Comme tous les héros des peuples anciens, Sémiramis eut une fin tragique : elle fut, dit-on, victime de l'ambition de son fils Ninias, qui lui ôta la vie après lui avoir enlevé le pouvoir en 1179 (1). Toutefois l'i-

(1) La chronologie de l'histoire ancienne a été soumise à de nombreux systèmes ; nous adoptons ici celui de Volney, qui repose sur les données d'Hérodote et qui place l'avénement de Ninus en 1237.

magination des peuples se refusa à croire à cette mort funeste. On prétendit qu'elle avait été changée en colombe, et qu'elle s'envola avec plusieurs de ces oiseaux qui s'étaient abattus sur son palais. Aussi devint-elle une déesse qui fut honorée sous la figure d'une colombe. De même, à Rome, quand Romulus disparut, tué par les sénateurs, on vint dire au peuple qu'il était monté au ciel au milieu de la foudre et des éclairs.

Les empires de l'Orient sont comme la statue à tête d'or et aux pieds d'agile que Nabuchodonosor vit en songe.

« Voici, ô roi, ce que vous avez vu. Il vous a paru comme une grande statue : cette statue, grande et d'une beauté extraordinaire, se tenait debout devant vous, et son regard était effroyable.

« La tête de cette statue était d'un or très-pur, la poitrine et les bras étaient d'argent, le ventre et les cuisses étaient d'airain,

« Les jambes étaient de fer ; et une partie des pieds, de fer ; et l'autre, d'argile.

« Vous étiez attentif à cette vision, lorsqu'une pierre se détacha de la montagne sans la main d'aucun homme, et frap-

pant la statue dans ses pieds de fer et d'argile, elle les mit en pièces.

« Alors le fer, l'argile, l'airain, l'argent et l'or se brisèrent tous ensemble : ils devinrent comme la menue paille que le vent emporte hors de l'aire pendant l'été, et ils disparurent sans qu'il s'en trouvât plus rien en aucun lieu ; mais la pierre qui avait frappé la statue devint une grande montagne, et elle remplit toute la terre. »

Ninus et Sémiramis sont la tête d'or de la statue, les commencements pleins d'éclat et de splendeur de l'empire assyrien ; mais après l'or vient l'argent, puis l'airain, puis le fer, puis l'argile ; c'est-à-dire que les successeurs des grands rois qui ont fondé l'empire vont de décadence en décadence.

Après Sémiramis vient Ninias, roi efféminé, qui s'enferma dans son palais pour ne songer qu'à ses plaisirs. Il commence cette suite honteuse de rois qui se laissèrent enlever une à une toutes les conquêtes des premiers princes assyriens.

Peu à peu l'empire assyrien se retira derrière l'Euphrate, abandonnant toutes les provinces qui avaient été conquises au delà de ce fleuve.

Sous David et Salomon, les Juifs domi-

nèrent jusqu'à l'Euphrate. Toutefois les rois assyriens, plus heureux à l'orient, paraissent avoir conservé toute la haute Asie.

Cependant au milieu du huitième siècle l'empire se releva, et l'affaiblissement des breux permit à ses rois de tourner leurs armes vers les pays de l'occident, où le commerce et la civilisation avaient accumulé d'immenses richesses. Les pays qui furent alors menacés par les Assyriens étaient la Syrie, la Palestine et la Phénicie.

La Syrie est ce vaste pays de plaines qui s'étend entre l'Euphrate et les montagnes qui courent le long de la Méditerranée. Plusieurs royaumes s'y étaient successivement élevés; mais quand les Hébreux devinrent puissants, sous le règne conquérant de David, les rois de Syrie se soumirent à leur payer un tribut. Ils se relevèrent lorsqu'après la mort de Salomon arriva le schisme des dix tribus. Profitant des guerres qui divisaient Israël et Juda, ils reprirent non-seulement leur indépendance, mais devinrent redoutables, surtout ceux de Damas, aux rois d'Israël. Ce sont ces rois que les Ninivites renversèrent; mais ils ne firent cette conquête que pour aller plus

loin atteindre Jérusalem et Tyr, la Palestine et la Phénicie.

Derrière la Syrie, sur les côtes de la Méditerranée, se trouve un pays borné par le mont Carmel, au sud ; le Liban, au nord ; la Méditerranée, à l'ouest, et à l'est par une chaîne de montagnes. Cette contrée est la Phénicie. Resserrée entre les montagnes et la mer, elle ne forme, pour ainsi dire, qu'une côte stérile. Des peuples de race chananéenne vinrent de bonne heure s'y établir. L'aridité du sol les contraignit bientôt à construire des navires, pour aller chercher ailleurs de quoi fournir à leur existence. Ils se répandirent dans toutes les îles de la mer Égée, mais n'abandonnèrent pas pourtant la contrée d'où ils étaient partis, et qui, protégée par les montagnes et le voisinage de la mer, se trouvait à l'abri des révolutions qui agitaient l'Asie occidentale. Le commerce fut l'unique travail de ces hommes. Et comme à cette époque les peuples isolés ne communiquaient que très-rarement entre eux, personne ne se chargeait de porter d'un pays dans un autre les denrées nécessaires. Aussi les Phéniciens purent faire seuls, pendant longtemps et sans concurrence, le commerce dans toutes

les parties de la Méditerranée, jusqu'en Espagne, où ils fondèrent plusieurs villes, et d'où ils tirèrent d'immenses richesses des mines d'argent, alors très-nombreuses dans ce pays. Ces peuples toutefois n'étaient pas belliqueux ; aussi les voit-on reculer devant toutes les invasions, et laisser leurs colonies s'émanciper plutôt que de recourir aux armes pour les tenir dans la dépendance. C'est ainsi qu'ils abandonnèrent les îles de la mer Égée et Carthage, leur grande colonie d'Afrique. Leur plus riche commerce était avec l'Asie et l'Inde orientale, où ils pénétraient par la mer Rouge et l'océan Indien. Ce grand négoce accumula dans Tyr d'immenses richesses. Ézéchiel, dans son lugubre cantique sur la chute de Tyr, décrit la magnificence et la splendeur de cette ville.

« O Tyr, vous avez dit en vous-même : Je suis une ville d'une beauté parfaite.

« Vous êtes placée au milieu de la mer; ceux qui vous ont bâtie n'ont rien oublié pour vous embellir.

« Ils ont fait de sapins de Sanir tout le corps et les divers étages de votre vaisseau ; ils ont pris un cèdre du Liban pour vous faire un mât.

« Ils ont mis en œuvre les chênes de Basan pour faire vos rames ; ils ont employé, pour vous faire des ais, l'ivoire enchâssé dans le buis tiré des îles vers l'Italie.

« Le fin lin d'Égypte, tissu en broderie, a composé la voile qui a été suspendue à votre mât ; l'hyacinthe et la pourpre des îles d'Élisa ont fait votre pavillon.

« Les habitants de Sidon et d'Arad ont été vos rameurs ; et vos sages, ô Tyr, sont devenus vos pilotes.

« Les vieillards de Gébal et les plus habiles d'entre eux sont venus chez vous pour réparer vos bâtiments ; tous les navires de la mer et tous les mariniers se sont rendus chez vous, et ont servi à votre commerce.

« Les Perses, ceux de Lydie et ceux de Libye étaient vos gens de guerre dans votre armée, et ils ont suspendu dans vous leurs boucliers et leurs casques pour vous servir d'ornement.

« Les Aradiens, avec leurs troupes, étaient tout autour de vos murailles ; et les Gamadéens, qui étaient sur vos tours, ont suspendu leurs carquois le long de vos murs, afin qu'il ne manquât rien à votre beauté.

« De tous les grands vaisseaux, ceux avec lesquels vous avez entretenu votre commerce étaient les plus remarquables; vous avez été comblée de biens et élevée dans la plus haute gloire au milieu de la mer. Vos rameurs vous ont conduite sur les grandes eaux; mais le vent du midi vous a brisée au milieu de la mer. »

Ce vent du midi qui s'éleva contre Tyr, c'est la guerre que lui portèrent les rois d'Assyrie. Jérusalem, qui, au temps de Salomon, avait partagé les profits du commerce des Phéniciens, Jérusalem, où, dit le Prophète, l'argent était plus commun que le bois de cèdre et de figuier, partagea aussi le sort de Tyr; comme elle, elle fut sans cesse menacée par les Assyriens. D'abord elle vit tomber sous leur puissance les royaumes de la Syrie, puis les dix tribus qui composaient le royaume d'Israël furent soumises au tribut par Phul, qui commença à régner vers 780, et emmenées en captivité, en 730, par Salmanasar, qui soumit la même année une partie de la Phénicie et assiégea Tyr. Enfin l'Egypte, dont les Juifs avaient imploré le secours, fut ravagée par les Assyriens dans toute sa longueur.

Cependant l'époque approchait où cet

empire si menaçant allait voir s'élever contre lui les nations les plus anciennement soumises. Chaque année tous les peuples sujets des Assyriens envoyaient à Ninive, résidence du roi, un certain nombre de soldats, commandés par des généraux choisis par le roi lui-même. Cette armée se renouvelait annuellement; mais il arriva qu'au temps de Sardanapale les peuples, fatigués de cette domination, se soulevèrent. Les satrapes de Babylonie et de Médie, Bélésis et Arbacès, se mirent à la tête de ce mouvement. Sardanapale se défendit longtemps avec courage, battit même dans trois sanglantes batailles les Mèdes et les Babyloniens; mais ceux-ci, ayant enfin gagné une armée de Bactriens qui marchaient au secours du roi d'Assyrie, vinrent l'assiéger dans sa capitale. Il y tint encore deux ans; mais le Tigre ayant, dans un débordement, renversé vingt stades de murailles, Sardanapale fit dresser au milieu de son palais un immense bûcher, où il entassa tous ses trésors, et se brûla avec toutes les femmes et les serviteurs de son palais (717 avant J.-C.).

Ninive ne fut pas détruite par cette révolution; un parent de Sardanaple, nommé Ninus le jeune, commença une nouvelle dy-

nastie de rois ninivites qui subsista jusqu'en 597, époque où Ninive tomba au pouvoir des Mèdes. Peu d'événements nous ont été conservés sur cette période de l'histoire de Ninive qui s'écoule entre la révolution de 717 et la prise de la ville en 597. Il est probable qu'ayant à côté d'elle des voisins puissants Ninive resta longtemps faible et humiliée (1). Cependant sous Saosduchem, les Ninivites attaqués par les Mèdes les battirent, et tuèrent leur roi Phraorte; mais Cyaxare, son fils, le vengea : il vainquit les Assyriens, assiégea deux fois leur ville, et enfin emporta la place l'an 597. Ninive fut alors détruite, mais le nom d'empire assyrien subsista encore à Babylone, dont le roi avait aidé Cyaxare dans ses conquêtes.

§ 3. — Second empire d'Assyrie.

Nous avons vu Babylone former dans les premiers temps un empire séparé qui tomba

(1) Le livre de Judith, qui retrace les exploits de cette héroïne et la mort d'Holopherne, général de Saosduchem a été reconnu généralement comme apocryphe.

sous la domination des rois ninivites. Pendant toute la durée de l'empire assyrien, Ninive fut la capitale, et Babylone, malgré sa splendeur, était gouvernée par un satrape. Trop puissante cependant pour se contenter longtemps du rôle de ville sujette, elle fit un roi de son satrape vers le milieu du huitième siècle, et Nabon-Asar fonda l'ère de son nom (26 février 747). Sennachérib rendit, il est vrai, ses successeurs tributaires; mais la révolution de 717 affermit l'indépendance des nouveaux rois de Babylone, qui attaquèrent à leur tour les Hébreux et emmenèrent Manassès en captivité. Quelques temps après un peuple nomade, les Chaldéens, descendant des montagnes du Kurdistan, s'emparèrent de Babylone, et un de leur chef Nabuchodonosor prit place parmi les plus célèbres conquérants. Cet événement paraît avoir eu lieu vers l'an 630; mais ce ne fut qu'en 606 que Nabuchodonosor succéda à Nabopolassar, qu'éclata la puissance de l'empire chaldéo-babylonien. Le pharaon d'Egypte Nécao fut vaincu, ses armées repoussées des bords de l'Euphrate, et Circésium, dont il s'était emparé, soumis aux Chaldéens. Encouragé par ces succès, Nabuchodonosor entra à son tour dans

l'Égypte, qu'il ravagea, mit fin au royaume de Juda, dont il emmena les habitants en captivité (604 avant Jésus-Christ), et s'empara enfin de la ville de Tyr, qui avait jusqu'alors arrêté tous ses prédécesseurs. Tant de succès enflèrent son cœur de vanité. « N'est-ce pas là, disait-il en regardant Babylone du haut de son palais, n'est-ce pas là Babylone la Grande, dont j'ai fait le siége de mon empire, que j'ai bâtie dans la grandeur de ma puissance et dans l'éclat de ma gloire ! » Mais l'orgueil lui fit perdre l'esprit, et, comme le dit le Prophète, il fut chassé de la compagnie des hommes. La dégradation de Nabuchodonosor est l'image de la dégradation irrévocable de l'empire assyrien.

Un jour, « l'un des successeurs (1) de Nabuchodonosor, le roi Balthazar, fit un grand festin avec mille des plus grands de la cour, et chacun buvait selon son âge.

« Balthazar, étant déjà plein de vin, com-

(1) Successeurs de Nabuchodonosor : Évilmérodach, 561-559 ; Nériglossar, 559-555; Labosoarchad, qui meurt assassiné après un règne de peu de mois ; Nabonnedéus ou Labydénus, nommé par les Hébreux Balthasar, 555.

manda qu'on apportât les vases d'or et d'argent que son père Nabuchodonosor avait emportés du temple de Jérusalem, afin que le roi bût dedans avec les grands de sa cour.

« On apporta donc aussitôt les vases d'or et d'argent qui avaient été transportés du temple à Jérusalem, qui était la maison de Dieu, et le roi but dedans avec les grands de sa cour.

« Ils buvaient du vin, et ils louaient leurs dieux d'or et d'argent, d'airain et de fer, de bois et de pierre.

« Au même moment, on vit paraître des doigts comme de la main d'un homme qui écrivait vis-à-vis du chandelier sur la muraille de la salle du roi, et le roi voyait le mouvement des doigts de la main qui écrivait.

« Alors le visage du roi se changea ; son esprit fut saisi d'un grand trouble, et, dans son tremblement, ses genoux se choquaient l'un l'autre.

« Le roi fit un grand cri, et ordonna qu'on fît venir les mages, les Chaldéens et les augures. Et le roi, prenant la parole, dit aux sages de Babylone : « Quiconque lira « cette écriture et me l'interprétera sera re- « vêtu de pourpre, aura un collier d'or au

« cou, et sera la troisième personne de mon « royaume. » Mais tous les sages du roi, étant venus devant lui, ne purent ni lire cette écriture ni lui en donner l'interprétation.

« Aussitôt on fit venir Daniel devant le roi ; et le roi, adressant la parole à Daniel, dit : « Êtes-vous Daniel, l'un des captifs des « enfants de Juda, que le roi mon père a « emmenés de Judée ? »

« Daniel répondit à ces paroles du roi et lui dit : « Que vos présents soient pour vous, « et faites part à un autre des honneurs que « vous m'offrez ; mais je lirai au roi cette « écriture, et je lui dirai ce qu'elle signifie.

« O roi, le Dieu Très-Haut donna à Na- « buchodonosor, votre père, le royaume, la « gloire et l'honneur ; et, à cause de cette « grande puissance que Dieu lui avait don- « née, tous les peuples et toutes les nations, « de quelque langue qu'elles fussent, le res- « pectaient et tremblaient devant lui. Il fai- « sait mourir ceux qu'il voulait, et il donnait « la vie à qui il lui plaisait de la donner : il « élevait les uns et abaissait les autres, selon « sa volonté.

« Mais, après que son cœur se fut élevé « et que son esprit se fut affermi dans son « orgueil, il fut chassé du trône, il perdit

« son royaume, et sa gloire lui fut ôtée.
« Il fut même chassé de la société des enfants des hommes, et son cœur devint semblable à celui des bêtes ; il demeura avec les ânes sauvages ; il mangea l'herbe des champs comme un bœuf, et son corps fut trempé de la rosée du ciel, jusqu'à ce qu'il reconnût que le Très-Haut a un souverain pouvoir sur le royaume des hommes et qu'il établit sur le trône qui il lui plaît.

« Et vous, Balthazar, qui êtes son petit-fils, vous-même n'avez point humilié votre cœur, quoique vous sussiez toutes ces choses !

« Mais vous vous êtes élevé contre le dominateur du ciel, vous avez fait apporter devant vous les vases de sa maison sainte, et vous avez bu dedans des vins exquis, vous et les grands de votre cour. Vous avez loué en même temps vos dieux d'argent et d'or, d'airain et de fer, de bois et de pierre, qui ne voient point, qui n'entendent point, qui ne sentent point ; et vous n'avez point rendu gloire au Dieu qui tient dans sa main votre âme et tous les moments de votre vie.

« C'est pourquoi Dieu a envoyé les doigts

« de cette main qui a écrit ce qui est marqué
« sur la muraille.

« Or, voici ce qui est écrit : *Mané Thé-
« cel, Pharès.*

« Et en voici l'interprétation : *Mané :* Dieu
« a compté les jours de votre règne, et il en
« a marqué la fin.

« *Thécel :* Vous avez été pesé dans la ba-
« lance, et on vous a trouvé trop léger.

« *Pharès :* Votre royaume a été divisé, et
« il a été donné aux Mèdes et aux Perses. »

« Alors Daniel fut vêtu de pourpre par l'ordre du roi ; on lui mit au cou un collier d'or, et on fit publier qu'il aurait la puissance dans le royaume, comme en étant la troisième personne. »

— Cette même nuit, Balthazar, roi des Chaldéens, fut tué.

C'était Cyrus, roi des Perses et des Mèdes, qui entrait à Babylone et élevait un nouvel empire sur les ruines des deux empires assyriens. Mais avant de parler de Cyrus il nous faut dire quelques mots sur les Mèdes.

CHAPITRE V.

LES MÈDES ET LES PERSES.

§ 1. — Les Mèdes.

Après la ruine du premier empire d'Assyrie, Arbacès, qui avait été l'un des principaux chefs de la conspiration qui renversa Sardanapale, gouverna, comme prince indépendant, la Médie, qu'il avait administrée au nom des rois de Ninive. Après lui la Médie fut en proie à l'anarchie. Cependant le gouvernement monarchique s'y rétablit peu à peu. Au milieu des troubles et des haines qui divisaient les Mèdes, un homme, Déjocès, s'était fait remarquer par son amour pour la justice : il la faisait régner dans le canton qu'il habitait. Le bruit s'en répandit bientôt par toute la contrée, et les Mèdes,

fatigués de désordres sans cesse renaissants, espérèrent que, s'ils confiaient le pouvoir à cet homme juste, la paix se rétablirait bientôt parmi eux. Déjocès fut donc choisi pour roi.

Comme on l'avait espéré, il rétablit l'ordre par une police rigoureuse et inexorable ; mais il alla plus loin que les Mèdes ne l'auraient voulu. Ils l'avaient choisi pour juge; ils l'avaient nommé afin que, comme les vieillards dans Israël, il rendît à chacun la justice qui lui était due ; et, bien loin de s'en tenir là, il se fit roi comme les rois de l'Orient. Il s'enferma dans un palais, se rendit invisible, s'entoura d'une garde nombreuse, enfin établit sur les Mèdes un gouvernement despotique. Ce fut lui qui fonda Ecbatane, la ville aux sept enceintes et aux sept couleurs.

A Déjocès succéda son fils Phraortes, l'an 690 avant Jésus-Christ. Il voulut faire des Mèdes un peuple conquérant, s'avança dans l'Asie Mineure jusqu'au fleuve Halys, puis revint attaquer Saosduchem, qui le tua, ravagea la Médie, et s'empara même d'Ecbatane.

Les Mèdes se relevèrent sous Cyaxare Ier, qui, pour venger son père, fit alliance avec le roi de Babylone, auquel il donna sa fille.

Il attaqua le roi d'Assyrie, et le poursuivit presque jusque dans Ninive. Une invasion des Scythes, qui franchirent le Caucase, força Cyaxare de quitter les plaines de l'Assyrie, où les Mèdes n'auraient pu tenir contre la cavalerie scythe, et de regagner en toute hâte les montagnes de la Médie. Ces Scythes pillèrent l'Asie occidentale pendant vingt-huit ans, au bout desquels il furent chassés par Cyaxare, qui massacra, par trahison, leurs principaux chefs. Libre alors de reprendre ses projets contre les Assyriens, il revint mettre le siége devant Ninive, aidé, comme autrefois Arbacès, par le gouverneur de Babylone, et s'en empara l'an 597.

Les Mèdes, dit Hérodote, étendirent leur puissance sur toute l'Asie ; mais leur empire, dont nous ne connaissons point les bornes, fut un des moins durables de tous ceux que l'Orient vit s'élever. Parmi leurs sujets, ou, pour mieux dire, parmi leurs tributaires, se trouvait un peuple moitié nomade, moitié agricole, qui conservait dans ses montagnes des mœurs sévères et belliqueuses. Ce peuple, c'étaient les Perses, qui devaient régner sur l'Asie pendant deux siècles et demi.

§ 2. — Les Perses.

Si l'on en croit Xénophon, qui a voulu présenter dans Cyrus le modèle des héros de l'antiquité, Cyrus aurait été le petit-fils du roi des Mèdes Astyage, qui, pour unir les deux nations, aurait donné sa fille Mandane comme épouse au chef des Perses. De ce mariage serait né Cyrus, qui, arrivé à l'âge d'homme, aurait combattu pour son grand-père contre les deux plus puissantes monarchies qui existaient alors dans cette partie de l'Asie, le royaume de Babylone et celui de Lydie.

Le récit d'Hérodote est plus vraisemblable. Nous allons le rapporter en l'abrégeant.

Astyage, fils de Cyaxare, hérita de l'empire des Mèdes. Ce roi eut une fille à laquelle il avait donné le nom de Mandane. Quand elle fut devenue nubile, il la maria à un Perse nommé Cambyse. La première année de leur mariage, il eut un rêve : il lui parut voir naître de sa fille une vigne dont les rameaux s'étendaient sur toute l'Asie. De l'avis des interprètes des songes, il fit venir de la Perse auprès de lui sa fille, qui se trouvait alors enceinte, et la retint sous une garde

étroite, décidé à faire périr l'enfant auquel elle donnerait le jour; car les mages lui avaient prédit que le fils de sa fille devait un jour régner à sa place. Lorsque Mandane fut accouchée, Astyage fit appeler Harpagus, homme d'une fidélité à toute épreuve, et lui dit : « Va prendre l'enfant de Man-
« dane, porte-le chez toi ; et, après l'avoir
« mis à mort, fais-le enterrer. »

Harpagus promit d'obéir. Il alla prendre l'enfant, qu'on lui remit paré de langes magnifiques, et l'emporta en pleurant. Mais, bien résolu à ne pas lui donner la mort de sa propre main, il envoya chercher Mitradate, l'un des principaux pâtres d'Astyage, qu'il savait habiter dans le sein des montagnes les plus fréquentées par les bêtes féroces, et quand il fut arrivé, il lui parla en ces termes : « Astyage t'ordonne de prendre cet
« enfant et de l'exposer dans le lieu le plus
« désert de tes montagnes, où il trouvera
« une mort prompte. Si tu le laisses vi-
« vre, tu dois t'attendre à la mort la plus
« affreuse. »

De retour dans sa rustique demeure, Mitradate, qui a appris que l'enfant est fils de Mandane, fait connaître à sa femme la funeste mission dont il est chargé. Celle-

ci, touchée de la beauté et des grâces de l'enfant, se prend à pleurer, et conjure son mari de ne pas obéir : Mitradate résiste. Alors elle lui dit : « Puisque je ne saurais « te déterminer à conserver cet enfant, « et qu'il faut pour ta sûreté que tu puisses « en montrer un étendu à terre, fais ce « que je vais t'indiquer. Mon enfant nou- « veau-né vient de mourir : prends-le, va « l'exposer, et à sa place nous élèverons le « fils de la fille d'Astyage, comme s'il était « le nôtre. »

Le pâtre se rendit à l'avis de sa femme. Trois jours écoulés, Harpagus envoya sur les lieux quelques-uns de ses gardes les plus affidés. A leur retour, ils lui présentèrent effectivement un cadavre qui n'était que celui du fils du pâtre et auquel il fit donner la sépulture. Cependant la femme de Mitradate nourrit et éleva près d'elle l'autre enfant, qui fut par la suite connu sous le nom de Cyrus.

L'enfant, ayant atteint l'âge de dix ans, fut reconnu, et voici de quelle manière : souvent, près du village qu'habitait Mitradate, il jouait avec plusieurs enfants du même âge que lui. Dans leurs jeux, ces enfants, quoiqu'ils ne le crussent que le fils

d'un pâtre, l'avaient choisi pour roi; et lui, usant de ses droits, distribuait à chacun les emplois de sa cour. Un jour, l'un des compagnons de ses jeux ayant refusé de lui obéir, Cyrus ordonna aux autres de s'emparer de lui, et le fit fouetter sévèrement. L'enfant, irrité, se plaignit à son père : celui-ci se rendit sur-le-champ près d'Astyage, et, découvrant devant lui les épaules de son fils : « O roi, s'écria-t-il, c'est par un « de vos esclaves, c'est par le fils d'un pâtre « que nous avons été ainsi outragés ! »

Astyage alors mande près de lui le pâtre et son fils, reproche à ce dernier sa conduite. « Seigneur, répondit Cyrus, je n'ai rien « fait que je n'eusse le droit de faire. Les « enfants du village, du nombre desquels « est celui-ci, m'ont, dans leurs jeux, choisi « pour roi : probablement ils m'ont jugé le « plus digne de l'être. Tous obéissent à mes « ordres; seul il n'a pas voulu les reconnaî- « tre et n'en a fait aucun cas. Il en a porté « la peine. »

A cette réponse si ferme et si libre, à la vue des traits de l'enfant, qui se rapprochent des siens, un pressentiment se glisse dans l'âme d'Astyage. Il interroge le pâtre et découvre la vérité. Sa colère alors se tourne

contre Harpagus ; mais pour mieux assurer sa vengeance, il ordonne à ce seigneur d'envoyer son fils près de l'enfant qui vient de lui être rendu, et de revenir à son souper prendre part au sacrifice d'actions de grâces qu'il veut offrir aux dieux sauveurs.

Harpagus obéit ; mais, dès que son fils fut arrivé au palais, Astyage le fait égorger ; il ordonne que l'on coupe son corps en morceaux, et qu'après les avoir mis rôtir ou bouillir on les apprête pour sa table. L'heure de souper venue, le roi se fit donner, ainsi qu'au reste des convives, du mouton ; mais on ne servit à Harpagus que les membres de son fils, à l'exception de la tête et des extrémites des pieds et des mains, qu'on avait mis à part dans une corbeille. Lorsque Harpagus eut cessé de manger, le roi lui fit présenter la corbeille qui contenait les restes du jeune homme, et lui dit qu'il pouvait lever le voile qui la couvrait et prendre ce qu'il voudrait. Harpagus obéit, découvre la corbeille, et voit la tête de son fils; mais à cette vue il ne témoigne aucune surprise, et reste maître de lui-même. Astyage insiste, le presse de dire s'il connaît le gibier dont il venait de manger. Harpagus répond froidement qu'il le reconnaît ;

mais qu'il devait trouver bon tout ce qu'il plaisait au roi de faire. Après cette réponse, il recueille ces tristes débris et les réunit dans la tombe, remettant à un autre temps sa vengeance.

Cependant Astyage délibère avec les mages sur ce qu'il doit faire de Cyrus, et, d'après leurs conseils, se décide à l'envoyer chez les Perses, auprès de ceux qui lui ont donné le jour. Là Cyrus raconte à Cambyse et à Mandane comment il a été sauvé et nourri par Spaca, la femme du pâtre. Les parents de Cyrus, frappés du double sens du nom de Spaca, qui en mède signifie chienne, profitèrent de cette circonstance; et, afin de laisser croire aux Perses qu'il y avait quelque chose de divin dans la conservation de leur fils, ils firent courir le bruit que Cyrus avait été nourri par une chienne. Cette fable se répandit, et fut longtemps en crédit.

Cyrus, parvenu à la virilité, était le plus robuste de ceux de son âge et le plus aimé. Vers ce temps, Harpagus, qui brûlait du désir de se venger de la cruauté d'Astyage et qui ne pouvait rien tenter par lui-même comme simple particulier, eut l'idée de s'adresser à Cyrus, et lui envoya

des présents. Il se flattait de le faire aisément entrer dans ses vues, en confondant leurs communes injures. Astyage, devenu chaque jour plus odieux aux Mèdes par son excessive rigueur, semblait seconder l'exécution de ses desseins.

Harpagus, profitant de la disposition des esprits, persuada aux premiers du pays de déposer Astyage pour appeler Cyrus à la tête des affaires. Cette résolution une fois prise et tout étant préparé, il en prévient secrètement Cyrus en l'invitant à soulever les Perses. Cyrus, pour arriver à ce but, emploie le stratagème suivant : il fait croire aux Perses assemblés qu'Astyage l'a nommé leur général, et ordonne, en cette qualité, à chacun d'eux, de se munir d'une faux et de se tenir prêt à exécuter ce qu'il prescrirait. Ils obéissent, et Cyrus leur enjoint de nettoyer en un jour une certaine portion de terrain couverte d'épines. Quand ils ont fini ce travail, il leur ordonne de se retrouver au même lieu le lendemain, après s'être baignés. Le jour suivant, les Perses reviennent, et Cyrus leur fait servir un festin somptueux. Le repas terminé, il leur demande lequel des deux jours leur paraît préférable. Tous se prononcent pour le second.

Alors Cyrus : « Hommes de la Perse, il en « sera de même à jamais pour vous si vous « voulez me suivre. Vous vous assurerez « alors les biens dont vous jouissez aujour- « d'hui avec une infinité d'autres, et vous « n'aurez plus à supporter les travaux de « l'esclavage. Laissez-vous donc persuader « par moi, et devenez libres. Je sens que les « dieux m'ont fait naître pour mettre en vos « mains tant de biens, et vous les obtien- « drez ; car je sais que vous n'êtes inférieurs « aux Mèdes ni dans la guerre ni dans « aucun genre. Si donc vous êtes ce que « je crois, cessez sur-le-champ d'obéir à « Astyage. »

Les Perses, fatigués depuis longtemps de la domination des Mèdes, charmés d'avoir un chef, se livrèrent à sa conduite, et se déclarèrent libres. Dès qu'Astyage fut instruit des menées de Cyrus, il lui adressa l'ordre de revenir ; mais Cyrus renvoya le courrier avec ces mots : « Dis à Astyage « qu'il me verra plus tôt qu'il ne voudra. » Sur cette réponse, Astyage fit armer les Mèdes, et choisit pour général Harpagus même.

Les Mèdes, trahis par leur chef, furent défaits dans une première bataille. Dans une

seconde, Astyage lui-même tomba au pouvoir de l'ennemi.

Après cette révolution intérieure, qui fit passer la suprématie des Mèdes aux Perses, Cyrus se prépara à conquérir toute l'Asie occidentale. Il attaqua d'abord les Lydiens et les Assyriens. La prise de Babylone, dont il s'empara en détournant le cours de l'Euphrate et en pénétrant dans la ville par le lit du fleuve resté à sec, lui donna toute la Mésopotamie et les provinces à l'ouest de l'Euphrate conquises par les Assyriens. La destruction du royaume de Crésus, qui précéda la prise de Babylone, lui assura de même la possession de l'Asie Mineure.

Au nord de l'Assyrie, le continent asiatique s'avance dans la Méditerranée pour former la péninsule de l'Asie Mineure. Les côtes occidentales de cette péninsule se couvrirent de bonne heure de colonies grecques, derrière lesquelles s'éleva le royaume de Lydie, que sa position rendait le centre d'un grand commerce. Son histoire est fort obscure. On connaît seulement ses trois dynasties : celle des Atyades, celle des Héraclides, enfin celle des Mermnades, dont le fondateur fut le berger Gygès. Le plus célèbre et le mieux connu de tous ces rois est

le dernier, le riche Crésus. Sous lui, les Lydiens régnaient sur presque toute l'Asie Mineure. Après de longues guerres, les colonies grecques de la côte avaient enfin été contraintes de se soumettre. Crésus se croyait le plus puissant et le plus heureux des hommes, quand il fut effrayé par le bruit des conquêtes de Cyrus. Il crut pouvoir s'y opposer; mais sa défaite à Thymbrée, en 547 avant J.-C., et la prise de Sardes lui révélèrent sa faiblesse.

Les colonies, invitées par Cyrus à se joindre à lui contre Crésus, avaient refusé. Après la défaite de ce roi, elles demandèrent à entrer dans l'alliance des Perses; mais Cyrus leur répondit : « Un certain joueur « de flûte vit un jour des poissons dans la « mer; il se mit à jouer, espérant qu'aux sons « de sa flûte les poissons sauteraient à terre. « Trompé dans son attente, il prend un filet, « le lance dans l'eau, et en amène sur le rivage « un grand nombre qui se débattaient.—Ah! « ah! leur dit-il, puisque vous n'avez pas « voulu sauter quand je vous y ai invités en « jouant de la flûte, il n'est plus temps de « danser à cette heure. »

Harpagus fut chargé de mettre à exécution l'apologue; il s'empara, avec une nom-

breuse armée, des villes grecques qui depuis lors restèrent sous la domination persane. C'est pendant l'expédition de son lieutenant contre les Ioniens que Cyrus prit Babylone.

Maître de toute l'Asie occidentale, Cyrus voulut entreprendre une expédition contre les Massagètes : elle lui réussit mal. La cavalerie scythe, fuyant sans cesse devant lui, l'attira au fond de ses déserts. Il sut cependant, par un stratagème, tromper et détruire un parti scythe. Mais Tomyris, la reine des Massagètes, pour venger son fils, tué dans cette première rencontre, réunit toutes ses troupes, et vint elle-même au-devant des Perses. « Ce combat, dit Hérodote, fut, suivant mon opinion, le plus acharné de tous ceux qui ont eu lieu entre les nations barbares. Je dirai, suivant ce que j'ai appris, comment il s'est passé. On m'a rapporté que l'action commença de loin, et de part et d'autre à coups de flèches; qu'ensuite, lorsque les traits furent épuisés, les combattants, ayant mis l'épée et le poignard à la main, s'approchèrent et se chargèrent réciproquement. La mêlée dura longtemps avant qu'aucun côté voulût lâcher pied. Enfin, les Massagètes l'emportèrent. La ma-

jeure partie de l'armée des Perses fut détruite, et Cyrus lui-même périt après avoir régné vingt-neuf ans. On ajoute que Tomyris, ayant fait remplir une outre de sang humain, fit chercher le corps de Cyrus parmi les morts ; et qu'après l'avoir trouvé elle en plongea la tête dans cette outre, en disant : « Toi qui, bien que je te survive « et que je t'aie vaincu, causes cependant « mon mallheur, et m'as perdue en me pri- « vant d'un fils par un lâche stratagème, « Cyrus, sois satisfait ; j'accomplis ma me- « nace. Je te rassasierai de sang ! » De tous les nombreux récits que l'on a faits de la mort de ce roi, j'adopte celui-là, qui m'a paru le plus croyable.

Sous Cambyse, fils de Cyrus, les Perses tournèrent leurs armes contre l'Égypte. Une première bataille eut lieu près de Péluse : les Égyptiens y furent vaincus, et coururent se renfermer dans Memphis. Ils y soutinrent un assez long siége, mais furent enfin obligés de livrer la ville à Cambyse. Psamménite, tombé au pouvoir du vainqueur, vit sa fille soumise aux humiliants devoirs de l'esclavage, son fils massacré et ses amis réduits à la mendicité. Lui-même devait mourir quelques années plus tard

pour avoir tenté de rendre la liberté à sa patrie.

Maître de l'Égypte, Cambyse voulut entreprendre trois expéditions différentes : une dirigée contre Carthage, colonie phénicienne établie sur les côtes septentrionales de l'Afrique et alors au comble de sa puissance; la seconde devait avoir lieu contre les Ammoniens, et la troisième contre les Éthiopiens-Macrobiens. Pour l'exécution du premier de ces projets, il voulait employer sa flotte ; mais les Phéniciens qui la montaient s'y refusèrent, objectant qu'ils étaient liés avec les Carthaginois par les liens et les serments les plus sacrés, et qu'ils ne les violeraient pas en faisant la guerre à des hommes qu'ils regardaient comme leurs propres enfants. Cambyse n'osa pas insister auprès des Phéniciens, qui faisaient toute la force de son armée navale, et les Carthaginois échappèrent ainsi à la domination des Perses.

Cependant il avait envoyé chez les Éthiopiens, sous le nom d'ambassadeurs, des espions chargés de s'assurer de l'état de ce pays. Le roi de ces peuples, qui n'ignorait pas les motifs de leur mission leur dit : « Celui au « nom duquel vous venez n'est pas ami de la

« justice: s'il l'était, il n'aurait point ambi-
« tionné les possessions d'un autre et rendu
« esclave un peuple dont il n'a reçu
« aucune injure. Portez-lui donc cet arc,
« et dites-lui : Le roi des Éthiopiens fait
« présent de cet arc au roi des Perses ;
« quand les Perses en pourront tendre fa-
« cilement de semblables, qu'ils fassent
« alors la guerre aux Éthiopiens, pourvu
« cependant qu'ils viennent encore en nom-
« bre supérieur. Jusque-là, que Cambyse
« rende grâces aux dieux qui n'ont pas mis
« dans l'esprit des enfants de l'Éthiopie d'al-
« ler acquérir des terres autres que celles
« qu'ils possèdent. »

Cambyse, après avoir entendu le rapport de ses envoyés, entra dans une violente colère, et se détermina sur-le-champ à porter la guerre chez les Éthiopiens sans faire aucun préparatif pour assurer la subsistance de son armée et sans réfléchir qu'il s'engageait dans une expédition qui le menait aux extrémités de la terre. Égaré par la passion, il partit immédiatement à la tête de son armée de terre, laissant en Égypte les Grecs qu'il avait avec lui et leur ordonnant de l'y attendre. Arrivé à Thèbes, il sépara de ses troupes environ cinquante mille hommes,

qu'il chargea de soumettre les Ammoniens, et continua de marcher contre les Éthiopiens ; mais bientôt la famine se mit dans son armée, et ses soldats se virent enfin réduits à se décimer pour soutenir leur existence. Cambyse, effrayé des suites de cette mutuelle boucherie, fut contraint d'abandonner l'expédition et de revenir à Thèbes après avoir perdu beaucoup de monde.

La tentative contre Ammonium ne fut pas plus heureuse. Quand l'armée eut quitté l'oasis pour s'avancer dans le pays à travers les sables, un vent du midi violent et tempétueux vint à souffler pendant le temps qu'elle était arrêtée pour manger, et ce vent éleva de tels tourbillons de sable que l'armée entière fut engloutie.

Ces désastres multipliés ne rendirent pas Cambyse plus prudent. Ignorant que le moyen le plus sûr d'affermir ses conquêtes c'est de s'attacher les peuples conquis en respectant leurs usages et leurs croyances, il osa frapper de son poignard le bœuf Apis, l'une des principales divinités des Égyptiens.

Dès lors Cambyse, déjà atteint d'épilepsie, donna des preuves fréquentes d'aliénation mentale. Mais le terme de ses fureurs et de ses crimes approchait. Jaloux de son frère

Smerdis, parce que celui-ci était parvenu à tendre, à deux doigts près, l'arc du roi des Éthiopiens, ce qu'aucun n'avait pu faire, il l'avait renvoyé en Perse, et fait assassiner secrètement, dans la crainte qu'il ne s'emparât de l'empire. Deux mages profitèrent de cette occasion pour se révolter. Cambyse avait laissé à l'un deux, nommé Patizithès, l'administration de sa maison pendant son absence, et ce fut celui-ci qui se mit à la tête de l'insurrection. Il était instruit de la mort de Smerdis; mais, comme elle avait été tenue très-secrète, presque toute la Perse croyait ce fils de Cyrus encore vivant. C'est sur cette confiance que le mage entreprit de se rendre maître du palais. Son frère, qu'il avait engagé dans sa conspiration, avait beaucoup de ressemblance avec celui de Cambyse, et de plus il portait aussi le nom de Smerdis. Il le plaça donc sur le trône, et fit partir des hérauts qui devaient aller dans toute la Perse et jusqu'en Égypte même proclamer à l'armée l'ordre de reconnaître Smerdis, fils de Cyrus, pour roi, et de ne plus obéir à Cambyse.

Le héraut qui devait se rendre en Égypte rencontra Cambyse en chemin. Le roi, ins-

truit de la révolte, résolut de retourner le plus promptement possible à Suze, et, voulant se mettre en marche sur-le-champ, il se hâta de monter à cheval. Dans la précipitation de ce mouvement, le bout du fourreau de son épée tomba, et la pointe de la lame le blessa à la cuisse. Au bout de vingt jours, l'os qui avait été attaqué commença à se carier, et la gangrène ayant gagné les chairs, Cambyse mourut après un règne de sept ans et cinq mois.

L'usurpation du mage Smerdis était une tentative faite par les Mèdes pour ressaisir la suprématie qu'ils avaient perdue au temps de Cyrus. Mais cette tentative ne pouvait réussir, car les Perses étaient trop intéressés au maintien de l'ordre de choses établi pour souffrir que la couronne passât à un mage, à un prêtre des vaincus. Une conspiration fut formée par sept des principaux d'entre les Perses. Smerdis, surpris par eux, fut tué, et un massacre presque général des mages montra la haine que cette usurpation avait excitée. L'un de ceux qui avaient renversé le mage (1), Darius, fut couronné roi.

(1) Avant sa guerre contre les Grecs, Darius fit deux grandes expéditions, l'une contre les Scythes, qui ne

L'ardeur belliqueuse des Perses, qui, au temps de Cambyse, les avait poussés sur l'Égypte les porta, sous le nouveau roi, contre les Grecs. Alors, pour la première fois, se rencontrèrent l'Europe et l'Asie armées l'une contre l'autre : c'est ce qu'on appelle les guerres médiques.

Ainsi, plus nous avançons, plus l'histoire se simplifie. Cette diversité de royaumes et d'empires que nous avons trouvée d'abord en Asie a disparu. Il ne nous reste plus qu'un seul peuple, les Perses, qui dominent sur toute la partie occidentale du continent asiatique, depuis l'Indus jusqu'à la Méditerranée. Au delà de cette mer, en face de l'Asie, est la Grèce, qui, par son étendue, égale à peine une des provinces du grand empire, mais dont les habitants sauront défendre leur liberté et leur civilisation contre toutes les armées du grand roi.

réussit pas, mais qui lui assura la possession de la Thrace, l'autre contre les Indiens, qui lui donna les pays baignés par l'Indus. Ainsi, vers l'an 500 avant Jésus-Christ, les limites de l'empire persan étaient l'Inde, l'Océan, l'Afrique éthiopienne et carthaginoise, la Méditerranée, la Thrace, la mer Noire, le Caucase, la mer Caspienne et l'Oxus.

DEUXIÈME PARTIE.

CHAPITRE I.

LA GRÈCE

JUSQU'AUX GUERRES MÉDIQUES.

§. 1. — Temps anté-historiques.

Nous avons dit en commençant qu'on donne le nom de race indo-européenne à cette branche de la grande race caucasienne qui, partie du centre de l'Asie, se tourna vers le Pont-Euxin, et se répandit en Grèce, en Italie et dans les pays germaniques. Peut-être le passage de cette population en Europe fut-il facilité par l'existence de la terre ferme qui réunissait les deux continents de l'Asie Mineure et de la Thrace. En effet,

d'antiques traditions et même des observations physiques ont fait supposer l'existence d'un pays de Lectonie, qui occupait jadis une partie de la mer de Crète. On prétend qu'un tremblement de terre l'engloutit sous les eaux. Peut-être est-ce à l'époque où la mer qui couvrait les champs de la Scythie força le passage du Bosphore, alors fermé, et se réunit aux flots de la Méditerranée. D'après cette supposition, les nombreuses îles de l'Archipel ne seraient que les débris du pays de Lectonie, qui, selon toutes les apparences, avait facilité aux tribus asiatiques l'entrée de notre Europe.

Quoi qu'il en soit de ces hypothèses, qui nous font remonter trop haut dans la nuit des temps pour que nous puissions rencontrer quelque fait certain, les traditions nous montrent les plus anciens habitants de la Grèce comme venant du nord-est, de la Thessalie, de la Macédoine et de la Thrace; mais il faut reconnaître deux invasions distinctes. La première est celle de peuples à peu près inconnus désignés sous le nom de Pélasges. Cette race, qui, persécutée partout où elle s'était établie, disparut peu à peu, détruite ou mêlée et confondue avec des populations nouvelles, a cependant laissé

partout sur son passage des traces de son activité et de son industrie.

Les nombreux canaux du lac Copaïs, percés à travers les montagnes ; ces murs dits cyclopéens qu'on retrouve en Grèce et en Italie, et composés de pierres immenses qu'une industrie déjà très-développée a pu seule placer les unes sur les autres, nous montrent en effet dans les Pélasges une race laborieuse qui aurait fait beaucoup peut-être pour la civilisation de l'Europe si une triste fatalité n'avait pesé sur elle ; mais les peuplades barbares et belliqueuses qui vinrent après les Pélasges s'établir dans la Grèce les persécutèrent et les traitèrent comme une race d'esclaves qui préférait le travail à la noble oisiveté du guerrier.

Ces populations, hostiles aux Pélasges et qui formèrent la seconde invasion, sont les *Graïci* ou Hellènes, qui chassèrent peu à peu devant eux les Pélasges, ou les soumirent en effaçant leur langue et jusqu'à leur nom. La contrée qu'ils occupèrent prit en effet le nom de ces derniers venus, et s'appela l'Hellade.

Dans l'intervalle qui sépara ces deux invasions, plusieurs colonies, parties des côtes de l'Asie Mineure, de la Phénicie et de l'É-

gypte, vinrent déposer tour à tour, sur le sol de la Grèce, les germes d'une civilisation nouvelle.

Par sa position géographique, la Grèce est la contrée de l'Europe la plus voisine de la Phénicie et de l'Égypte; et, comme si l'espace qui l'en sépare était encore trop grand, il se trouve couvert, si je puis dire, par une foule d'îles qui rapprochent les deux continents, et rendent la communication plus facile. La Grèce est ainsi liée par son archipel à l'Asie Mineure, et a pu par cette voie recevoir les leçons de la haute Asie et de l'Égypte.

Selon Hérodote, la Grèce dut à l'Égypte la plupart de ses divinités : la tradition montre en effet par toute la Grèce l'influence des Égyptiens. C'est ainsi qu'on trouve un Égyptien à l'origine de la civilisation de presque toutes les villes grecques : à Argos, Inachus et Danaüs; à Mégare, Lélex; à Athènes, Cécrops, qui, réunissant les peuplades errantes et dispersées, leur font connaître les arts les plus nécessaires à la vie. La plupart de ces migrations eurent lieu après la grande révolution qui chassa de l'Égypte les Hycsos; ce qui a fait conjecturer que toutes ces colonies pouvaient bien avoir été compo-

sées d'Égyptiens fugitifs qui avaient été compris dans la proscription des impurs.

Dans le premier âge de la civilisation grecque, les peuples étaient encore très-rapprochés de l'état sauvage. Tous ne savaient pas trouver dans la culture de la terre une nourriture assurée. De là les migrations fréquentes de ces peuples ; car lorsqu'une tribu avait épuisé un canton, il lui fallait chercher ailleurs une nouvelle nourriture. L'homme sauvage voit un arbre chargé de fruits abondants, il le coupe pour les avoir, et empêche ainsi le renouvellement des fruits qui devaient le nourrir l'année suivante. Avec un tel genre de vie, il faut de vastes pays pour fournir à la subsistance de quelques peuples; mais les colonies qui vinrent de l'Orient s'établir dans la Grèce rendirent plus sédentaires les peuples de cette contrée, en lui apportant une civilisation plus développée.

Avec Cécrops et Danaüs commence le second âge de la civilisation grecque, c'est-à-dire l'état agricole stationnaire. Cécrops, originaire de Saïs, vint aborder vers 1650 dans l'Attique, où il trouva les Pélasges établis. Bientôt lui et ses compagnons prirent sur les indigènes cet ascendant que tôt ou tard

l'homme civilisé exerce sur l'homme barbare ; il en profita pour leur apprendre à demander à la terre une nourriture saine et abondante. Ce nouvel état rapprocha les familles errantes et dispersées, les réunit par des travaux communs, et commença ainsi une société véritable. L'agriculture fait naître, en effet, bien vite les idées de propriété; car l'homme veut garder pour lui le champ qu'il féconde par son travail, et de l'idée de propriété naît le besoin d'avoir des institutions qui la protégent. Alors on a moins souvent recours à la force, et on se soumet plus volontiers à l'arbitrage. Aussi voit-on s'établir naturellement, à la fin du règne de Cécrops et au commencement de celui de Cranaüs, son successeur, le tribunal de l'Aréopage, dont les décisions furent si longtemps respectées.

Dès lors les habitants de l'Attique avancèrent rapidement dans la civilisation. Une invasion des Thraces, qui pénétrèrent à travers la Thessalie jusque dans l'Attique, les força de réunir leurs demeures, encore éparses dans la campagne, et Cécrops, avant de mourir, jeta sur une colline, à quelques lieues de la mer, les fondements d'Athènes, qui, placée ainsi sur le rivage, devien-

dra plus tard riche par son commerce et puissante par sa marine.

Danaüs et Cadmus firent pour Argos et Thèbes, pour le Péloponnèse et pour la Grèce centrale ce que Cécrops avait fait pour l'Attique. Les Crétois et les Thraces vinrent aider aussi la civilisation naissante de la Grèce. Mais l'invasion qui laissa les traces les plus profondes fut celle des Hellènes. Deucalion, disent les traditions grecques, eut pour fils Hellen, qui engendra à son tour trois fils, Dorus, Æolus et Xuthus. Xuthus eut deux fils, Ion et Achæus : ces descendants d'Hellen devinrent des chefs de peuples qui s'appelèrent de leurs noms Doriens, Æoliens, Ioniens, Achéens.

Ces trois dernières tribus se répandirent sur la Grèce environ quatorze cents ans avant notre ère, chassèrent ou s'incorporèrent les anciennes populations, et donnèrent leur nom au pays. Quant aux Doriens, ils restèrent longtemps encore dans les montagnes de la Thessalie, d'où nous les verrons descendre quatre vingts ans après la guerre de Troie.

§ 2. — Temps héroïques.

La période qui s'écoule entre les émigrations des trois tribus helléniques et l'invasion des Doriens dans le Péloponnèse, c'est-à-dire entre les années 1400 et 1100 avant J.-C., forme ce qu'on appelle les temps héroïques de la Grèce. Le caractère de ces temps, c'est l'esprit d'aventure qui subsiste encore parmi les chefs de ces peuplades, autrefois errantes, et qui chaque jour deviennent de plus en plus sédentaires. Alors apparaissent les héros, ces hommes qui, fiers de leur force, parcourent toute la Grèce pour la délivrer des bêtes sauvages ou des brigands, mais qui souvent aussi en abusent pour satisfaire leurs passions et leur avidité.

Le plus illustre de ces héros est Hercule. Les Grecs en ont fait un demi-dieu, fils de Jupiter, et lui ont attribué une foule d'actions qu'il n'a jamais faites. Sa popularité fut si grande parmi les anciens que chaque peuple voulait avoir son Hercule, les Phéniciens de même que les Hellènes, les Égyptiens comme les peuples de l'Italie. Quel-

que temps avant Jésus-Christ, Cicéron comptait vingt ou trente Hercules différents. Le véritable Hercule était un prince de la maison d'Argos, qui avait eu pour père Amphitryon. Dépouillé par son oncle Sthénélus de la souveraineté de Mycènes et de Tirynthe, il s'était retiré à Thèbes, qu'il délivra des attaques des habitants de Chalcis. Arrivé à l'âge d'homme, Hercule rendit aux Thébains le même service que leur avait déjà rendu son père, en les affranchissant du tribut qu'ils payaient aux Orchoméniens. Puis il s'embarqua avec les Argonautes, ces hardis navigateurs, partis à la recherche de la toison d'or, c'est-à-dire des trésors amassés par les rois de la Colchide. De retour en Grèce après avoir pillé la ville de Troie, il contraignit Eurysthée, fils de Sthénélus, à lui restituer la ville de Tirynthe. Dès lors, établi dans le Péloponnèse, il chercha à faire revivre l'ancienne suprématie du royaume d'Argos sur la péninsule. Pour y parvenir il entreprit des guerres nombreuses, tua plusieurs rois de cette contrée, s'emparant de leurs troupeaux, qui formaient à peu près leur unique richesse, mais ne prenant pour lui-même aucune partie du territoire. Aussi

toutes ses guerres seront plus funestes qu'utiles à ses descendants : on se vengera sur eux de la gloire de leur père.

Thésée, l'ami et le compagnon d'Hercule, marcha sur ses traces. Après avoir tué plusieurs brigands qui dévastaient les environs de l'Attique et délivré Athènes du honteux tribut qu'elle payait à Minos, roi de Crète, il parvint au trône comme successeur de son père, Égée, vers 1323. Sous lui, Athènes devint la véritable capitale de l'Attique. Pour fortifier le lien qui unissait à cette ville toutes les petites bourgades voisines, il institua des sacrifices communs qui durent se célébrer dans Athènes et portèrent le nom de Panathénées.

Mais les événements les plus importants des temps héroïques sont les deux guerres de Thèbes et celle de Troie, la plus grande lutte soutenue par les Grecs avant l'invasion des Perses.

Occupons-nous d'abord des guerres de Thèbes. Le roi thébain Laïus, effrayé par un oracle, avait fait exposer son fils OEdipe sur le mont Cithéron; mais l'enfant fut sauvé et élevé à la cour du roi de Corinthe. Il rencontre un jour dans un défilé Laïus,

son père, qu'il ne connaît pas, lui dispute le passage et le tue. Ensuite, après avoir deviné l'énigme proposée par le Sphinx, il épouse Jocaste, sa mère. Mais enfin il découvre son double crime, se perce les yeux, et va errer comme un mendiant, guidé par sa fille Antigone. Ses deux fils, Etéocle et Polynice, se disputèrent bientôt le trône. Polynice, chassé par Étéocle, vint, suivi de sept héros que l'on désigne ordinairement sous le nom des Sept Chefs, assiéger Thèbes et réclamer ses droits les armes à la main. Les deux frères se donnèrent mutuellement la mort dans un combat, et des sept héros Adraste seul survécut à cette guerre. Après la mort d'Étéocle, Créon prit la tutelle du fils de ce prince (1).

C'est à ces événements que l'histoire donne le nom de première guerre de Thèbes. La seconde est appelée guerre des Épigones (descendants). Les fils des sept chefs, devenus grands, vinrent assiéger Thèbes; mais plus heureux que leurs pères, il s'en rendirent maîtres, et placèrent sur le trône Thersandre, fils de Polynice.

(1) Voyez pour plus de détails la *Mythologie* de de M. Pongerville, p. 164-168.

Il nous reste à parler de la guerre de Troie; mais nous croyons devoir auparavant esquisser rapidement l'histoire du royaume troyen, qui devait sans doute être parvenu sous Priam à un certain degré de puissance, puisqu'il fallut dix ans et les forces réunies de la Grèce entière pour le renverser.

On croit généralement que, dans les temps les plus reculés, la Troade fut habitée par des Cimmériens. Vers 1500, Teucer, venu de la Crète ou de la Phrygie, s'y établit, et c'est de lui que les habitants prirent le nom de Teucriens (*Teucri*). Son successeur fut Dardanus, venu de la Samothrace (1480). Il épousa la fille et l'héritière de Teucer, et devint ainsi le chef d'une seconde dynastie. Dardanus avait apporté avec lui le Palladium. Il étendit les limites de son royaume, et c'est de lui que les habitants tirèrent le nom de Dardaniens (*Dardani*), sous lequel ils sont fréquemment désignés par les poëtes. Il laissa la couronne (1416) à son fils Éricththonius, qui durant un long règne maintint la paix et se procura des richesses considérables par le travail des mines.

Le fils d'Érichthonius, Tros (1370), d'où les habitants s'appelèrent Troyens (*Troes*, *Trojani*), bâtit la capitale, Troie, et par là

prépara la chute de cette ville et de l'empire. Il avait invité tous les princes voisins aux fêtes de la consécration : Tantale seul, roi, de Sipylus, en Méonie (Lydie), fut excepté. Il s'en vengea en enlevant le fils de Tros, le beau Ganymède, qui, suivant Homère, fut enlevé par Jupiter.

La guerre à laquelle cet événement donna lieu et dans laquelle périt Tros fut terminée (1320) par son fils Ilus, qui montra tant d'énergie qu'il s'empara de Sipylus, et força son ennemi, ainsi que Pélops, fils de ce dernier, à s'enfuir en Grèce, où la race des Pélopides, qui devint bientôt puissante, conserva le souvenir de cet outrage. Ilus donna à la ville le nom d'Ilion.

Son fils Laomédon (1270) bâtit la citadelle de Troie, Pergame, avec le secours d'Apollon et de Neptune (ou avec les trésors de leurs temples), et refusa à ces deux divinités le salaire convenu. Neptune, pour se venger, inonda le pays, et un monstre marin dévora hommes et troupeaux. Un oracle déclara que le fléau ne cesserait que lorsque le roi aurait exposé sa fille Hésione, enchaînée à un rocher pour servir de proie au monstre. Ce fut là que la trouva Hercule lorsqu'il passa sur les côtes de l'Asie

avec les Argonautes. Il la délivre ; mais, comme Laomédon lui refuse la récompense promise, il revient plusieurs années après, prend Troie, la pille, tue Laomédon et quatre de ses fils. Le plus jeune, Podarcès, depuis Priam, est seul sauvé avec Hésione et racheté par les Troyens.

Priam (1224) releva Troie, l'embellit, et la fortifia au moyen d'une enceinte de murs solides. Il trouva, pour achever ces travaux et pour étendre son empire, des ressources dans les mines d'or découvertes près d'Abydos. Il eut d'Hécube cinquante enfants. Son fils, Alexandre ou Pâris, en enlevant Hélène, épouse de Ménélas, roi de Sparte, réveilla la haine des Pélopides, et donna lieu à la guerre de dix ans à la suite de laquelle Troie fut renversée (1). Un motif plus important encore, un motif plus national paraît avoir porté les Grecs à cette grande entreprise. L'expédition des Argonautes leur avait révélé toute l'importance du commerce de la mer Noire, et ils ne pouvaient s'assurer de ce commerce, dont les

(1) Voyez, pour le récit de cette guerre, la *Mythologie* de M. Pongerville, p. 169 et suiv.

Troyens étaient maîtres, qu'en détruisant l'empire de ces derniers.

(1199—1189.) Après la chute de Troie, une partie des Troyens, sous la conduite d'Énée, passa, dit-on, en Italie; Anténor, avec des Hénètes de la Paphlagonie, se retira dans la haute Italie, Hélénus en Macédoine, et le pays fut en grande partie occupé par les Phrygiens, d'où il reçut le nom de Petite-Phrygie.

Les quatre-vingts ans qui s'écoulèrent depuis ce grand événement jusqu'à l'invasion des Doriens furent remplis par des divisions intestines qui déchirèrent les différentes familles dont les chefs avaient pris part à la guerre de Troie et par l'émigration de ceux que des usurpateurs étrangers avaient frustrés de leur patrimoine. Alors furent fondées un grand nombre de colonies sur les côtes de la Grande-Grèce, dans les îles de la mer Égée et sur littoral de l'Asie Mineure.

Ces querelles rompirent les liens qui, durant la guerre de Troie, avaient réuni les divers États de la Grèce, et devaient faire concevoir à la famille de Pélops (1), dont

(1) Pélops, fils de Tantale, roi de Lydie, était venu,

l'un des chefs, Agamemnon, avait été reconnu comme roi des rois, l'espoir d'étendre sur toute la Grèce son influence et sa domination. Cependant Oreste, profitant habilement de toutes les circonstances qui pouvaient aider son ambition, réunit en ses mains, après le meurtre d'Égisthe et de sa mère Clytemnestre, assassins de son père Agamemnon, le sceptre d'Argos et celui de Mycènes. A sa mort il légua, dit-on, à son fils Tisamène un empire qui embrassait presque tout le Péloponnèse.

Mais tout à coup descendit des sommets du Pinde une race vaillante de montagnards qui, se disant fils d'Hercule, prouvèrent leur généalogie par leur courage. L'apparition de ce nouveau peuple amena une suite d'événements qui changèrent la face de la Grèce et firent sentir leur influence jusque sur les côtes de l'Asie Mineure et de l'Italie. Cette révolution porte le nom de retour des Héraclides. Les membres de la famille royale d'Argos et de Mycènes, qui prenaient le

comme on l'a vu plus haut, dans la Grèce avec de grands trésors qui lui avaient servi à se former un royaume dans cette partie de la Grèce, qui de son nom fut appelée Péloponnèse et où ses descendants dominèrent longtemps en chassant de cette contrée les Héraclides, leurs rivaux.

nom de descendants d'Hercule, ayant été chassés du Péloponnèse par les descendants de Pélops, s'étaient réfugiés à Athènes, et de là étaient passés parmi les Doriens de la Thessalie, où les avait appelés un des chefs de cette contrée en reconnaissance d'un service qu'il prétendait avoir reçu d'Hercule. Les fugitifs n'oublièrent pas néanmoins leurs prétentions sur le Péloponnèse; mais trois expéditions successives n'eurent pour résultat que d'affermir davantage le pouvoir des Pélopides. Enfin, quatre-vingts ans après la guerre de Troie, les Héraclides, entraînant avec eux les peuplades barbares de la Doride, préparèrent une nouvelle expédition. Mais instruits par le mauvais succès de leurs précédentes entreprises, ils abandonnèrent le projet d'entrer dans le Péloponnèse par l'isthme de Corinthe, si facile à défendre, et prirent une route nouvelle d'après les conseils de l'Étolien Oxylus, qui était parent des Héraclides et qui, ayant passé un an en Élide, avait pu s'assurer que les habitants n'étaient pas hostiles aux prétentions des descendants d'Hercule. Il offrit de diriger l'expédition à la condition qu'il serait mis en possession de l'Élide. Son offre acceptée, il construisit

une flotte à Naupacte; puis, les Doriens ayant, par un stratagème, attiré vers l'isthme toutes les forces des Pélopides, ils descendirent dans l'Égialée sans éprouver de résistance, firent un traité avec les Arcadiens, et se portèrent sur Lacédémone, qui, laissée sans défense, tomba aisément entre leurs mains. Téménus, l'un des chefs doriens, attaqua aussitôt les Achéens de l'Argolide, les chassa du pays, et resta maître d'Argos. Une fois Sparte et Argos enlevées, la Messénie fut bientôt soumise.

La conquête des trois principales parties du Péloponnèse étant ainsi terminée, les Héraclides s'occupèrent d'en faire le partage : Téménus eut Argos et Mycènes, Cresphonte la Messénie et les deux fils d'Aristodème la Laconie et Sparte.

Alors fut achevée l'invasion de la Grèce par les Hellènes. Le grand mouvement commencé par les Pélasges et qui s'était continué durant tous les temps héroïques s'arrêta. Mais alors aussi cessèrent pour la Grèce les grandes révolutions que nous avons indiquées, et il se passa plusieurs siècles stériles pour l'histoire, durant lesquels les peuples grecs semblent n'avoir été occupés que du travail intérieur de leur organisation :

c'est alors en effet que dans la plupart des Etats s'établit, sous différentes formes, le gouvernement républicain.

§ 3. — Sparte depuis les temps historiques jusqu'aux guerres médiques.

L'histoire de la Grèce se compose presque uniquement de l'histoire des deux villes, Sparte et Athènes, autour desquelles viennent se ranger toutes les autres cités grecques. Le caractère de ces deux villes est complétement différent. Sparte, assise au milieu des collines de la Laconie, loin de la mer et entourée d'une nombreuse population d'esclaves, conserve des mœurs farouches et une organisation singulière. Athènes, au contraire, est une ville maritime, commerçante, toute resplendissante des merveilles et des arts et de la civilisation, toujours en mouvement, soit pour des expéditions lointaines et aventureuses, soit pour des révolutions intérieures, pour des conquêtes du peuple sur l'aristocratie. Pendant cinq cents ans, les deux villes vont grandir en face l'une de l'autre, se regardant d'un œil jaloux, jusqu'au moment où un grand dan-

ger intérieur, la guerre médique, les forcera de réunir leurs forces contre l'ennemi commun ; mais sitôt qu'il sera passé leur rivalité éclatera et donnera lieu à la guerre du Péloponnèse.

Occupons-nous d'abord de Sparte.

Ce qui donne à cette ville un caractère tout particulier, c'est sa législation. D'abord, et différente en cela des autres villes grecques, elle conserve des rois; mais ces rois sont au nombre de deux, et leur autorité est balancée par celle des éphores, chargés de veiller sur toutes leurs actions. Au-dessous d'eux sont un sénat de trente membres et une assemblée générale composée de tous les Spartiates. Ceux-ci, descendants du peuple conquérant, sont peu nombreux; car la guerre, qui est leur unique occupation, les décime sans cesse. De plus, si au moment de leur naissance on reconnaît par l'examen de leurs membres qu'ils n'ont pas tous les indices de la force, si, par exemple, ils sont contrefaits ou chétifs, on les expose sur les sommets du mont Taygète. Toute la vie d'un Spartiate est réglée par la loi : elle le prend à sa naissance pour ne l'abandonner qu'à sa mort. Durant l'enfance et la jeunesse, elle lui prescrit de pénibles

et dangereux exercices. Quand il arrive à l'âge d'homme, elle ne le laisse pas encore vivre selon ses désirs : elle règle la manière dont il verra sa femme et ses enfants; elle le contraint à venir manger aux repas communs. C'est qu'il faut que les Spartiates soient toujours réunis, toujours armés, qu'ils veillent sans cesse : autour d'eux est une immense population d'esclaves qui, répandus dans la campagne, pourraient, par leur nombre et leur désespoir, devenir redoutables. Et, en effet, les éphores avaient beau ouvrir chaque année la chasse aux Hilotes, et permettre aux jeunes Spartiates, pour les habituer au sang, de surprendre et d'égorger ces malheureux, à qui il était défendu de porter des armes, leur nombre ne diminuait pas pour cela. Il fallait quelquefois de grands massacres, comme ce jour où, après une campagne dans laquelle les Hilotes avaient courageusement aidé leurs maîtres, les plus braves d'entre eux, au nombre de deux mille, furent solennellement affranchis dans le temple, couronnés de fleurs et promenés par la ville; mais le lendemain ils avaient disparu, sacrifiés aux craintes de Sparte.

Lycurgue fut, dit-on, le législateur des

Spartiates. Sans doute il a existé un homme du nom de Lycurgue et qui fit des lois pour sa patrie ; mais ces lois n'étaient que les anciennes coutumes, les usages de la nation, qu'il coordonna et régularisa. Car, ainsi qu'on vient de le voir, le véritable législateur des Spartiates fut, si je puis dire, la position où se trouva ce peuple, au milieu d'une population hostile, qui leur imposa la nécessité de vivre en commun, de laisser à d'autres les travaux de l'intelligence et de l'industrie, pour exercer uniquement les forces du corps et s'habituer à manier les armes.

La plus grande guerre que Sparte eut à soutenir fut celle qu'elle fit aux Messéniens. Les deux peuples prouvèrent par leur opiniâtreté leur commune origine. Il est difficile de savoir aujourd'hui qui eut les premiers torts. Les Spartiates reprochaient aux Messéniens le meurtre d'un de leurs rois et l'outrage fait à leurs jeunes filles ; mais ces prétendues vierges n'étaient, disaient les Messéniens, que de jeunes garçons portant des poignards sous leurs robes pour tuer les chefs de la Messénie, qui devaient venir, selon l'usage, faire des sacrifices dans un temple placé sur les frontières des deux

pays. Les Messéniens, heureusement échappés à ce piége, avaient tué dans le combat le roi de Sparte. Les Spartiates, disaient-ils encore, ayant surpris et tué un jour dans la campagne le jeune fils du Messénien Polycharès, celui-ci alla vainement demander à Sparte la punition des meurtriers : on lui répondit par des sarcasmes. Sortant alors de cette ville impie, il réunit quelques hommes armés, et, se jetant, pour se faire lui-même justice, sur les terres des Spartiates, il en tua plusieurs en représailles du meurtre de son fils. Les Spartiates demandèrent aux Messéniens de leur livrer Polycharès, et, sur leur refus, se préparèrent à combattre.

Quoi qu'il en soit, ceux de Messène essayèrent d'abord les voies pacifiques : ils demandèrent que le conseil amphictyonique, cette réunion des députés de la Grèce qui s'assemblait deux fois par an au temple de Delphes et aux Thermopyles, jugeât les différends des deux peuples. Les Spartiates ne répondirent à leur demande qu'en sortant de leur ville après avoir fait serment de n'y rentrer que vainqueurs.

Les Messéniens comptaient encore sur la paix, lorsqu'un jour ils apprennent que les

Spartiates dévastent leurs campagnes; qu'ils se sont emparés de la ville d'Emphéïa, dont ils ont massacré la population. Il fallut prendre les armes en toute hâte : deux batailles indécises furent livrées près d'Emphéïa (744), et les Messéniens affaiblis se virent contraints d'abandonner leurs campagnes pour se retirer sur le mont Ithome. Ils y furent bientôt assiégés, et apprirent avec effroi que l'oracle consulté ne donnait d'autre moyen de salut que de sacrifier aux dieux une vierge de la race des rois. Celle que le sort désigna ne put se résoudre à ce dévouement : son vieux père la cacha à tous les yeux, et la nuit suivante s'enfuit avec elle à Sparte. Le peuple était consterné, lorsque Aristodème, prince du sang royal, offrit sa fille et la tua sur l'autel de sa propre main. Les Spartiates, effrayés par ce sanglant sacrifice, ne firent pendant cinq ans que de faibles efforts. Aristodème leur fit même éprouver une défaite. Il immola à Jupiter Ithomate trois cents de leurs prisonniers et leur roi Théopompe; mais bientôt il se donna lui-même la mort sur le tombeau de sa fille pour accomplir un nouvel oracle.

Les Messéniens, découragés par sa fin tragique, et pressés par la famine, capitu-

lèrent la vingtième année de la guerre (724). Les conditions que les Spartiates vainqueurs leur imposèrent furent humiliantes : ils perdirent une partie de leurs terres, durent apporter à Sparte le tiers du produit de celles qui leur restaient, ne purent avoir de fer que pour l'agriculture, et toutes les fois qu'un roi de Sparte mourait il leur fallait venir dans cette ville, eux, leurs femmes et leurs enfants, couverts d'habits de deuil, pour assister aux funérailles. De telles conditions ne pouvaient peser longtemps sur un peuple qui avait défendu vingt ans son indépendance. Cependant quarante ans s'écoulèrent sans qu'ils fissent aucune tentative.

Mais la Messénie se repeuplait : une jeunesse nombreuse entendait raconter aux vieillards que la patrie avait eu jadis de meilleurs jours. Parmi eux se trouvait un jeune prince du sang royal, Aristomène, qui, plus que tous les autres, s'indignait de porter le joug de Sparte : il réunit quelques troupes, et, à la première rencontre avec les Spartiates, les Messéniens, depuis si longtemps déshabitués de porter les armes, laissèrent la victoire indécise entre eux et leurs ennemis.

Enhardis par ce succès, ils effrayèrent bientôt les Spartiates par leur audace : Aristomène pénétra seul durant la nuit jusqu'au milieu de Sparte, et consacra à Minerve, dans le temple même de cette déesse, un bouclier, avec ces mots : *Aristomène à Minerve, des dépouilles enlevées aux Spartiates.* Peu après deux peuples puissants, les Argiens et les Arcadiens, qui redoutaient la puissance de Sparte, se déclarèrent pour les Messéniens, dont alors les victoires se multiplièrent. Voyant leurs armes malheureuses et leurs champs dévastés, les Spartiates interrogèrent l'oracle, qui leur conseilla d'aller prendre un général chez les Athéniens. C'était une condition humiliante pour Sparte, qui déjà était la rivale d'Athènes ; mais la nécessité fit taire tous les scrupules, et l'on envoya des députés à Athènes. Les Athéniens, par ironie, donnèrent au lieu d'un chef habile et renommé un vieux maître d'école, boiteux et contrefait, qui passait pour fou dans la ville. Mais ce fou était un poëte qui, arrivé à Sparte, releva l'ardeur de ses nouveaux concitoyens, enflamma par ses vers leur courage, et ramena contre les Messéniens les Spartiates, qui avaient désespéré de pouvoir tenir la campagne. Ils furent

encore, il est vrai, quatre fois battus, et voulaient renoncer à la guerre ; mais Tyrtée s'y opposa.

« Mourir est beau, leur disait-il ; mourir « aux premiers rangs est beau pour le brave « guerrier qui défend sa patrie ; mais aban- « donner sa ville et ses riches campagnes, « mendier, errer dans la misère avec sa mère, « son vieux père et sa jeune épouse, c'est « là le sort le plus affreux. Cet homme que « chassent l'indigence et l'odieuse pauvreté « est un objet de haine pour tous ceux qu'il « approche : il déshonore sa race, il fait « mentir la beauté de ses traits, la honte « et le malheur s'attachent à ses pas, nul « état ne luit, nul respect ne fleurit sur cet « l'homme ainsi errant.

« Combattons avec courage pour ce pays ; « mourons pour nos enfauts. Ne soyez pas « avares de vos vies, jeunes guerriers, mais « combattez en restant serrés les uns près « des autres : ne donnez point l'exemple de « la fuite honteuse ni de la crainte. Faites- « vous dans la poitrine un cœur grand et « vaillant ; ne tenez pas à la vie quand vous « avez à combattre des hommes. N'allez « point, prenant la fuite, abandonner les « vieux soldats dont les jambes ne sont plus

« légères : quelle honte qu'un vieux guer-
« rier, frappé aux premiers rangs, soit étendu
« en avant des plus jeunes; que lui, dont la
« tête est blanchie, dont le menton grisonne,
« exhale dans la poussière son âme géné-
« reuse, offrant aux yeux ses chairs nues et
« sanglantes, spectacle honteux et révoltant !
« Mais au jeune guerrier tout sied tant
« qu'il possède la fleur brillante de la jeu-
« nesse : il est admiré des hommes, il est
« aimé des femmes, et il est beau encore
« quand il tombe aux premiers rangs. »

Le succès justifia ses courageux conseils. Aristomène fut bientôt contraint de s'enfermer dans la citadelle d'Ira : il la défendit onze ans; mais il fallut enfin céder. Dès lors les Messéniens furent exilés du Péloponnèse : ils errèrent de ville en ville, de pays en pays, jusqu'au temps où Épaminondas, le plus terrible ennemi que Sparte ait jamais rencontré, les rappela dans leur ancienne patrie.

Après la défaite des Messéniens, les Spartiates, maîtres de tout le sud du Poloponnèse, entamèrent le centre et le nord. De longues guerres avec Tégée et Argos leur assurèrent enfin une incontestable suprématie sur tous les peuples de la péninsule et por-

tèrent au loin la renommée de leur puissance et de leur courage.

Pendant ce temps, Athènes n'était occupée que de ses dissensions intérieures.

§ IV. — Athènes jusqu'aux guerres médiques.

La péninsule qui termine la Grèce centrale et qu'on appelle l'Attique fut peuplée d'abord, comme tout le reste de la Grèce, par les Pélasges. Quand les Hellènes descendirent des montagnes de la Thessalie pour se répandre sur la Grèce, les Ioniens et les Achéens vinrent s'établir dans l'Attique, d'où ils envoyèrent des colonies dans l'Egialée, nommée plus tard Achaïe. Un des résultats de l'invasion du Péloponnèse par les Doriens fut de faire rentrer dans l'Attique ces Ioniens, qui l'avaient abandonnée depuis près de trois siècles. Bientôt les nouveaux venus, accrus par les peuples que les Doriens chassèrent de la Messénie, forcèrent une partie des anciens habitants à sortir de l'Attique pour aller chercher des établissements dans l'Asie Mineure. Ceux qui n'émigrèrent pas

furent dépouillés des terres fertiles de la plaine et refoulés sur le rivage et dans les montagnes voisines. Ils y formèrent deux partis, celui des riverains et celui des montagnards, tous deux ennemis des hommes de la plaine. Ces derniers prirent pour eux le nom d'Eupatrides (nés de pères illustres). Les plus puissantes familles parmi les Eupatrides étaient les Mélanthides, les Médontides, les Alcméonides, les Pisistratides et les Pæonides.

Sous Mélanthus et son fils, Codrus la spoliation des anciens habitants fut tout à fait consommée. Les nouveaux venus s'arrogèrent toutes les charges, et enlevèrent à l'ancienne population, aux riverains et aux montagnards jusqu'au droit de voter dans les assemblées. Ainsi le gouvernement modéré des anciens rois d'Athènes se trouva remplacé par une oligarchie violente, qui bientôt même se débarrassa du roi qu'elle avait d'abord reconnu. Codrus, fils de ce roi, étant mort en se dévouant pour accomplir un oracle qui, dans une guerre des Athéniens contre leurs voisins, promettait la victoire à celui dont le roi serait tué, les chefs des puissantes familles que nous avons nommées plus haut firent voter l'abolition

de la royauté, et la remplacèrent par l'archontat, charge qui ne donnait à celui qui en était revêtu qu'une partie des anciens pouvoirs possédés par les rois.

Médon, fils de Codrus, fut le premier archonte perpétuel (1132). Il eut pour successeurs ses douze descendants; mais en 754 la durée de l'archontat fut réduite à dix années. Soixante-dix ans plus tard, il fut décidé que cette charge ne durerait plus qu'un an, et serait partagée entre neuf magistrats. Le premier s'appelait l'archonte *éponyme*, parce qu'on désignait l'année par son archontat. Le second était l'archonte *roi*, plus particulièrement chargé des cérémonies du culte. Le troisième, l'archonte *polémarque*, avait dans ses attributions tout ce qui concernait la guerre. Les six autres étaient appelés *thesmothètes* (législateurs).

Tous ces changements et les violences continuelles des Eupatrides rendirent une réforme nécessaire. Dracon en fut chargé; mais les lois qu'il établit se trouvèrent si sévères qu'elles ne purent être exécutées. Aussi les troubles que ces lois devaient apaiser continuèrent avec plus de violence.

Un Athénien nommé Cylon crut pouvoir en profiter pour rétablir la royauté à

son profit. Il pensait que les Athéniens, fatigués d'une longue anarchie, chercheraient le repos sous le pouvoir d'un seul. Ayant donc réuni quelques hommes armés, il surprit la citadelle; mais assiégé par tout le peuple, que réunissait le danger commun, il se vit obligé de renoncer à ses espérances. Au moment où le peuple entrait dans la citadelle, ses partisans coururent chercher un asile au pied de l'autel des Euménides. Pour les tirer de cet endroit sacré, on leur promit la vie sauve; et à peine avaient-ils quitté leur asile qu'ils furent massacrés.

Cette violation de la foi publique fut à l'instant punie : la peste ravagea l'Attique. Les Athéniens, dans leur effroi, ne savaient comment apaiser les Euménides. Mais on se souvint qu'en Crète se trouvait un homme qui vivait dans un commerce intime avec les dieux. Cet homme était Épiménide. On s'adressa à lui: il vint dans l'Attique, ordonna des expiations religieuses, conversa avec Solon, et partit sans vouloir accepter autre chose qu'une branche de l'olivier de Minerve.

Les discordes, suspendues par la terreur générale et la présence d'Epiménide, recommencèrent avec plus de force après

son départ. Heureusement Solon, parvenu à l'archontat l'an 593, reçut, comme Dracon, la charge de ramener la paix dans la ville par la publication d'une législation nouvelle. Solon était de noble origine. C'était un poëte dont il reste quelques vers gracieux et qui fut compté parmi les sept sages de la Grèce. Sa réputation était déjà grande à Athènes, et plus d'une fois son courage et ses conseils avaient été utiles à à la république. Les Athéniens, découragés par plusieurs défaites, avaient décrété la peine de mort contre celui qui proposerait dans l'assemblée du peuple une expédition nouvelle contre l'île de Salamine. Solon, regardant ce décret comme contraire aux véritables intérêts d'Athènes, contrefit pendant quelque temps l'insensé; puis, un jour, paraissant sur la place publique avec une couronne de fleurs fanées sur la tête, il se mit à chanter des vers où il reprochait aux Athéniens leur lâcheté. Le peuple revint sur son décret, et l'heureux succès de l'expédition justifia les conseils de Solon.

La législation de Solon fut toute politique. Il divisa le peuple en quatre classes d'après les richesses de chacun. Tous les Athéniens pouvaient assister aux assemblées

où l'on faisait les lois, où l'on décidait de la paix et de la guerre, où enfin les magistrats étaient élus ; mais ces magistrats, nommés par le peuple, ne pouvaient être choisis que parmi les trois premières classes, celles des plus riches. On leur faisait subir un examen rigoureux pour savoir s'ils étaient dignes de la charge qu'ils devaient occuper. Le peuple avait le droit de leur faire rendre compte de leur administration. Les affaires courantes de l'État étaient faites par les neuf archontes. Quant aux juges, qui étaient fort nombreux, Solon ordonna que tous les citoyens se présenteraient pour remplir cette charge et que le sort déciderait entre eux.

Le premier de tous ces tribunaux était celui de l'Aréopage, dont les décisions furent si longtemps respectées. Sa charge spéciale était de veiller à ce que les lois fussent rigoureusement exécutées. Il jugeait encore les causes capitales. C'était à lui que les magistrats rendaient compte de leur administration, et il leur infligeait des punitions sévères s'ils n'avaient point géré avec justice.

Dans les assemblées, les seuls citoyens irrépréhensibles dans leur conduite et dans leurs mœurs avaient droit de parler. Solon

fit beaucoup aussi pour l'éducation des enfants. Mais dans cette partie de sa législation il ne sacrifia jamais, comme l'avait fait Lycurgue, l'homme au citoyen.

Solon, comme Lycurgue, crut devoir quitter Athènes pour quelque temps après lui avoir donné des lois. Mais avant son départ il exigea que les archontes, le sénat et le peuple jurassent de les observer pendant dix ans. Puis il partit pour visiter les contrées lointaines et s'instruire de leur sagesse. C'est ainsi qu'il alla à la cour de Crésus étonner le roi de Lydie par la sagesse de ses conseils et la simplicité de ses paroles. Quand il revint dans sa patrie, il la trouva en proie aux troubles civils. Un danger extérieur pouvait seul faire taire les jalousies et les haines de ces hommes qui se rencontraient chaque jour sur l'étroite place d'Athènes. Solon essaya vainement de ramener la paix, de maintenir les lois qu'il avait données, d'éclairer le peuple sur les desseins ambitieux de quelques-uns de ceux qui le trompaient en le flattant sans cesse.

Il aurait voulu surtout déjouer les projets de Pisistrate, l'un des favoris de la multitude. Mais les paroles de Solon ne

faisaient que rendre Pisistrate plus puissant. Il ne manqua bientôt à celui-ci pour être maître d'Athènes que d'avoir une garde qui le protégeât contre les tentatives que pourraient faire ultérieurement les Athéniens afin de ressaisir leur liberté. Cette garde, il l'eut bientôt. Un jour, le peuple, réuni sur la place, le voit arriver porté dans un char, pâle, couvert de sang et de blessures. « Ce sont les ennemis de la ré-« publique, dit-il, qui ont voulu m'assassi-« ner. » Or c'était Pisistrate lui-même qui s'était fait ces blessures légères. Mais la ruse réussit : le peuple, craignant déjà pour sa vie, lui accorda des soldats pour veiller sur lui. Il eut dès lors tout pouvoir dans Athènes : il fut tyran. Ce n'est pas à dire qu'il se vengea cruellement de ses ennemis, qu'il versa le sang volontiers : un tyran, chez les Grecs, était un homme qui s'arrogeait une autorité que la loi ne lui accordait pas ; c'était, comme Pisistrate, un homme en qui le peuple mettait toute sa confiance et qui régnait par cela seulement qu'il savait faire adopter au peuple tous ses avis. Solon ne put rien contre Pisistrate ; mais celui-ci ne jouit pas tranquillement de son pouvoir. Il fut chassé deux fois d'Athènes

par la jalousie de la puissante famille dont Mégaclès était le chef. A la fin cependant il triompha de toute résistance. Rentré dans Athènes en 588, il sut cette fois garder le pouvoir grâce à sa modération et à la sagesse de son administration.

Cette époque commence la période brillante de l'histoire athénienne. Athènes prend le caractère de ville littéraire. On sent que c'est là que la civilisation jettera son plus vif éclat. Déjà sous Pisistrate et après lui sous ses deux fils les poëmes d'Homère, dispersés par toute la Grèce, sont recueillis de la bouche des rhapsodes et écrits pour la première fois.

Les deux fils de Pisistrate, Hippias et Hipparque, marchèrent sur les traces de leur père; ils embellirent Athènes de nombreux monuments, encouragèrent les arts et appelèrent près d'eux tous les poëtes qui se faisaient alors un nom célèbre. Mais ce repos dura peu : Hipparque ayant outragé la sœur d'Harmodius, celui-ci s'en vengea en le tuant au milieu de la solennité des Panathénées. Hippias vengea son frère par la mort des assassins, et appesantit une odieuse tyrannie sur les Athéniens. Aussi une révolte éclata bientôt. Hippias, assiégé

dans la citadelle, fut obligé de se rendre.

Les Athéniens délivrés du joug élevèrent des statues à Harmodius, à Aristogiton, et composèrent en leur honneur l'hymne suivant, que l'on chantait dans les fêtes publiques :

« Parmi des branches de myrte, je porterai une épée, de même qu'Harmodius et Aristogiton quand ils tuèrent le tyran et qu'ils rétablirent l'égalité des droits à Athènes.

« Heureux Harmodius, non tu n'es pas mort. On dit que tu es dans les îles des bienheureux avec Achille aux pieds légers et Diomède, fils de Tydée.

« Votre gloire ne périra jamais, heureux Harmodius, heureux Aristogiton, parce que vous avez tué le tyran et rétabli l'égalité des droits à Athènes. »

Hippias, forcé de s'exiler, alla chercher un asile à la cour de Darius, roi des Perses, qu'il ne cessa d'exciter contre la Grèce.

CHAPITRE II.

GUERRES MÉDIQUES.

Nous voici enfin arrivés à la plus grande guerre de l'antiquité, à celle qui eut pour la civilisation du monde les plus importants résultats.

Nous savons quelles sont les forces de l'ennemi qui va attaquer la Grèce; nous avons assisté à la formation de cet immense empire persan qui comprend toute l'Asie occidentale et peut fournir à ses rois des millions d'hommes pour soldats. Qu'a donc la Grèce à opposer à de si formidables ennemis? son courage et son amour pour la liberté : avec cela il est aisé de faire des miracles.

Voyons cependant quelles sont ses forces matérielles. Sparte domine sur presque

tout le Péloponnèse : ses guerriers à un courage invincible joignent une tactique qu'une guerre continuelle de cinq siècles a dû rendre habile. Cinq mille Spartiates, soixante mille Péloponnésiens peuvent défendre l'isthme de Corinthe et empêcher les barbares de pénétrer dans la péninsule. Mais le plus grand danger ne viendra point de la terre : les barbares ont une flotte innombrable qui peut débarquer leurs troupes sur tous les points du Péloponnèse. Il faudra une marine puissante pour les arrêter : Athènes y pourvoira. Depuis qu'elle a chassé Hippias, elle a étendu son empire. Égine a été vaincue par la flotte athénienne; les Cyclades, Lemnos, la Chersonèse de Thrace ont été conquises. Athènes s'est habituée à courir les mers : ses marins sont nombreux, expérimentés. Chaque année elle construit de nouvelles galères qui augmentent sa force et assurent sa domination sur la mer Égée. Son commerce, qui s'étend avec son empire, accroît ses richesses et ses moyens de défense. Ainsi Athènes domine sur la mer comme Sparte sur le continent.

Ces deux cités, fières de leurs forces, ne rencontraient autour d'elles aucune ville

qui pût leur disputer la prééminence, lorsqu'elles virent un jour des hommes vêtus de longues robes de soie et d'or et parlant un langage étranger s'avancer sur leurs places publiques et leur demander la terre et l'eau au nom d'un roi inconnu de l'Orient. Pour toute réponse, ils les jetèrent dans la fosse où l'on précipitait les criminels, et Athènes fit même mourir les interprètes qui avaient souillé la langue grecque en traduisant les menaces insolentes d'un barbare. Ces étrangers, c'étaient les ambassadeurs de Darius.

Quelque temps avant, les Grecs des colonies de l'Asie Mineure, fatigués d'obéir aux Perses, s'étaient révoltés et avaient demandé l'assistance à leurs frères du continent. Athènes envoya un corps de troupes qui, réuni aux Grecs d'Asie, prit et brûla Sardes, capitale d'une satrapie persane. Après cette expédition, les troupes athéniennes revinrent dans leur patrie, et l'on ne songea plus à la guerre d'Asie. Mais Darius, en apprenant l'incendie de Sardes, avait juré d'en tirer une éclatante vengeance. Chaque matin il se faisait répéter par un de ses officiers : *Souvenez-vous, seigneur, de vous venger des Athéniens.* Lorsqu'il eut

soumis les Grecs de l'Asie Mineure, il songea à ceux du continent.

Il charge de sa vengeance Mardonius, son gendre, qui part suivi d'une nombreuse armée de terre et de grandes forces navales. Ce général traverse l'Hellespont; sa flotte longe les côtes tandis qu'il prend la route de terre pour aller attaquer Érétrie et Athènes. Il soumet en passant les Thasiens et les Macédoniens encore libres. La flotte, en quittant Thasos, veut doubler le mont Athos; elle est battue par une violente tempête et perd, dit-on, trois cents vaisseaux et plus de vingt mille hommes.

L'armée de terre n'est guère plus heuseuse. Mardonius, campé en Macédoine, se voit bientôt attaqué par les Thraces, qui lui tuent beaucoup de monde. Jaloux de se venger, il veut soumettre ce peuple à un dur esclavage; mais il retourne en Perse, trop épuisé pour continuer la guerre.

La seconde année après ces événements, les Thasiens sont accusés de tramer une révolte. On leur ordonne d'abattre leurs murs : ils obéissent. Ce fut alors que Darius envoya des hérauts dans les divers États grecs avec ordre de demander, en son nom, la terre et l'eau, c'est-à-dire une entière soumission.

Plusieurs peuples et tous les insulaires, entre autre les Éginètes, obéirent; quant aux Athéniens et aux Lacédémoniens, nous avons dit plus haut quelle fut leur réponse.

Égine, en embrassant le parti des Perses, s'attira une nouvelle guerre avec Athènes à laquelle Sparte s'unit; mais une seconde invasion des Perses fit cesser les hostilités.

Darius, irrité du peu de succès de sa première expédition, avait levé une nouvelle armée. Cette fois il confie à Datis et son neveu Artapherne le commandement, qu'il a ôté à Mardonius, et les envoie contre Athènes et Érétrie, avec ordre de réduire tous les habitants en esclavage et de les lui amener. L'armée de terre se rend en Ionie, s'embarque à Samos; de là, pour éviter le fatal mont Athos, elle se dirige par la mer Icarienne, à travers les îles, prend Naxos, en brûle les temples et la ville, mais respecte dans Délos la patrie de Diane et d'Apollon. Puis elle aborde dans l'Eubée, sur laquelle veillent quatre cents Athéniens placés à Orope, mais que doivent perdre ses dissensions.

Érétrie, après un siége de sept jours, est livrée à Datis, qui met le feu à cette malheurenses ville, en représailles de l'in-

cendie de Sardes, et réduit les habitants en esclavage. Bientôt les Athéniens voient débarquer sur les côtes de l'Attique l'innombrable armée des barbares conduits pas le vieil Hippias, ce fils de Pisistrate, qu'ils avaient chassé de leurs murs et qui s'était vengé lâchement en excitant contre sa patrie l'ambition d'un roi étranger.

A la première nouvelle de l'arrivée des barbares, les Athéniens, malgré leurs faibles ressources, se préparent à une vigoureuse résistance.

Ils envoient aussitôt à Sparte un hémérodrome ou coureur public, pour demander du secours. Un scrupule religieux retarde le départ des Spartiates.

Néanmoins les Athéniens ne se découragent pas; ils n'ont pour tout renfort que mille Platéens, mais l'amour de la patrie et de la liberté les anime; aussi ils s'avancent sans crainte, avec dix mille hommes, contre les Perses, qui comptent cent mille fantassins et dix mille cavaliers. D'ailleurs les Athéniens avaient pour général un héros, Miltiade, auquel ses collègues, d'un commun accord, avaient abandonné le commandement. Miltiade profita habilement des avantages du terrain pour sup-

pléer au nombre. Adossant son armée à une montagne, afin de ne pas être enveloppé, il fit abattre des arbres dans la plaine pour gêner les évolutions de la cavalerie persane. Le succès répondit à ses sages mesures. Le centre des Athéniens fut d'abord rompu par les Perses; mais ceux des ailes, ayant conservé l'avantage, se replièrent et écrasèrent les ennemis vainqueurs. Toute l'armée persane fut mise en fuite et regagna ses vaisseaux après un grand carnage. Hippias mourut en combattant, mort trop belle sans doute pour un traître.

La bataille de Marathon n'était probablement qu'une fausse attaque; car, aussitôt après, la flotte des Perses se présenta devant Athènes, qu'elle espérait surprendre; mais, prévenus encore par l'activité de Miltiade, les généraux persans quittèrent l'Attique pour reporter en Asie les débris de leur armée et leur honte.

Athènes, deux fois sauvée en un même jour, songea à poursuivre sa victoire, et remit à Miltiade soixante vaisseaux pour soumettre les îles. Il en subjugua quelques-unes; mais il échoua devant Paros, et après un siége de vingt-six jours, dangereusement blessé à la cuisse, il revint à Athènes, où il

se vit accusé de trahison et condamné à une amende de cinquante talents par ce même peuple qu'il avait sauvé. Les Athéniens, en prononçant cette odieuse condamnation, punirent Miltiade de leur propre faute; et cette injustice ne fut point punie par le ciel, car la chute de Miltiade fit place à deux hommes, Thémistocle et Aristide, qui doivent être regardés comme les fondateurs de la grandeur athénienne.

Lorsque Darius apprit la défaite des Perses à Marathon, sa colère ne connut plus de bornes, et sur-le-champ il envoya aux différentes villes de son empire l'ordre de disposer tout ce qui était nécessaire pour une nouvelle expédition. Une révolte soudaine de l'Égypte, sujette toujours turbulente des Perses, vint retarder l'invasion qui menaçait la Grèce et augmenter les embarras du grand roi.

Darius allait diriger ses forces contre Athènes et contre l'Égypte quand des querelles sérieuses s'élevèrent tout à coup entre ses fils sur l'exercice de l'autorité prendant son absence. Il avait eu, avant son avénement au trône, trois fils de sa première femme; il en avait eu quatre autres d'Atossa, fille de Cyrus. Artabazane

était l'aîné des premiers, et Xerxès des seconds : tous deux se disputaient l'empire. Darius flottait incertain, quand Démarate, roi détrôné de Sparte et qui, comme Hippias, comme tous les proscrits de la Grèce, était venu chercher un asile en Perse, le détermina en faveur de Xerxès. Cette détermination prise, Darius se mettait en marche contre l'Égypte quand la mort vint le surprendre, après trente-six ans de règne, et remettre à Xerxès le sceptre de la Perse.

Xerxès, comme par une sorte de pressentiment, était peu disposé à poursuivre la guerre contre les Athéniens, et peut-être se fut-il borné à marcher contre les Égyptiens si Mardonius, pressé sans doute de laver sa honte, ne fût venu ranimer dans le cœur du fils le ressentiment et l'ardeur du père. Et d'ailleurs Mardonius n'était pas le seul qui poussât Xerxès à la guerre : il avait un appui dans le roi Démarate, exilé de Lacédémone, dans les Alevades, de Thessalie, qui promettaient de se joindre aux Perses; enfin, dans les Pisistratides réfugiés à Suze. Ces derniers étaient tout-puissants sur l'esprit du roi, grâce à la présence d'un certain devin, Onomacrite d'Athènes, qui appuyait leurs prières de ses oracles.

Le roi céda à tant d'intrigues et de sollicitations ; mais il fallut d'abord soumettre l'Égypte. Vainqueur des rebelles dans la seconde année qui suivit la mort de Darius, il aggrava leur servitude, leur donna pour gouverneur Achéménès, son frère, et, tout occupé de son expédition en Grèce, revint en Perse.

Alors le grand roi réunit les personnages les plus distingués de la Perse pour les consulter sur l'expédition qu'il projetait. Là il commença par exposer son plan, parla de la future grandeur de l'empire, et finit par demander les avis de chacun des membres du conseil. Mardonius prit la parole après lui, et caressa l'opinion de son maître. Les autres se turent; Artabane seul, fils d'Hystaspe, oncle de Xerxès, voulut détourner le prince de son expédition. Sa voix ne fut pas écoutée.

Cependant, le soir même du conseil, cette voix se fit entendre dans le cœur de Xerxès, et il renonça tout à coup à ses projets ; mais bientôt un songe rappela dans son esprit mobile sa première ardeur belliqueuse et ses idées de vengeance. Il crut voir devant lui un homme d'un taille élevée et d'une belle figure, qui lui disait :

« Xerxès, tu as donc changé d'avis, et tu es « décidé à ne pas faire la guerre en Grèce « quand déjà tes ordres sont donnés pour « rassembler une armée. Cette résolution « nouvelle, crois-moi, n'est pas sage ; et tu « trouveras difficilement un homme qui « t'approuve. Tiens-toi donc à ce que tu « as déterminé d'abord, et continue à suivre « fermement la même route. » A ces mots le fantôme parut s'évanouir.

Cependant Xerxès tint d'abord peu de compte de cette vision, et le lendemain, au conseil, il déclara son intention de ne pas marcher contre les Grecs.

La nuit suivante, il revit le même fantôme qui lui dit : « Eh bien, fils de Darius, « tu as donc publiquement déclaré aux Perses que tu renonçais à ton expédition « sans faire plus de cas de ce que je t'avais « dit que si tu ne l'avais pas entendu. Sois « bien assuré pourtant que, si tu ne te mets « promptement en marche pour cette expédition, tu n'échapperas pas au malheur « qui doit t'arriver, et apprends que, si en « peu de temps tu es devenu grand et puissant, tu seras aussi promptement humilié. »

Artabane fut aussitôt appelé par Xerxès : il prit les vêtements royaux, s'assit sur le

trône, et alla ensuite se coucher dans le lit même du roi. Mais à peine était-il endormi qu'il eut le même songe que Xerxès : le fantôme lui adressa la parole pour lui reprocher son opposition à l'expédition en Grèce. Dès lors ces songes parurent aux yeux d'Artabane, comme à ceux de Xerxès, les interprètes de la volonté divine, et la guerre fut irrévocablement résolue.

Une troisième vision confirma le roi dans son projet. Il crut se voir, en dormant, couronné d'une branche d'olivier : des rameaux partis de cette branche s'étendaient sur toute la terre ; mais ensuite la couronne avait disparu de sa tête. Les mages virent dans cette vision la réunion future de tous les hommes de la terre sous les lois de Xerxès. Dès lors le roi ne songea plus qu'à la guerre, et il en pressa les préparatifs. Quatre années entières y furent consacrées.

Les Perses, comme nous l'avons dit, avaient éprouvé dans la première guerre un grand désastre au mont Athos. Xerxès y fit creuser un canal, dont la largeur était telle que deux trirèmes, marchant à la rame, pouvaient y passer de front. Une grande quantité de câbles en papyrus et en écorce d'arbres furent préparés pour la construc-

tion des ponts : le roi en fit jeter un sur le Strymon. Il rassembla encore de grands magasins de subsistances et fit passer en Europe une grande partie des vivres de l'Asie : des magasins furent établis chez les Périnthiens, à Dorisque, à Éion et dans la Macédoine même.

Xerxès, pour lever des troupes, avait remué toute l'Asie. A quel nombre s'élevèrent-elles? les données sont contradictoires : Hérodote les porte à un million sept cent mille hommes; Ctésias, suivi par Diodore, à trois millions huit cent mille, sans compter les chars; Élien, à trois millions sept cent mille; Pline, à sept cent quatre-vingt-huit mille; Justin, à un million. Quel que soit le chiffre auquel on s'arrête, on voit quelle puissante armée Xerxès poussait devant lui. Les forces de mer répondaient à celles de terre. Le nombre des trirèmes fournies par les différentes nations maritimes de l'empire s'élevait à douze cent sept, celui des vaisseaux de transport, des bâtiments légers et des navires propres à embarquer les chevaux à trois mille.

Le roi, à la tête de cette puissante armée rassemblée à Critalles en Cappadoce, se rendit d'abord à Sardes. De cette ville, il

envoya des hérauts en Grèce pour demander l'hommage de la terre et de l'eau, et, sans attendre davantage, il se disposa à partir pour Abydos. Deux ponts y avaient été établis, l'un par les Phéniciens, l'autre par les Égyptiens. Une tempête terrible les eut bientôt détruits, et Xerxès, par un esprit de folie qu'il porta dans toute la guerre, ordonna qu'on fouettât la mer pour la punir, et fit couper la tête à tous ceux qui avaient dirigé ces travaux. D'autres constructeurs furent chargés de jeter de nouveaux ponts.

Sûr du passage de ses troupes, le roi, au commencement du printemps, sortit enfin de Sardes, alla visiter sur sa route Pergame, où il s'arrêta un instant pour faire un sacrifice à Minerve Iliade, et, arrivé à Abydos, il voulut qu'on lui donnât la représentation d'un combat naval. Le lendemain, au lever de l'aurore commença le passage de l'Hellespont par les troupes : il dura sept jours et sept nuits.

Xerxès était en Europe. Il traversa promptement la Chersonèse, et entra dans le Dorisque, vaste plaine contiguë au rivage de la Thrace et traversée par l'Hèbre. Là il eut la fantaisie de passer son armée en re-

vue, et dans l'enivrement de la joie et de l'orgueil qu'il ressentait en voyant la terre cachée sous ses nombreux bataillons pouvait-il comprendre Démarate lui prouvant l'inutilité et le danger de ses immenses préparatifs?

Tout, d'abord, sembla démentir les paroles du Spartiate. Les peuples de la Thrace placés sur le passage du roi de Perse furent soumis. Arrivés sur les bords du Strymon, les mages sacrifièrent des chevaux blancs. Le Strymon fut passé sans obtacles, et dans le pays des Édoniens, en un lieu appelé les Neuf Chemins, un pareil nombre de jeunes gens et de jeunes filles du pays furent enterrés vivants. Xerxès se sépara de la flotte à Acanthe, et divisa son armée en trois colonnes. La flotte passa le canal creusé dans le mont Athos, et, recueillant çà et là les forces diverses des nations soumises, arriva à l'embouchure du fleuve Axius, où elle attendit Xerxès, qui y arriva bientôt.

Les hérauts que ce prince avait envoyés aux Grecs vinrent le retrouver dans ce lieu : une partie des Thessaliens, les Dolopes, les Perrhèbes, les Locriens, les Magnètes, les Thébains, tout le reste de la Béotie, à

l'exception des Thespiens et des Platéens, s'étaient soumis à Xerxès. Les autres Grecs, pleins du souvenir de Marathon, avaient refusé de prêter hommage aux Perses. C'étaient les Athéniens, les Spartiates, les Locriens, les Phocidiens, les Thessaliens, les villes de Tégée, de Mantinée, d'Orchomène et les Corinthiens. Les Corcyréens et les Argiens gardèrent une neutralité perfide.

Les Grecs, décidés à se défendre et à repousser le joug, s'étaient, à la première nouvelle des armements de Xerxès, réunis à l'isthme de Corinthe. Les Lacédémoniens et les Athéniens avaient envoyé de tous côtés leurs députés implorer des secours.

Miltiade était mort, Aristide le Juste exilé; mais, comme si Minerve eût voulu réserver toujours un défenseur à sa ville chérie, un grand homme s'était élevé au sein d'Athènes, et veillait sur la patrie, qu'il devait sauver : c'était Thémistocle. Quelque temps auparavant, il avait soumis les îles de la mer Égée et su persuader à ses concitoyens d'employer l'argent des mines de Laurium à l'équipement de deux cents vaisseaux. Cette flotte, construite pour faire la guerre à Égine, il la destinait à combattre

les Perses, et ce fut elle qui sauva la ville. Consultée par les Athéniens sur le parti qu'ils avaient à prendre, la Pythie avait répondu qu'ils devaient quitter leurs demeures et chercher un asile dans des murailles de bois. Thémistocle expliqua cet oracle : il leur dit que ces murs de bois c'étaient les vaisseaux d'Athènes. Ses concitoyens, convaincus, s'embarquèrent, et résolurent d'attendre sur leur flotte les barbares qui venaient envahir la Grèce. Cette résolution prise, les Grecs jurèrent de mettre fin à leurs inimitiés particulières, et, pour augmenter leurs ressources, s'adressèrent à leurs colonies. Ils envoyèrent en Crète et en Sicile près de Gélon; mais Gélon et les Crétois refusèrent tout secours, et finirent même par se ranger du côté de Xerxès.

Cependant les Grecs restés fidèles à la cause de la patrie, loin de se décourager en voyant l'abandon dans lequel ils étaient laissés, redoublèrent d'efforts.

Ils envoyèrent d'abord par mer en Thessalie une armée commandée par le Spartiate Événète et l'Athénien Thémistocle, qui occupèrent avec dix mille hommes les bords du Pénée; mais, reconnaissant l'impossibilité de se maintenir dans cette position, ils

revinrent presque aussitôt dans l'isthume et adoptèrent un nouveau plan de défense. On résolut d'occuper le passage des Thermopyles, qui défendait l'entrée de la Grèce centrale, et en même temps d'envoyer une flotte sur la côte de l'Histiéotide par le détroit d'Artémisium, qui forme un canal fort resserré entre l'île de Sciathos et la côte de la Magnésie. Le Spartiate Eurybiade fut élu général, et il eut sous lui Thémistocle et les chefs des autres nations.

Pendant que chez tous les peuples confédérés, enveloppés dans le même malheur, une même prière était adressée aux vents, les plus puissants auxiliaires en qui la Grèce pût mettre son espoir, la flotte des Perses arrivait sur les côtes de la Magnésie, y essuyait une horrible tempête, dans laquelle elle perdait quatre cents vaisseaux, et, par une méprise, livrait aux Grecs une victoire facile et quinze gros navires. D'un autre côté, l'armée de terre, sous les ordres de Xerxès, avait déjà traversé la Thessalie, et s'arrêtait sur le territoire des Méliens, près de la ville de Trachis, non loin des Thermopyles.

C'était là que Léonidas, roi de Sparte, attendait les ennemis. Au moment de par-

tir, il avait d'avance honoré le trépas de ses compagnons et le sien par un combat funèbre : car ils étaient tous décidés à mourir à leur poste. Leurs forces consistaient en trois cents Spartiates pesamment armés, mille Tégéates et Mantinéens, cent vingt Orchoméniens d'Arcadie et mille du reste de la contrée, quatre cents guerriers de Corinthe, deux cents de Phlionte et quatre-vingts de Mycènes, sept cents Thespiens et quatre cents Thébains. Il y avait encore les Locriens Opuntiens avec toutes leurs troupes et mille Phocidiens.

L'arrivée de Xerxès n'inspira qu'un moment de crainte à ces héros : raffermis bientôt dans leur résolution de mourir pour la patrie, ils repoussent les sommations du roi de Perse, qui dut reconnaître alors la vérité des paroles de Démarate. En vain dans sa colère il envoie les Mèdes et les Cissiens attaquer les Grecs : ses soldats sont horriblement maltraités, et de nouvelles troupes se succèdent inutilement pour forcer le défilé. Les Immortels (1) ne sont pas plus heu-

(1) Les Immortels étaient un corps de troupes destinées à la garde des rois de Perse. Il était composé de dix mille hommes. Ce corps était ainsi nommé

reux que les Mèdes. Enfin les Perses, fatigués de tant d'attaques infructueuses, rentrèrent dans leur camp.

La trahison ouvrit à Xerxès ce passage que ses armes n'avaient pu lui frayer. Un Mélien ou Trachinien, nommé Éphialte, lui apprit qu'il existait dans la montagne un sentier qui conduisait aux Thermopyles. Aussitôt le corps des Immortels, guidé par le traître, se met en route pour surprendre les Grecs et les écraser. Mais tous ne doivent pas périr. Léonidas, informé par des transfuges du projet de l'ennemi, fait partir toute l'armée, à l'exception des Spartiates, des Thespiens et des Thébains.

Cependant, au lever du soleil, Xerxès, après avoir fait des libations, attendit l'heure convenue avec Éphialte pour se mettre en mouvement. Alors les Grecs commandés par Léonidas sortirent de leur camp, et parurent dans la partie la plus large du défilé. Jusque-là ils avaient combattu dans l'espace le plus étroit. Un nombre infini d'ennemis trouva la mort dans ce combat, indépendamment de ceux qui tombèrent sous le

parce que, si l'un d'eux mourait, il était remplacé à l'instant.

fer des Grecs : comme il y avait derrière les rangs des barbares des chefs de peloton armés de fouets, sans cesse occupés à pousser à grands coups les soldats en avant, beaucoup d'entre eux, pressés ainsi, tombèrent dans la mer, et s'y noyèrent; d'autres, en plus grand nombre, furent écrasés vivants sous les pieds de la foule qui se succédait sans cesse.

De l'autre côté, la plus grande partie des Grecs, ayant brisé leurs piques, continuèrent à combattre avec l'épée. Léonidas tomba glorieusement dans l'action, et près de lui les plus illustres Spartiates. Parmi les Perses, les deux frères de Xerxès moururent les armes à la main. Un combat furieux s'engagea bientôt autour du corps de Léonidas. Après avoir repoussé quatre fois l'ennemi, les Grecs retirèrent le corps de leur général, et se maintinrent jusqu'au moment où parurent les barbares sous la conduite d'Éphialte. Alors, abandonnant le lieu où ils avaient jusqu'alors combattu, ils reculèrent et s'arrêtèrent tous, à l'exception des Thébains, sur une hauteur qui est à l'entrée du défilé. C'est là qu'après s'être défendus, ceux à qui il restait encore des armes avec ces armes, les autres avec leurs

mains et leurs dents, tous tombèrent sous les traits des barbares. On grava sur le monument des guerriers morts avant que Léonidas eût fait retirer les alliés l'inscription suivante :

Quatre mille guerriers du Péloponnèse ont combattu ici contre trois millions d'hommes.

Et sur celui des Lacédémoniens :

Passant, va-t'en dire aux Lacédémoniens que nous sommes ici pour avoir obéi à leurs ordres.

Sparte tout entière était dans ce peu de mots.

Pendant que Xerxès triomphait aux Thermopyles, et par sa victoire rattachait les Thébains à sa cause, sa flotte mouillait à Aphètes, près de celle des Grecs qui était chargée de défendre le passage entre l'Eubée et la terre ferme. Le combat s'engagea : les Grecs eurent l'avantage, et deux cents vaisseaux des Perses, chargés de tourner l'Eubée, furent surpris en pleine mer par la tempête, et brisés. Le lendemain, une rencontre eut encore lieu, et, malgré les prodiges de valeur des Athéniens, la victoire fut indécise ; mais les Grecs maltraités résolurent d'abandonner le détroit. La nouvelle de la défaite de Léonidas aux Thermopyles et de la marche victorieuse de Xerxès hâ-

tèrent leur retraite sur l'île de Salamine.

Cependant Xerxès, conduit par les Thessaliens, que guident leurs ressentiments contre les habitants de la Phocide, traverse cette contrée et ravage la campagne. Une colonne de l'armée envoyée en Béotie brûle les villes, mais épargne les Thébains, alliés du grand roi. Une autre colonne se dirigea vers Delphes, qui ne dut son salut qu'à un cours d'événements miraculeux. Enfin, Xerxès, après avoir ravagé l'Attique, attaqua la citadelle d'Athènes, qu'il ne put prendre qu'après une assez longue résistance. Il la réduisit en cendres ainsi que la ville, et se retira à Phalère.

Xerxès n'avait pu, dans Athènes, égorger que quelques vieillards ; car la population de cette ville, obéissant aux avis de Thémistocle, était alors à Salamine, et ses guerriers montaient la flotte mouillée près de cette île.

Les Grecs, effrayés de l'incendie d'Athènes, voulaient se rapprocher de l'isthme de Corinthe, où s'étaient retirées les troupes de terre; mais Thémistocle, opposant à la menace une noble fermeté, parvint à faire rejeter ce funeste dessein, et à retenir la flotte des Grecs dans le détroit que forme

Salamine avec Eleusis, et où les Perses ne pouvaient se développer. Cependant, voyant l'intention où étaient les généraux des Grecs de courir au secours du Péloponnèse, que menaçait l'armée persane, il envoya un secret émissaire à Xerxès, pour l'engager à combattre sans délai les Grecs effrayés et disposés à la fuite. Le grand roi ajouta foi à cet avis, et fut ainsi vaincu plus encore par la sagesse de Thémistocle que par les armes de la Grèce.

Les Perses s'avancent aussitôt contre les Grecs, qui, sourds jusqu'alors à la voix de Thémistocle et d'Aristide revenu de son exil, cèdent à la nécessité de combattre, c'est-à-dire de vaincre. Ils n'avaient que trois cent quatre-vingt-quatre vaisseaux à opposer à douze cent sept. Mais ce grand nombre de navires, resserré dans un étroit défilé, ne fit que hâter la défaite des Perses. Brisés les uns contre les autres, entr'ouverts par les éperons des galères athéniennes, ils couvrirent bientôt la mer de leurs débris : dans cette journée deux cents navires périrent corps et biens du côté des Perses.

Xerxès, assis sur son trône, avait, du haut d'un promontoire, contemplé la bataille, et avait pu apprécier l'étendue de sa

défaite. Effrayé de ce revers, et cédant aux conseils d'Artémise et de Mardonius et peut-être aux avis insidieux que lui fit tenir secrètement Thémistocle, il se résolut à laisser en Grèce Mardonius avec trois cents mille hommes et à regagner promptement ses États. Mais le pont jeté sur l'Hellespont ne subsistait plus, et le grand roi fut obligé de s'enfuir dans un bateau de pêcheur.

Artabaze, qui avait acompagné Xerxès jusqu'à Abydos, vint, après avoir pris Olynthe et assiégé en vain Potidée, rejoindre Mardonius, qui s'était retiré en Thessalie. D'un autre côté, la flotte persane se réfugia à Samos: celle des Grecs se rendit à Délos, sous les ordres de Léotychidès et de Xantippe, et rien de remarquable n'eut lieu jusqu'au retour du printemps. Mais alors Mardonius songea à quitter ses quartiers d'hiver, et, après avoir vainement cherché à gagner les Athéniens par l'intervention d'Alexandre, roi de Macédoine, il envahit l'Attique, et prit Athènes, dont les habitants, qui s'étaient réfugiés dans l'île de Salamine, rejetèrent de nouvelles propositions de paix. Pendant ce temps, la grande armée des Grecs se rassemblait; soixante mille Péloponnésiens et Athéniens, cinq

mille Spartiates suivis de trente-cinq mille Hilotes réunis sous les ordres de Pausanias appelèrent bientôt le général persan en Béotie : il se retrancha sur les bords de l'Asopus. Les Grecs le suivirent et se placèrent en face de lui, au pied et sur le penchant du mont Cithéron : Aristide commandait les Athéniens ; Pausanias, toute l'armée. C'est à la veille de cette lutte décisive que les Grecs se lièrent par ce serment mémorable : « Je ne préférerai jamais « la vie à la liberté ; je ne me séparerai de « mes chefs ni pendant leur vie ni après « leur mort ; je donnerai la sépulture à tous « les alliés qui resteront sur le champ de « bataille ; quand j'aurai vaincu les barba- « res, je ne renverserai aucune des villes « qui auront combattu pour la Grèce : toutes « celles qui auront pris le parti de l'ennemi, « je les décimerai ; je ne rétablirai aucun « des temples qui ont été ruinés et brûlés « par les barbares : j'en laisserai subsister « les ruines, afin qu'elles soient pour les siè- « cles à venir un monument de leur im- « piété. »

Instruits des dispositions de Mardonius par Alexandre, roi de Macédoine, les Grecs se rapprochèrent de plus en plus de Platée.

Les Perses passèrent aussitôt l'Asopus, et la bataille se livra sur le territoire de Platée le 22 septembre 479. Mardonius y fut tué, et les barbares mis en fuite. Les Thébains seuls retardèrent leur défaite. Toute l'armée persane fut détruite, et Artabaze fit sa retraite avec quarante mille hommes seulement. Dès lors la Grèce fut délivrée des Perses.

Le même jour, les mers d'Ionie étaient témoins de la défaite des barbares à Mycale. Ce nouveau succès fut dû à la flotte grecque que commandaient Léotychidès et Xantippe, le père de Périclès.

Pendant que la mère patrie décidait ainsi pour un temps la fortune du monde asiatique et européen, ses colonnes repoussaient les barbares de la Sicile. Carthage, lancée sur cette île par Xerxès, était vaincue et son armée dispersée. Tel fut le nombre des prisonniers que la Libye tout entière semblait avoir été transportée eu Sicile.

CHAPITRE III.

GUERRE DU PÉLOPONNÈSE.

Les victoires de Platée et Mycale avaient délivré à tout jamais la Grèce de l'invasion persane : c'est elle qui maintenant va poursuivre les Perses jusqu'en Asie. Toutefois la jalousie de Sparte et d'Athènes compromettra et arrêtera même l'issue de cette guerre ; il faudra attendre cent cinquante ans pour que la vengeance s'accomplisse.

Avant même la guerre médique, la rivalité de Sparte et d'Athènes semblait déjà sur le point d'éclater. L'invasion de Darius et de Xerxès avait tout arrêté. Dans cette grande lutte, les deux villes rivalisèrent d'efforts : la gloire du succès fut également partagée entre elles ; Athènes cependant sembla jouer le rôle le plus brillant ;

sa destinée fut aussi plus tragique : les Athéniens perdirent leur ville, qui devint la proie des flammes; ils n'eurent pendant quelque temps d'autre asile que leurs vaisseaux, tandis que Sparte ne vit pas même l'ennemi s'approcher du Péloponnèse. D'ailleurs Athènes avait pour elle d'avoir vaincu seule à Marathon, d'avoir seule déjoué tous les efforts de la première invasion. Après la victoire de Platée, lorsqu'il ne restait plus un seul Perse en deçà des Thermopyles, lorsqu'il fallut les poursuivre sur la mer, aller les chercher jusqu'en Asie Mineure, ce ne fut point Sparte qui put suffire à une telle mission. Sparte était avant tout une puissance continentale; elle craignait les longs voyages et les entreprises aventureuses qui pouvaient altérer les mœurs de ses guerriers. Athènes, au contraire, se lança avec joie dans cette voie nouvelle. La mer était devant elle; elle la couvrit de ses vaisseaux; elle avait besoin d'ailleurs de guerres lointaines pour dépenser l'activité inquiète qu'elle avait conservée de la dernière guerre. Elle avait, depuis quelques années, passé par des destinées si contraires qu'elle ne recula pas devant l'idée de s'étendre au dehors même de la Grèce.

Mais d'abord il fallut relever les ruines que les Perses avaient faites, rebâtir Athènes, lui donner des murailles pour la défendre. Ce n'était point l'avis des Spartiates : dans leur étroit égoïsme, ils auraient voulu qu'il n'y eût point de ville fortifiée hors du Péloponnèse, afin, disaient-ils, que les Perses, revenant un jour, ne fissent point de ces villes fortifiées autant de lieux où ils pourraient s'établir solidement et menacer incessamment le reste de la Grèce. Mais les Spartiates eurent affaire dans cette occasion à un de ces esprits rusés qui ne craignent point d'employer le mensonge pour arriver à un but utile : Thémistocle vint lui-même à Sparte, trompa les éphores, gagna du temps, et, quand il apprit que les murailles d'Athènes étaient assez élevées pour mettre la ville à l'abri de toute surprise, il vint déclarer que la chose était faite.

Thémistocle tomba bientôt dans la disgrâce des Athéniens (469), entraîné par la chute de Pausanias (469), que Sparte accusait d'avoir voulu livrer la Grèce au grand roi ; mais sa place fut occupée par Cimon, le digne fils de Miltiade. Sous lui, toutes les îles de la mer Égée tombèrent successivement au pouvoir d'Athènes. Les

Perses furent battus sur les côtes mêmes de l'Asie ; l'Égypte, révoltée contre eux, fut secourue par les Athéniens, et le grand roi, accablé de tant de défaites, se vit contraint de signer un traité honteux (449). Toutes les villes grecques de l'Asie Mineure devaient être rendues à la liberté ; aucun vaisseau des Perses ne pouvait naviguer dans la mer Égée ; enfin, aucune troupe persane ne pouvait approcher de cette mer qu'à la distance de trois jours de marche.

C'était Athènes seule qui avait imposé ce traité. Sparte avait depuis longtemps retiré ses troupes, et abandonné à sa rivale le commandement des alliés. Athènes en usa sans ménagement. Les alliés payaient une certaine somme pour les dépenses de la guerre contre les Perses : les Athéniens s'en firent donner la disposition, et appliquèrent cet argent à l'exécution de leurs projets particuliers. Périclès, qui exerçait alors parmi eux une grande influence, s'en servit même pour l'embellissement d'Athènes. Cependant les alliés réclamaient : ils se plaignaient d'être contraints de payer encore pour une guerre qui ne se faisait plus. Athènes étouffa cruellement ces plaintes dans le sang des habitants de

Samos (440). Mais Sparte, qui restait toujours dans un formidable silence, les accueillait secrètement : elle attendait pour éclater que l'indignation des alliés contre Athènes fût portée au comble. Elle n'attendit pas longtemps.

Une assemblée des députés de la Grèce se tint à Lacédémone. De toutes parts on reprocha à Sparte de laisser périr la liberté des Grecs, de les sacrifier à la crainte qu'Athènes lui inspirait. Sparte parut se laisser faire violence, et la guerre fut résolue. Elle devait durer plus d'un quart de siècle.

Ce fut l'an 431 avant Jésus-Christ que commença la guerre du Péloponnèse. Les Lacédémoniens avaient pour alliés dans le Péloponnèse tous les peuples de cette péninsule, à l'exception des Argiens et des Achéens; hors du Péloponnèse, les Mégariens, les Locriens, les Béotiens, les Phocéens, les Ambraciotes, les Leucadiens et les Anactoriens. Les Corinthiens, les Mégariens, les Sicyoniens, en se réunissant à Sparte, lui procuraient une marine, bien faible à la vérité (quarante galères); les Béotiens, les Phocéens et les Locriens lui donnaient une nombreuse cavalerie. Mais, malgré ces ressources imposantes, il lui

manquait ce qui est le nerf de la guerre : elle n'avait pas d'argent.

Athènes, au contraire, avait dix mille talents (environ cinquante-cinq millions) dans sa citadelle, et pouvait mettre sur pied des forces encore plus considérables que celles de sa rivale. Elle tenait sous sa dépendance Chios et Lesbos ; elle comptait pour alliés les Platéens, les Messéniens de Naupacte, la plus grande partie de l'Arcadie, les Corcyréens, les Zacynthiens, la Carie, les Doriens voisins de la Carie, l'Hellespont, les villes de Thrace, qui lui fournissaient ce qui était nécessaire à sa marine, toutes les îles situées au levant, toutes les Cyclades, excepté Mélos et Théra. Elle pouvait en outre fournir treize mille soldats pesamment armés, douze cents cavaliers, seize cents archers et trois cents galères : seize mille hommes défendaient les murs de la ville et les forteresses de l'Attique. Du reste, si Athènes l'emportait sur Sparte sous le rapport des ressources matérielles, les Lacédémoniens avaient pour eux une force morale qui manquait à leurs antagonistes. Athènes, puissance maritime, dominait sur la plupart des îles ou des villes de la côte, comme sur des alliés tributaires, dont l'obéissance était loin d'être

volontaire, tandis que Sparte, puissante sur terre, avait pour alliés la plupart des États de l'intérieur des terres, qui, volontairement et sans payer tribut, avaient recherché son alliance. Elle se présentait comme la libératrice de la Grèce opprimée par les Athéniens.

Telles étaient les forces respectives des deux ligues quand la guerre commença.

(431.) Archidamus, roi de Sparte, envahit l'Attique et ravage les campagnes, dont les habitants se sont réfugiés à Athènes, suivant l'ordre de Périclès. Celui-ci, malgré la colère du peuple, se contente de faire harceler l'armée ennemie par des troupes légères, sans engager une action générale. Bientôt, en effet, l'armée des confédérés, manquant de vivres, rentre dans le Péloponnèse, où elle se dissipe. Alors les Athéniens dirigent une escadre contre les Locriens, tandis que la flotte ravage les côtes de la péninsule; aborde à Méthone, d'où elle est repoussée; fait voile pour l'Élide, et ravage cette contrée. De là elle envahit les côtes de l'Eubée, s'empare d'Égine, y jette une colonie, et rejoint Périclès, qui se trouvait sous les murs de Mégare. Enfin les Athéniens rentrent dans leurs foyers pour célébrer les obsèques des ci-

toyens morts dans cette guerre. Périclès prononça l'oraison funèbre.

(430.) La belle saison ramène Archidamus dans l'Attique, et la seconde année de la guerre commence par de nouveaux ravages; mais un fléau plus terrible vient frapper Athènes. Une horrible peste, partie de l'Ethiopie, moissonna dans cette ville plus d'hommes que n'eussent pu en enlever plusieurs batailles. Ces calamités, jointes à celles de la guerre, excitent de violents murmures contre Péricles, qui, persistant dans le plan qu'il a conçu, le seul qui puisse sauver Athènes, laisse les ennemis désoler l'Attique, mais envoie vers le Péloponnèse une flotte qui ravage le territoire d'Épidaure et les côtes de la Laconie. Ainsi le territoire des deux ligues était tour à tour dévasté. Mais les pertes n'étaient point égales. Qu'importait en effet à Athènes que les Péloponnésiens vinssent camper dans l'Attique? n'avait-elle point la mer libre et ses flottes qui lui apportaient les blés des îles et du Pont-Euxin? Il n'en était point ainsi pour ceux du Péloponnèse, qui, ne tirant leur subsistance que de leur territoire, se trouvaient réduits à de dures extrémités quand les Athéniens étaient venus brûler leurs moissons. Du reste, ces

ravages mutuels donnèrent à la guerre un caractère atroce. Ainsi, les Spartiates ayant jeté des marchands athéniens dans des précipices, Athènes, de son côté, fit décapiter les ambassadeurs que Sparte et les Péloponnésiens envoyaient à Artaxerxès Longue-Main, roi de Perse, pour réclamer du secours.

Un événement important termina cette deuxième campagne : ce fut la reddition de Potidée après trois ans de siége; et le bonheur des Athéniens eût été sans mélange si la peste ne leur eût enlevé alors Périclès. Ce grand citoyen mourut après avoir gouverné Athènes pendant trente-six années. Il fut remplacé par Cléon et par Nicias.

(429.) Archidamus, toujours à l.a tête des alliés, ne dirigea pas cette fois ses attaques sur l'Attique : il passa en Béotie et assiégea Platée, la ville héroïque et sainte qui, après la victoire sur Mardonius, avait été déclarée par tous les Grecs à jamais inviolable. Les Platéens résistèrent courageusement, et les Spartiates furent réduits à laisser une armée sous leurs murs pour les tenir assiégés. A la même époque, une flotte corinthienne fut battue par les Athéniens. C'est alors que Brasidas, général lacédémonien, voulut surprendre le Pi-

rée; mais, comme effrayé de sa propre audace, il se borna à ravager Salamine.

(428.) L'été suivant, dès que le blé fut mûr, les Péloponnésiens et leurs alliés envahirent de nouveau l'Attique; et, suivant l'usage, ils se retiraient faute de vivres, quand tout à coup Lesbos quitte le parti d'Athènes. Mais celle-ci, qui comprend tout le danger d'une pareille défection, envoie aussitôt quarante vaisseaux contre l'île révoltée; et Mytilène, que la présence de quarante vaisseaux spartiates et une cinquième invasion des Lacédémoniens en Attique peuvent seules soustraire un instant au ressentiment de sa métropole, retombe sous le joug de ses anciens maîtres (427). D'un autre côté, Platée, après un siége de deux ans, voit ses cent cinquante intrépides défenseurs contraints par les Spartiates de capituler; et les Thébains se hâtent de détruire une ville dont la vue leur reprochait sans cesse leur ancienne trahison. Mais les Athéniens savent maintenir Corcyre dans leur alliance, malgré les dissensions cruelles qui agitent cette île.

(426.) Tout était bouleversé en Grèce, la nature comme les esprits. Pendant l'hiver de cette année, la peste exerça de nou-

veaux ravages, et quand la saison de la guerre fut revenue les Péloponnésiens craignirent d'entrer en Attique, effrayés par de fréquents tremblements de terre. Ce fut dans cette même année que Démosthène, général habile, commandant les forces athéniennes, et alors à Naupacte, envahit l'Étolie à la prière des Messéniens ; mais bientôt il est forcé de l'abandonner. Il est plus heureux contre les Ambraciotes; il les bat. Les Athéniens ayant relevé les murs de Pylos, en Messénie, la guerre se trouve tout à coup transportée dans le Péloponnèse. Aussitôt les Lacédémoniens, effrayés, prennent la résolution d'attaquer la place par terre et par mer, sous les ordres d'Agis; mais, après un combat sanglant, ils sont vaincus, et quatre cent vingt Spartiates, avec un plus grand nombre d'Hilotes, restent bloqués dans l'île de Sphactérie.

Sparte, qui, il y a cinquante ans, à Platée, comptait encore sept mille Spartiates, a tellement vu décroître depuis lors sa population militaire que la perte de ces quatre cent vingt hommes serait pour elle comme un coup mortel; aussi pour les sauver elle est prête à s'humilier devant sa rivale : elle s'adresse aux généraux athéniens pour obtenir

la paix. Mais, obéissant à l'influence funeste de Cléon, Athènes se refuse à tout accommodement, garde les vaisseaux que les Spartiates ont remis à Démosthène et envoie Cléon pour soutenir ce général et presser le blocus de Sphactérie, qui capitule. Les Athéniens se retirent ; mais ils laissent à Pylos une garnison et un corps de Messéniens de Naupacte.

L'été suivant (425) voit les Athéniens descendre à Cythère sous la conduite de Nicias, ravager toutes les côtes, s'emparer enfin de Thyrée, sur les confins de l'Argolide et de la Laconie, et marcher de victoire en victoire. En 424, dans la huitième année de la guerre, les Mégariens, pressés par les Athéniens, que commandent Démosthène et Hippocrate, ne doivent leur salut qu'à Brasidas, mais perdent Nisée. En sortant de la Mégaride, Démosthène se rend à Naupacte avec quarante vaisseaux, et, rêvant de nouvelles conquêtes, se concerte avec les Thébains, qui doivent livrer Siphes, Chéronée, Orchomène et Thèbes.

Mais la fortune change, et cette année 424, si heureuse d'abord pour les Athéniens, doit se terminer pour eux d'une ma-

nière fatale. Ils ne peuvent prendre Siphes, sont battus complétement à Délium par le béotarque Pagoridas, et Hippocrate se retire en Attique avec les débris de son armée.

Cependant Brasidas arrive et s'unit à Perdiccas, roi de Macédoine : il marche contre Acanthe, et l'enlève aux Athéniens ainsi que Stagyre. L'hiver ne l'arrête pas ; il prend Amphipolis par la force des armes (423), attire d'autres villes à lui par sa douceur, et les Athéniens ne conservent plus qu'Éion, défendue par Thucydide, l'historien de cette guerre mémorable, qu'ils envoient néanmoins en exil. Alors ils demandent la paix à Lacédémone : les prisonniers de Sphactérie sont rendus à leur patrie, et une trêve d'un an est conclue entre les deux républiques.

Mais elle est aussitôt rompue : Brasidas, qui, sans être informé de la suspension d'armes, a reçu la soumission de Scione, ville située dans la presqu'île de Pallène, s'empare aussi de Mendé, en dépit de la trêve. D'ailleurs, indépendamment de cette violation, Cléon pousse les Athéniens à la guerre. Chargé du commandement, il fait voile pour la Macédoine avec trente

galères et douze cents hommes pesamment armés, et, s'emparant de Torone et de Mendé, il se rend en passant à Amphipolis. C'est sous les murs de cette ville qu'une sanglante bataille s'engage entre les Athéniens et les Lacédémoniens : ces derniers sont vainqueurs, mais ils perdent Brasidas; Cléon reste aussi sur le champ de bataille. Les deux seuls hommes opposés à la paix étant morts, Plistonax, roi de Sparte, et l'Athénien Nicias entament aussitôt des négociations qu'accélère l'épuisement des deux partis, et une alliance défensive et offensive remet les Athéniens et les Lacédémoniens au même point où ils se trouvaient au commencement de la guerre. Cette paix, à laquelle Nicias a donné son nom, est signée en 421, pour cinquante ans.

Elle dura à peine quelques mois. Sparte l'avait conclue malgré les Corinthiens, qui aussitôt forment une ligue composée des Argiens, des Mantinéens, des Éléens, des Mégariens, des Thébains et du parti démocratique d'Athènes. Alcibiade, l'Athénien, pousse ses concitoyens à entrer dans cette confédération. D'un autre côté, Lacédémone n'exécute pas strictement les conventions de la paix, et traite particulièrement

avec les Béotiens, sans faire intervenir Athènes. Aussitôt celle-ci s'empresse d'offrir son alliance aux Argiens. En vain les Lacédémoniens offrent-ils des satisfactions, le peuple d'Athènes, poussé par Alcibiade et sourd aux avis de Démosthène, envoie des secours aux peuples confédérés contre Sparte pour réduire Épidaure. La première année est sans résultat; mais, en 419, les Argiens et les alliés s'emparent d'Orchomène et attaquent Tégée. Aussitôt les Lacédémoniens, commandés par Agis, s'avancent pour la secourir; ils font quitter aux Argiens, par une manœuvre habile, une position inexpugnable, et, se portant rapidement sur Mantinée, les entraînent après eux. Une sanglante bataille s'engage sous les murs de cette ville; les Argiens perdent onze cents hommes. Ce fut à cette bataille de Mantinée qu'Épaminondas commença sa carrière militaire : c'était encore à Mantinée qu'il devait la finir.

Athènes, frappée dans cette bataille du coup qui vient d'atteindre Argos, voit se révolter contre elle Scione. Après une guerre inutile contre Archélaüs, roi de Macédoine, pressée de rétablir son autorité, elle envoie des troupes contre les rebelles, qui sont

passés au fil de l'épée. Les habitants sont remplacés par une colonie d'Atheniens. Bientôt après (417) Athènes entreprend la conquête de Mélos, qui avait pris parti pour les La cédémoniens. Ses troupes s'emparent de la ville, massacrent tous les habitants en âge de porter les armes ; et les femmes, ainsi que les enfants, sont vendues comme esclaves. Le massacre des Méliens termine la seizième année de la guerre du Péloponnèse (416).

Tout à coup, les Athéniens, laissànt respirer la Grèce, sont entraînés par Alcibiade en Sicile. Depuis longtemps ils rêvaient cette lointaine conquête. Périclès les en avait sagement détournés ; mais Alcibiade a besoin d'une guerre pour signaler ses talents et se rendre nécessaire : il y entraîne ses concitoyens. Une flotte de trois cents voiles et une armée considérable partent sous les ordres de Nicias, de Lamachus et d'Alcibiade. Mais, au lieu de surprendre Syracuse, ses généraux perdent du tempsà assiéger Catane et Naxos ; et Alcibiade est soudainement rappelé à Athènes pour une accusation de sacrilége. Il cherche un asile à Sparte, et, par ses conseils, les Spartiates font une invasion en Attique, où ils forti-

fient Décélie, tandis que les Athéniens forment le siége de Syracuse, qui doit leur être si fatal (414). Dès lors leur expédition n'est qu'une suite de malheurs : leur flotte et leur armée sont entièrement détruites par les conseils et les secours des Lacédémoniens, que commandent Gyllippe et Harmocrate. Démosthènes arrivé depuis peu avec de nouvelles forces, est atteint dans un défilé ; Nicias, sur les bords de l'Asinarus : tous deux capitulent et reçoivent la mort, tandis que les soldats sont condamnés aux travaux des carrières (413). Quelques-uns seulement revinrent à Athènes, sauvés par le génie d'Euripide.

A la nouvelle d'un si grand revers, les alliés d'Athènes se montrent disposés à secouer le joug (412). Les Péloponnésiens arment une flotte de cent voiles, auxquelles se joignent les vaisseaux de Syracuse. Ils ont de plus pour alliés, en Asie, Tissapherne et Pharnabaze, satrapes de Darius Nothus. Aussitôt Alcibiade, Chalcidée et Astyochus se rendent sur les côtes de l'Asie Mineure, et Chios, Milet, Érythres, Clazomène abandonnent le parti des Athéniens. Tissapherne enfin s'engage à payer la flotte du Péloponnèse. Cependant Athènes

ne se décourage pas : avec les mille talents qu'elle tenait en réserve, elle lève une flotte qui, sous le commandement de Phrynicus, se rend à Samos, tient les alliés en respect, fait rentrer Chios, Lesbos, Clazomène sous le joug, sans pouvoir toutefois soumettre Milet. Mais Athènes fait une conquête bien autrement importante : c'est Alcibiade, qui veut tirer sa patrie de l'abîme où il l'a jetée. En effet, poursuivi par la haine et la jalousie d'Agis, il quitte Sparte, se rend près de Tissapherne, parvient à le détacher de l'alliance des Lacédémoniens, et, par une adroite politique, le rend favorable aux Athéniens. En même temps, il négocie pour son retour avec les chefs de l'armée athénienne réunie à Samos. Comme il ne peut revenir que par la ruine de la démocratie, qui l'a exilé, Pisandre, un des généraux, propose de rétablir le gouvernement aristocratique : la révolution est bientôt consommée (411). Un conseil supérieur de quatre cents membres remplace le sénat, une assemblée de cinq mille citoyens choisis tient lieu de l'assemblée générale du peuple. Mais, mécontente du nouveau pouvoir qui traite avec les Spartiates, l'armée de Samos en méconnaît l'autorité, rétablit la démo-

cratie, et nomme Alcibiade pour son général. Athènes opère la même révolution, par suite de la défaite de sa flotte près d'Érétrie, défaite qui amène la défection de l'Eubée. Les quatre cents sont renversés, la démocratie restaurée ; et le peuple, réconcilié avec l'armée, révoque le décret du bannissement d'Alcibiade.

Aussitôt les Athéniens se mettent en mer et triomphent dans des batailles navales successives à la hauteur d'Abydos. Alcibiade, pour attaquer les Spartiates retirés à Cyzique, part suivi de quatre-vingts galères. Il surprend soixante vaisseaux ; mais bientôt une bataille générale s'engage : toute la flotte péloponnésienne est prise. Mindare, qui la commandait, y périt. La flotte syracusaine est aussi détruite et brûlée par Harmocrate lui-même, en présence de l'ennemi (410). Lacédémone effrayée demande la paix, qu'Athènes enorgueillie lui refuse, et Alcibiade poursuit ses succès. Il bat Pharnabaze, s'empare de Chalcédoine, de Sélymbrie, et affermit la domination des Athéniens sur les Thraces et les Ioniens par la prise de Byzance (408). Alors, après tant de succès, il revient au Pirée (407). Son arrivée, son séjour furent une suite de

triomphes et de fêtes : il conduit d'Athènes à Éleusis la procession pour la célébration des mystères, sans que les Spartiates placés à Décélie s'opposent à cette cérémonie. Le peuple, dans son enthousiasme, le nomme général en chef, et lui donne cent galères pour se rendre sur les côtes de l'Asie Mineure.

Bientôt il attaque l'île d'Andros ; mais, tandis que, dans la nécessité de lever des contributions pour la subsistance des troupes, il passe en Ionie, Antiochus, son lieutenant, brave Lysandre, général lacédémonien, et est vaincu près de Notium. Aussitôt le peuple, qui attend des conquêtes et apprend un revers, écoute les ennemis d'Alcibiade, et prive du commandement cet utile citoyen, qui s'enfuit à Byzance et de là près du satrape Pharnabaze, qui, gagné par les intrigues de Lysandre, le fait assassiner en 404. On nomme à sa place dix nouveaux généraux, parmi lesquels est Conon.

De l'autre côté, Callicratidas remplace Lysandre ; mais il ne suit plus la même politique, et par son orgueil aliène l'esprit du jeune Cyrus, gouverneur de l'Asie Mineure et qui fournissait de l'argent aux Lacédémoniens. Néanmoins il prend Méthymne

(406), surprend la flotte commandée par Conon, et, l'obligeant de se sauver à Mytilène, le combat dans le port de cette ville et lui enlève trente vaisseaux. Conon, bloqué, trouve cependant moyen d'avertir Athènes de sa détresse. Ausitôt cent cinquante vaisseaux vont présenter la bataille aux Péloponnésiens, qui l'acceptent près des îles Arginuses. Callicratidas y périt, et les Lacédémoniens y perdent soixante-dix navires.

Mais Athènes, en condamnant ses généraux vainqueurs pour n'avoir pas enlevé les corps des soldats morts dans la bataille, et en se privant des services de tant de braves guerriers, perd tout le fruit de sa victoire. Lysandre succède à Callicratidas. Le nouveau général spartiate bat, à Ægos-Potamos, sur l'Hellespont (décembre 406), les Athéniens commandés par Conon. Neuf galères seulement échappent au vainqueur; tous les captifs sont massacrés.

Cette bataille décida du sort de la guerre. La perte de la domination des Athéniens sur la mer entraîne la défection de leurs alliés, qui se soumettent successivement à Lysandre (405). Celui-ci, la même année, assiége Athènes avec sa flotte, tandis que

les deux rois lacédémoniens la bloquent par terre. Réduite par la famine, Athènes est prise le jour anniversaire de la victoire de Salamine (mai 404). Ses murailles sont détruites ; sa marine réduite à douze vaisseaux de guerre, et son gouvernement changé en une oligarchie de trente chefs, connus sous le nom des trente tyrans.

CHAPITRE IV.

HÉGÉMONIE DE SPARTE,

DE THÈBES, DE LA MACÉDOINE.

La prise d'Athènes fit passer à Sparte la suprématie que sa rivale avait quelque temps exercée sur la Grèce. Avant de voir comment elle en usa, reportons un instant nos regards vers la Perse.

Les défaites de Marathon, de Salamine et de Platée avaient démontré aux Perses l'impuissance où ils étaient de soumettre la Grèce, ou même seulement de rétablir leur domination sur les côtes de l'Asie Mineure. Aussi, abandonnant le projet d'une guerre offensive, devenue d'ailleurs impraticable depuis leurs revers, ils se résignèrent au moyen plus sûr de combattre les Grecs

par leurs propres armes, en poussant Athènes contre Sparte et Sparte contre Athènes.

A la mort d'Artaxerxès, successeur de Xerxès (424), la Perse fut ébranlée par des révolutions et des guerres civiles. Xerxès II et Sogdien furent renversés après un règne de quelques jours. Darius II, surnommé Nothus, passa, il est vrai, dix-neuf ans sur le trône (de 423 à 404); mais son règne n'est pour l'empire persan qu'une période de décadence toujours croissante. Le pouvoir des satrapes dans les provinces s'augmente chaque jour : plusieurs sont presque indépendants du roi, qui se trouve souvent réduit à entretenir la mésintelligence et la guerre entre eux pour les obliger à reconnaître encore son autorité.

Mais, en 407, Darius II ayant donné à son jeune fils Cyrus le gouvernement de l'Asie Mineure, toute cette péninsule si voisine de la Grèce se trouva réunie sous l'autorité d'un seul satrape, qui ne songea bientôt plus qu'à pacifier les Grecs, pour s'aider lui-même de toutes leurs forces dans les desseins qu'il méditait.

Le gouverneur qui l'avait précédé avait eu soin de fournir des secours à celui des deux partis qui paraissait près de succom-

ber : c'est ainsi qu'il avait soutenu tour à tour Sparte et Athènes, et que les Perses étaient parvenus à maintenir pendant vingt-sept ans la balance presque égale entre les deux peuples rivaux. Mais le jeune Cyrus abandonna la politique de Tissapherne, et fournit à Lysandre les sommes d'argent avec lesquelles il vainquit à Ægos-Potamos. Lorsque Darius Nothus mourut en 404, son fils aîné lui succéda sous le nom d'Artaxerxès II. Cyrus essaya de le renverser. Il solda dix mille Grecs, qui le suivirent jusqu'aux portes de Babylone; mais il fut tué dans la bataille livrée près de Cunaxa (401). Ses troupes se joignirent à celles de son frère, à l'exception des Grecs, qui, entourés de l'innombrable armée des barbares, surent se faire jour à travers tout l'empire, depuis Babylone jusqu'au Pont-Euxin, sur une longueur de quinze cents milles.

Cette retraite, de deux cent quinze journées de marche, que dix mille Grecs firent impunément, révéla au monde la faiblesse de l'empire persan. Ses derniers jours approchaient. Toutes les fois en effet que les guerres intestines qui déchiraient la Grèce étaient pour un instant suspendues, Sparte ou Athènes recommençaient la guerre contre

les Perses; car les Grecs n'abandonnèrent jamais l'espérance de pouvoir tirer une vengeance éclatante de l'invasion de Darius et de Xerxès. Ce fut depuis Cimon jusqu'à Alexandre la pensée de tous les grands hommes de la Grèce.

Lorsque la bataille d'Ægos-Potamos eut fait passer à Sparte le commandement de toute la Grèce, cette ville ne se montra pas moins empressée de porter la guerre chez les Perses. Depuis que ses guerriers couraient les mers sur leur flotte victorieuse, le goût leur était venu des expéditions lointaines. Pour réussir ils avaient des ressources qu'Athènes n'avait pu avoir au temps de Cimon; car ils avaient des flottes nombreuses, des finances qui leur permettaient d'entretenir des armées, enfin d'habiles généraux, ambitieux de se voir chargés d'une expédition importante et qui d'ailleurs supportaient avec peine le régime de Sparte. Sparte était donc préparée à la guerre : l'occasion ne pouvait manquer d'éclater.

Artaxerxès, attaqué presque vaincu, aux portes de sa capitale, par les Grecs auxiliaires de son frere, voulait se venger sur eux et de ses craintes et de son humiliation. Aussi Tissapherne, à peine revenu de

la poursuite des dix mille, reçut d'Artaxerxès l'ordre de joindre à sa satrapie la Lydie et les provinces possédées auparavant par le jeune Cyrus, et de punir ensuite les Spartiates et les Grecs asiatiques des secours qu'ils avaient accordés au rival de son roi. Tissapherne enjoignit à toutes les villes ioniennes de reconnaître sa domination. Celles-ci implorèrent la protection de Lacédémone, qui leur envoya Thymbron, Dercyllidas, puis enfin Agésilas (400-394).

Agésilas était déjà maître d'une grande partie de l'Asie Mineure, et il menaçait l'intérieur de la Perse lorsqu'il reçut l'ordre de revenir en toute hâte défendre Sparte, attaquée elle-même par une ligue puissante. Sparte n'avait pas été moins orgueilleuse et moins avide qu'Athènes. Ses harmostes, ou conciliateurs, s'introduisaient dans toutes les villes et prétendaient exercer une autorité qui ne leur appartenait pas. La haine grossissait contre Sparte comme autrefois contre Athènes. Les Perses en profitèrent. Leurs agents, répandus dans toutes les villes, promirent les secours du grand roi : de nombreuses sommes furent distribuées. L'Athénien Conon reçut les fonds nécessaires pour équiper une flotte avec laquelle il détruisit celle de

Sparte. En même temps une vaste confédération se formait contre cette ville entre les peuples de la Thessalie, Thèbes, Corinthe et Athènes. Ainsi menacée, Sparte rappelle Agésilas, abandonne l'Asie Mineure au grand roi, et signe avec lui le honteux traité d'Antalcidas (388). Mais ce lâche abandon des Grecs asiatiques ne peut retarder la chute de Sparte.

La puissance va passer à une autre ville. Athènes est usée, Sparte vient de miner ses forces dans des guerres contraires à son génie ; une ville de la Grèce centrale, Thèbes, héritera de ces deux puissances jusqu'au moment où la Grèce, entièrement épuisée, se laissera tomber sous la domination macédonienne.

L'occasion de la guerre qui éclata entre Thèbes et Sparte fut la surprise de la citadelle de Thèbes par les Lacédémoniens, au mépris de la foi publique (382). Thèbes se plaignit ; mais Sparte refusa de rendre sa proie. Elle n'en profita pas longtemps; car des exilés thébains, ayant surpris la Cadmée (1) durant la nuit, massacrèrent tous les par-

(1) Nom de la citadelle de Thèbes.

tisans de Sparte, et se préparèrent à défendre courageusement l'indépendance qu'ils venaient de reconquérir. Heureusement qu'il se trouva des hommes capables de se mettre à la tête de ce mouvement : Pélopidas et surtout Épaminondas, qui inventa une tactique nouvelle et battit les Spartiates même avec des forces inférieures.

Épaminondas ne se contenta pas de délivrer la Béotie : il passa à plusieurs reprises dans le Péloponnèse, et alla montrer aux femmes de Sparte ce qu'elles n'avaient jamais vu, la fumée d'un camp ennemi. Épaminondas mourut trop tôt pour sa patrie, laissant, comme il le disait lui-même, deux filles immortelles, ses victoires de Leuctres (361) et de Mantinée (372). Par elles, en effet, la puissance de Sparte avait été à jamais brisée. Ses anciens alliés étaient maintenant détachés d'elle. Le prestige dont elle avait été longtemps enveloppée venait de disparaître, sa réputation de cité invincible était détruite, et elle voyait à ses portes ce peuple des Messéniens, qu'elle avait jadis si cruellement traité, la braver derrière les murailles de Messène qu'Épaminondas avait relevées.

Pendant que les Thébains ravissaient à

Sparte sa puissance, il y avait à Thèbes un jeune homme de dix-huit à vingt ans qui devait asservir la Grèce tout entière : c'était Philippe, de la race royale de Macédoine.

Le royaume de Macédoine resta longtemps inconnu et sans force. En proie à de fréquentes divisions intestines, ce ne fut que bien plus tard qu'il acquit quelque influence au dehors. Ses plus anciennes relations, du côté de la Grèce, furent avec Athènes, relations quelquefois amicales, quelquefois hostiles, selon qu'Athènes devenait ou trop forte ou trop faible sur les côtes de la Macédoine. C'est ainsi que, rapprochés par des intérêts communs, les Athéniens et Amyntas, père de Philippe, conclurent un traité de paix et d'amitié. A la mort de ce prince, son fils aîné, Perdiccas, étant menacé par divers prétendants, sa mère demanda une entrevue à Iphicrate, général athénien, lui mit sur les genoux l'enfant royal, et, dans l'attitude d'une suppliante, le recommanda à la générosité d'Athènes. Plus tard, ce même Perdiccas, sollicité par Pélopidas, abandonna l'alliance d'Athènes pour celle de Thèbes, attiré vers cette ville par la communauté d'intérêts qu'il avait avec elle dans les affaires de la Thes-

salie. Perdiccas mourut jeune. Les Illyriens ayant fait une invasion en Macédoine, le roi fut défait et tué avec quatre mille Macédoniens (360). Les Illyriens vainqueurs se répandirent dans tout le royaume ; et les Pæoniens, encouragés par ces revers, descendirent de leurs montagnes pour prendre part au butin. Au milieu de tous ces ravages des hordes barbares, il s'éleva plusieurs prétendants au trône : Argée, aidé des Athéniens ; Pausanias, secouru par Cotys, roi de la Thrace ; enfin Philippe, frère du dernier roi. Celui-ci n'avait l'appui d'aucun auxiliaire étranger, et ce fut pour lui peut-être une chance de plus pour le succès ; car il se présenta comme le chef du parti national et autour de lui vinrent se rallier tous ceux qui voulaient rejeter les barbares hors des frontières et ne point laisser intervenir des étrangers aussi puissants que les Athéniens et les Thraces dans les affaires intérieures de la Macédoine. A ces circonstances favorables venait s'en ajouter une autre non moins utile à ses desseins : il avait été chargé par le dernier roi, selon l'habitude existant dans la famille royale, du gouvernement d'une province importante. Là il commença des réformes qu'ensuite il exé-

cuta plus en grand dans toute la Macédoine.

Dans la position difficile où il se trouvait, l'adresse pouvait plus que la force. D'abord, avec de l'argent, il renvoie les Illyriens et les Pæoniens dans leurs montagnes; il enlève à Pausanias l'appui de Cotys, gagné par des présents, et réduit ainsi son compétiteur à l'inactivité. Restaient Argée et les Athéniens. Argée, attiré à Édesse par de fausses promesses, trouve les portes fermées, est attaqué dans sa retraite, et la mort, qui le frappe dans le combat, délivre Philippe d'un compétiteur redoutable. A cette bataille avaient combattu trois mille Athéniens : retirés sur une hauteur après la mort d'Argée, ils y sont assiégés et forcés de se rendre à discrétion. Mais Philippe sait quelle est encore la puissance d'Athènes; d'ailleurs il faut la ménager pour qu'elle ne se ligue pas avec la ville d'Olynthe, dont la puissante confédération occupe les plus riches parties de son royaume. Aussi, loin de profiter du droit de la guerre sur ses prisonniers, il les reçoit avec bienveillance, les caresse, les séduit par son affabilité, et leur rend tout le butin fait sur eux; il fait plus, il les renvoie à Athènes sans rançon, en payant les frais de transport.

A peine étaient-il rentrés dans Athènes, où ils racontaient la générosité du roi de Macédoine, que sur leurs pas arrivent des ambassadeurs de Philippe. Un traité fut bientôt conclu ; mais Philippe enlève aux Athéniens Amphipolis, située sur les confins de la Macédoine, en déclarant cette ville libre sous ses propres lois. N'ayant plus alors à redouter les attaques d'un ennemi extérieur, il donne ses soins à diverses réformes ; il appelle autour de lui les enfants de tous les grands de son royaume, et se forme ainsi une troupe d'élite où il retient des otages qui lui donnent la certitude que la tranquillité de la Macédoine ne sera plus troublée désormais par l'ambition de leurs pères. Il introduit aussi dans son armée une organisation qui assurera la victoire aux Macédoniens jusqu'au jour où la phalange se rencontrera avec la légion romaine.

Philippe songea bientôt à porter lui-même la guerre chez ceux qui avaient ravagé la Macédoine. Il pénétra en Pæonie (359), et défit les Illyriens dans un combat où fut tué leur roi Bardyllis, qui, âgé de quatre-vingt-quatre ans, combattait encore à cheval au premier rang. Libre désormais de toute inquiétude du côté de l'est et de

l'ouest, il tourne les yeux vers les villes grecques qui l'empêchent d'arriver jusqu'à la mer. Comme ici commence la lutte tantôt ouverte, tantôt cachée de Philippe avec les Athéniens, il est nécessaire de dire deux mots de la situation d'Athènes à cette époque.

Le résultat de la guerre du Péloponnèse avait été pour Athènes la ruine de la démagogie. Thrasybule, il est vrai, après avoir renversé la tyrannie des *Trente*, rétablit le gouvernement démocratique (403); mais Athènes avait perdu sa force et son énergie. Les anciens démagogues étaient remplacés par des hommes ayant des goûts presque aristocratiques, Conon, Iphicrate, Timothée, Chabrias (363-356). Sous ces hommes, tous généraux habiles, Athènes réorganisa cependant sa marine, et, favorisée par la querelle de Thèbes et de Lacédémone, elle reprit quelque peu de son ancienne splendeur. Avec ses flottes elle trouva bientôt des alliés qui reçurent ce titre par force, ou le prirent pour mettre leur commerce sous la protection de la ville qui était encore la première puissance maritime de la Grèce. Timothée seul, dit-on, soumit soixante-cinq cités assez importantes pour

avoir chacune des représentants au congrès qui se tenait à Athènes.

Ce dernier fait montre qu'Athènes avait dessein de mieux traiter ses alliés; mais cette bonne volonté ne dura pas longtemps : le peuple revint bientôt à ses anciennes habitudes. Quand la force de Lacédémone eut été brisée par Épaminondas, l'énergie de Thèbes s'éteignit au sein de la victoire, et Athènes, qui était restée en dehors de cette lutte, reprit bientôt son ancienne influence. Dès lors elle ne garda plus de ménagements avec ses alliés. Charès, successeur de Cléon, commit les exactions les plus tyranniques, et força les États tributaires à avoir recours à la guerre. Cette guerre, qui prit le nom de guerre *sociale* (358-356), fut fatale à Athènes, parce qu'elle l'empêcha de porter sur les côtes de la Macédoine des forces capables d'arrêter les desseins de Philippe contre les villes grecques de ce littoral.

C'était surtout d'Amphipolis que ce prince désirait s'emparer; car outre qu'avec elle il aurait un port sur la mer Égée, la possession de cette ville le rendait maître des bois de la Thrace et le rapprochait encore du mont Pangée, qu'il voulait enle-

ver aux Thraces. Olynthe était, aussi bien qu'Athènes, intéressée au maintien de l'indépendance d'Amphipolis; mais Philippe parvient à mettre ces deux villes dans ses intérêts. Il promet à Athènes de conquérir Amphipolis pour elle; il engage même Olynthe à l'aider de quelques troupes, en lui promettant de prendre pour elle Potidée et Pydna. Tout réussit selon ses désirs. Amphipolis est prise d'assaut (358), et comme Athènes, occupée de la guerre sociale, ne peut appuyer de forces convenables ses réclamations pour l'exécution du traité, Philippe reste maître de sa conquête; mais il remet fidèlement aux Olynthiens les villes qu'il leur a promises. Puis, continuant ses progrès vers la Thrace, il s'empare, sur Cotys, de Crénides, y établit une colonie de Macédoniens, et descend lui-même dans les mines du mont Pangée, qui lui rapportent dès lors un revenu annuel de 4,500,000 francs.

Philippe semble avoir toujours voulu étendre ses conquêtes d'une manière parallèle à l'est et à l'ouest. Des deux côtés sont deux positions qu'il veut avoir : Byzance et les Thermopyles. Il s'approche insensiblement de l'une et de l'autre. Après

la prise d'Amphipolis et de Crénides, il tourne vers la Thessalie, renverse les tyrans de Phères (356); mais c'est pour se mettre à leur place, non pas comme tyran d'une seule ville, mais comme protecteur de la liberté thessalienne. La reconnaissance des Thessaliens augmente ses richesses : ils lui abandonnent des revenus considérables provenant de leurs marchés et de leurs villes de commerce. Ils lui ouvrent aussi leurs ports sur le golfe Thermaïque.

Ainsi Philippe s'approchait des Thermopyles. Athènes ne s'y trompa pas. Elle commençait à redouter le roi de Macédoine, et le bruit de sa mort s'étant répandu, le peuple montra par sa joie que l'ambition du roi de Macédoine devenait alarmante. Les craintes d'Athènes furent bientôt vérifiées. Comme protecteur de la Thessalie, il marche contre les Phocidiens (1), qui avaient

(1) Les Phocidiens ayant labouré des terres consacrées à Apollon (355 av.J.-C.), le conseil des Amphictyons les avait déclarés profanateurs et condamnés à une forte amende. A l'instigation de Philomèle les Phocidiens refusèrent de se soumettre à ce décret, s'emparèrent du temple de Delphes, et avec les trésors qu'ils y trouvèrent soudoyèrent des mercenaires qui leur permirent de soutenir la guerre contre les Locriens et les Thébains, leurs voisins.

envahi cette contrée, s'empare de Méthone, qu'il détruit de fond en comble, et, après quelques échecs, remporte une victoire complète sur Onomarchus, chef des Phocidiens, (352), et fait jeter à la mer, comme sacriléges, tous ceux qui avaient péri dans le combat. Vers le même temps, sous prétexte de pénétrer dans la Phocide pour en châtier les habitants, il avait essayé de s'emparer des Thermopyles; mais Athènes envoya des troupes qui arrivèrent à temps pour s'emparer du passage, et cette fois Philippe fut contraint de se retirer. Ce n'était pas la première fois qu'Athènes déjouait ses desseins : avant cette expédition aux Thermopyles, il en avait tenté une sur Byzance, que rendit inutile la promptitude des Athéniens à armer une flotte pour défendre cette ville.

Se voyant ainsi prévenu dans ses deux entreprises les plus importantes par l'activité inquiète des Athéniens, Philippe suspendit pendant quelque temps l'exécution de ses desseins. Retiré à Pella, dont il fit sa capitale, il s'entoura des artistes les plus habiles, et parut oublier ses premiers projets au sein des plaisirs. Toutefois ce temps de repos ne fut point perdu ; il l'employa à se

gagner des partisans dans la Grèce. Outre l'argent qu'il tirait de la Thrace, il en empruntait à de riches particuliers, qu'il attachait par là à ses intérêts.

Son réveil s'annonça par une entreprise sur l'Eubée ; mais cette fois encore il échoua par la prudence et l'adresse de Phocion, qui se trouvait dans l'île avec quelques troupes. Philippe ne cache plus dès lors ses desseins : il arme contre Olynthe, qu'il accuse de donner asile à des conspirateurs de la Macédoine, lui enlève les villes sur lesquelles elle dominait, et s'empare même par trahison (348) de cette puissante cité, à qui Athènes, malgré les instances de Démosthène, n'envoya que des secours tardifs. Olynthe, ainsi que Méthone, fut détruite de fond en comble, et tous les habitants furent vendus comme esclaves. Maître alors de la Chalcidique, il ne garde plus aucune mesure avec Athènes. Sa flotte, supérieure à celle de cette ville, enlève une escadre athénienne avec la galère paralienne, fait une descente dans l'Attique et abat les trophées de Marathon et de Salamine (1).

(1) Quelques historiens placent ce fait avant la prise d'Olynthe.

Enfin, grâce aux partis qui divisaient l'Eubée, il parvint, avec de l'argent, à se mettre en possession de cette île.

Les Athéniens s'effrayèrent. Philippe menaçait la Chersonèse de Thrace, Imbros, Lesbos, Scyros et l'Eubée, qu'ils possédaient; il avait des relations dangereuses pour eux jusque dans le Péloponnèse, et ses pirates inquiétaient leur commerce. On crut donc devoir faire la paix, et Démosthène lui-même la conseilla. Alors (347) eut lieu cette curieuse ambassade envoyée à Philippe, où dix démagogues athéniens haranguèrent le roi de Macédoine. Démosthène était l'un des dix, et cet homme, dit Eschine, qui promettait en chemin monts et merveilles, resta court devant le roi, après avoir bégayé quelques paroles. Néanmoins un traité fut conclu. Des ambassadeurs athéniens allèrent le porter à Philippe pour qu'il le signât; mais il était bien loin alors au fond de la Thrace, parcourant toutes les frontières de son royaume. Il rencontre enfin les ambassadeurs à Phères, en Thessalie, cinquante jours après leur départ d'Athènes. Pendant ce temps, Athènes désarmait et discontinuait les négociations qu'elle avait commencées avec les Phoci-

diens : c'était ce que voulait Philippe. Pendant qu'Athènes célèbre des fêtes en réjouissance de la paix, et vote des remerciements à Philippe, celui-ci passe les Thermopyles, allant, disait-il, au secours des Thébains, ses alliés, qui depuis longtemps l'appelaient, contre les Phocidiens, maîtres d'Orchomène, de Chéronée et de Corsies, en Béotie. Il s'empare de la Phocide, et reçoit du conseil amphictyonique, dont la grande majorité est composée de ses alliés, les deux voix qu'avaient les Phocidiens (345).

A la nouvelle du passage des Thermopyles, Athènes fait des préparatifs; mais elle reçoit de Philippe une lettre où la menace remplace les caresses et les flatteries dont il l'avait toujours bercée jusque-là. Athènes avait depuis longtemps expédié vainement des ambassadeurs dans toute la Grèce. Mais elle ne pouvait rien attendre de la Hellade, alors occupée par la guerre sacrée, et d'un autre côté le Péloponnèse, voyant que pour le moment les intérêts d'Athènes étaient seuls menacés, ne lui envoya aucun secours. Bientôt il fut trop tard, et Sparte se repentit vainement de sa politique égoïste.

Elle dominait encore sur le Péloponnèse,

et son joug était dur. Aussi, quand on sut Philippe en Phocide, des réclamations parvinrent à ce roi de toutes parts, et il se fit charger par les amphictyons d'aller châtier l'insolence des Spartiates. Corinthe, amollie par son luxe, crut faire de son isthme les Thermopyles de Léonidas : elle s'agita et se remua beaucoup. Diogène, pour ne pas rester seul à rien faire, se mit à rouler son tonneau. Dans cette situation désespérée, Sparte envoya des ambassadeurs à Athènes; ils furent écoutés; mais pendant que les Athéniens jugent le procès de deux orateurs achetés par Philippe (1), ils apprennent que Philippe est en Laconie. Sparte dut laisser libres Argos, la Messénie et l'Arcadie.

Athènes cependant crut encore pouvoir combattre contre Philippe. Excitée par Démosthène, elle envoie Diopithe, qui, sans déclaration de guerre, attaque les villes macé-

(1) Démosthène prononça, dit Plutarque, un discours que Philippe lut avec terreur et admiration. Par malheur, en terminant ce discours si redoutable, Démosthène accusa Eschine et Philocrate de corruption. Le peuple aussitôt les mit en jugement. Démosthène eut beau prier, supplier qu'on s'occupât de la demande des Spartiates; il ne put empêcher le peuple de faire le procès, toute affaire cessante, aux deux orateurs accusés.

doniennes, jette en prison les ambassadeurs de Philippe, et excite le mécontentement des Grecs asiatiques par les vexations qu'il leur fait subir. Philippe avait de justes motifs de guerre ; il marche contre Diopithe (342), le bat et le tue ; mais il rencontre alors Phocion. Les habiles manœuvres de ce général sauvent la Thrace et Byzance, dont Philippe pressait vivement le siége (340). En même temps les habitants de Périnthe en Thrace, soutenus par les Perses, que commence à effrayer la puissance de la Macédoine, se défendent avec un courage désespéré au milieu des ruines de leurs murailles et repoussent toutes les attaques des Macédoniens.

Philippe abandonne ses desseins sur la Propontide. Mais, pendant qu'il va faire la guerre aux Triballes, une nouvelle guerre sacrée s'élève. Eschine accuse les Amphisséens, dans le conseil amphictyonique, d'avoir, eux aussi, cultivé un terrain consacré à Apollon. Aussitôt un décret est rendu contre eux : ils sont déclarés sacriléges, et, pour animer cette guerre, dont les premières opérations étaient très-lentes, les amphictyons en décernent la conduite à Philippe. Par un adroit stratagème, il évite

la flotte athénienne qui voulait lui fermer le passage, et aborde en Phocide. Athènes, le voyant à ses portes, voulut alors faire un dernier et puissant effort. Les Thébains, animés par l'éloquence de Démosthène, par le souvenir de Leuctres et de Mantinée et par la crainte que leur ancien allié leur inspire, prennent parti pour Athènes, et les deux peuples réunis livrent à Philippe, dans les plaines de Chéronée, un combat qui, malgré leur infériorité en nombre, l'incapacité de Charès et de Lysiclès, dura tout un jour. Cette victoire mit la Grèce aux pieds de Philippe (338).

Le courage que les Athéniens montrèrent à ce dernier jour de leur liberté les grandit aux yeux de l'histoire : ils sont dignement tombés après un patriotique effort. Aussi Démosthène avait-il le droit de leur dire encore après leur défaite ces belles paroles : « Non, Athéniens, non, vous n'avez point « failli en vous jetant au milieu des hasards « pour le salut et la liberté de tous les Grecs ; « non, j'en jure par les mânes de nos ancêtres « qui sont morts à Marathon ! »

Du reste, Philippe paraît avoir voulu forcer les Athéniens à la reconnaissance et à célébrer sa gloire. Après Chéronée, il

renvoya tous les prisonniers sans rançon et leur rendit même tous leurs bagages, tandis qu'il renversait le gouvernement de Thèbes et mettait dans la Cadmée une garnison macédonienne. Il est vrai qu'il n'avait plus rien à craindre d'Athènes, et c'était bonne politique que de ménager une ville qui était encore alors le point le plus brillant de l'ancien monde. D'ailleurs Philippe roulait dans sa pensée de vastes desseins : il avait les yeux fixés sur l'Asie, dont la retraite des dix mille et l'expédition d'Agésilas avaient révélé la faiblesse. Quelque temps après la victoire de Chéronée, il convoqua tous les Grecs à Corinthe. La guerre y fut solennellement décrétée contre les Perses au nom de la Grèce entière, et Philippe déclaré généralissime.

Mais, au moment de réaliser ce grand dessein, qui va venger la Grèce de ses anciens outrages, Philippe est assassiné par Pausanias au milieu des fêtes qu'il donnait pour célébrer le mariage de sa fille (336); peut être les Perses ne furent-ils pas étrangers à ce meurtre.

CHAPITRE V.

ALEXANDRE.

La mort de Philippe parut offrir à la Grèce une occasion propice pour recouvrir sa liberté. Un cri de joie retentit de toute part quand on apprit le meurtre du roi : on semblait oublier Chéronée. Le successeur de Philippe, se disait-on, est un jeune homme dont la main doit être encore inhabile à maintenir l'édifice de la puissance macédonienne. Mais ce jeune homme était Alexandre. D'abord il étonna les Grecs en paraissant tout à coup au milieu d'eux avec une armée ; puis, les barbares remuant sur les frontières du Nord, il alla les chercher dans leurs forêts, et pénétra jusqu'au milieu des peuplades gauloises établies le long du Danube. *Nous ne craignons rien que la chute du ciel*, disaient les

barbares : ils n'en furent pas moins battus.

Cependant, le bruit de la mort d'Alexandre s'étant répandu, les Thébains se soulevèrent et assiégèrent dans la Cadmée la garnison macédonienne; mais, en douze jours, Alexandre accourut du pays des Triballes sous les murs de Thèbes. Il n'avait pas de temps à perdre. Pressé d'accomplir ses grands desseins, il lui fallait effrayer la Grèce par un exemple de sévérité : Thèbes fut rasée. Le vainqueur n'épargna que la maison du poète Pindare : elle resta debout au milieu des ruines, comme un témoignage du respect d'Alexandre pour le génie. Cette chute si rapide convainquit les Grecs de leur impuissance. Tout se tut devant le roi de Macédoine, et il fut libre dès lors de mettre à exécution les projets que son père avait conçus, et qu'il lui était donné de réaliser.

L'expédition d'Alexandre en Asie fut une course rapide. En quatorze ans, dit un historien persan, Alexandre parcourut toute la terre, et les pieds de ses coursiers écrivirent sur les lieux les plus élevés et les plus inaccessibles : « Le jour, il était dans la « Grèce, et la nuit dans l'Inde; le soir à Da« mas, et le matin à Nouschad. Son cheval

« se désaltérait en un même jour aux rives du « Gihon et dans les eaux du Tigre, qui arrose « Bagdad. » Tant est grand le souvenir qu'a laissé dans l'Orient le héros macédonien !

Le roi qu'Alexandre allait combattre était un prince du nom de Darius, comme celui qui avait commencé cette grande guerre dont Alexandre devait livrer la dernière bataille. Ce roi avait pour défendre son trône d'innombrables armées de barbares; mais son plus ferme appui était cinquante ou soixante mille Grecs mercenaires et le Rhodien Memnon, dont les conseils, s'ils avaient été suivis, auraient peut-être arrêté le conquérant dès ses premiers pas en Asie. On négligea d'écouter un Grec; ses avis paraissaient suspects, pusillanimes. Pourquoi, disaient les satrapes, reculer devant une poignée d'hommes? L'armée d'Alexandre était en effet peu nombreuse, peu redoutable en apparence. Après avoir partagé son patrimoine entre ses généraux, sans avoir gardé pour lui-même autre chose que l'*espérance*, comme il disait, il avait traversé l'Hellespont (334), et pris terre en Asie avec trente mille fantassins et quatre mille cinq cents cavaliers. Ils lui suffirent pour battre au Granique cent dix mille Perses.

Cette première victoire ouvrit l'Asie Mineure à Alexandre. Sans s'arrêter à pousuivre les vaincus, il court aux villes de la côte, y entre de gré ou de force, et rétablit partout le gouvernement démocratique ; car il a besoin d'être sûr des places maritimes. Il a reconnu au passage du Granique que les plus grands obstacles lui viendraient des Grecs mercenaires : aussi s'efforcera-t-il de fermer à Darius le chemin de la Grèce pour l'empêcher d'y faire de nouvelles levées. Ainsi Éphèse, Milet, Halicarnasse sont enlevées. Ada, reine de Carie, que son propre frère avait chassée du trône, y est rétablie par Alexandre, qu'elle adopte pour son fils. Continuant de longer la mer pour enceindre les provinces persanes comme d'un cercle de villes ennemies, il passe en Lycie, en Pamphylie, enlevant toutes les places qui se trouvent sur sa route. De Perga, capitale de la Pamphylie, il remonte vers la Phrygie, et arrive à Gordium, où il coupe le nœud gordien, et accomplit ainsi l'oracle qui doit lui assurer l'empire de l'Asie. A Ancyre il rencontre les députés paphlagoniens, qui se soumettent et promettent de reconnaître l'autorité du satrape de Phrygie. Il descend, en longeant la Cappa-

doce, à Tarse, en Cilicie, et bat Darius à Issus (333). Continuant, après ce brillant succès, le système qu'il a adopté depuis le commencement de la campagne, il traverse la Cœlé-Syrie, reçoit de Straton, prince d'Aradus, plusieurs villes phéniciennes; s'empare de Tyr après un siége de sept mois; enlève Gaza, qu'il repeuple et dont il fait une place d'armes, et arrive en sept jours à Péluse (332). Tandis que sa flotte remonte le Nil, il atteint avec son armée Héliopolis et Memphis, où il sacrifie aux dieux égyptiens; redescend par la branche occidentale du Delta, arrive à Canope, fonde Alexandrie, va consulter dans le désert l'oracle d'Hammon; et ayant ainsi enlevé à Darius toutes les parties maritimes de son empire qui regardent la Grèce, il se remet à la poursuite de ce prince. Il traverse de nouveau la Palestine et la Syrie, et de Tyr se dirige droit vers Thapsaque, qui doit lui livrer le passage de l'Euphrate. A son approche les Perses effrayés s'enfuient derrière le Tigre. Alexandre y conduit son armée sans retard, car il presse maintenant les Perses avec autant de vigueur qu'il en a mis jusqu'à présent à leur enlever l'empire de la mer. Pas-

sant le Tigre sans obstacles comme il a déjà passé l'Euphrate, il atteint Darius dans les plaines de Gaugamèle (331). Darius, vaincu, recommence à fuir. Alexandre, sûr maintenant qu'aucune armée du roi de Perse ne pourra tenir tête à ses Macédoniens, le laisse s'éloigner et descend à Babylone, où il sacrifie à Bélus, dont il relève le temple, renversé par Xerxès; puis il court occuper les autres capitales de l'empire, Suze, où il trouve d'immenses richesses, et Pasagarde, le sanctuaire de la Perse (1).

Entre Suze et Pasagarde, Alexandre et ses généraux avaient eu à soumettre plusieurs peuplades de montagnards, les Uxiens et les Cosséens, qui firent quelque résistance. De Pasagarde, il prend la route de la Médie, et entre dans Ecbatane, la ville aux sept enceintes et aux sept couleurs. Darius en était parti depuis huit jours. Alexandre se

(1) Il ne détruisit pas cette ville par un incendie, comme le dit Quinte-Curce, puisqu'on voit, peu de temps après sa mort, le satrape Peuceste y sacrifier aux mânes de Philippe et d'Alexandre. C'était l'incendie du palais de Persépolis qui devait annoncer à tout l'Orient qu'un nouveau conquérant était venu s'asseoir sur le trône de Cyrus.

met à sa poursuite, arrive dans la ville de Rhagée avec ses troupes légères; mais, désespérant d'atteindre Darius, il veut, avant d'avancer plus loin, ne laisser aucun ennemi derrière lui. Il entre dans l'Hyrcanie et la Parthie, et y apprend que Darius est prisonnier entre les mains de trois satrapes, Mébarzane, Bessus et Spitamène. Il marche aussitôt contre eux. Bessus, retardé dans sa fuite par le soin de garder son prisonnier, le tue, et laisse son cadavre entre les mains d'Alexandre, qui le fait ensevelir dans le tombeau des rois de Perse. Le perfide Bessus pouvait dans la Bactriane et la Sogdiane établir un centre de résistance; mais Alexandre ne lui laisse pas le temps de s'y fortifier (330); il le poursuit avec une effrayante rapidité à travers l'Arie, l'Arachosie et la Bactriane.

Enfin il arrive jusque chez les Scythes. Ce peuple belliqueux lui oppose la plus vigoureuse résistance qu'il ait encore rencontrée. Sa victoire sur les Scythes, la fondation d'Alexandreschata sur l'Iaxarte, des colonies envoyées dans les principales villes de la Sogdiane, quatorze mille Grecs laissés dans la Bactriane lui assurent la tranquillité de ces provinces, et lui permettent de conti-

nuer des conquêtes plus utiles vers l'Indus. La soumission d'un roi indien, de Taxile, facilite sa marche; mais dans les pays montagneux de l'Inde citérieure il rencontre des peuples qui défendent vivement leur indépendance, et il trouve enfin sur les bords de l'Indus un adversaire digne de lui. Alexandre, vainqueur de Porus, s'attache ce roi par sa grandeur d'âme; et lorsque les prières et les murmures de ses soldats le forcent de s'arrêter sur les bords de l'Hyphasis il lui confie le gouvernement de ses conquêtes au delà de l'Indus, de sept nations, dit-on, et de deux mille villes.

Alors commencent pour Alexandre d'autres travaux. Ce n'est plus la passion des conquêtes qui l'entraîne, mais de grands projets de navigation et de commerce. Il descend l'Hyphasis et l'Indus jusqu'à l'Océan, soumettant tous les peuples riverains, explorant une à une toutes les branches de l'Indus, creusant des ports, établissant des arsenaux, des chantiers de marine sur toute sa route, tandis que des divisions de son armée pénètrent dans l'intérieur des terres, et y creusent des puits afin de rendre les routes praticables aux marchands qui

viendront sur les traces de ses soldats, il y compte bien, chercher les denrées de ces contrées et celles de l'Inde. Arrivé à l'embouchure de l'Indus, il veut que Néarque, sur sa flotte, marque la route au commerce maritime, en explorant avec soin toutes les côtes de l'Asie, jusqu'à l'embouchure de l'Euphrate dans le golfe Persique. Pendant ce temps lui-même trace la route par terre à travers la Gédrosie et la Caramanie, jusqu'à Suze et Babylone, où se termine cette merveilleuse entreprise (328-326).

Alexandre, de retour à Babylone (325), dont il veut faire la capitale de son empire et le centre du commerce du monde, y mourut de ses fatigues ou de ses excès (323) avant d'avoir pu organiser l'empire qu'il venait de conquérir. Avec lui meurt le monde ancien : tous les vieux empires sont détruits, les anciennes gloires effacées ; l'Égypte est esclave, les Perses vaincus et soumis ; Sparte, Athènes, Thèbes sont tombées, et c'est le fils d'un roi à qui Démosthène, le grand orateur athénien, refusait le titre de Grec qui règne sur la Grèce et sur l'Asie, pouvoir éphémère dont n'hériteront point les successeurs du conquérant.

Un jour qu'Alexandre visitait le lac Pal-

lacopas, le vent fit tomber son diadème et l'emporta sur les roseaux du marais. Un matelot courut le chercher, et, pour ne le point mouiller, il le rapporta sur sa tête. Le matelot fut d'abord récompensé, puis puni de mort sur les observations des prêtres chaldéens. L'histoire des successeurs d'Alexandre est là tout entière. La couronne tomba de la tête du héros macédonien sur celle de son frère, l'imbécile Arrhidée, et de son fils posthume; puis ses généraux ramassèrent cette couronne. Quelques-uns crurent régner sur tout l'empire d'Alexandre, et Séleucus, entre autres, fut un instant maître de toute l'Asie : mais, de même que le matelot, d'abord récompensé, fut ensuite puni de la profanation dont il s'était rendu coupable, de même aussi les Romains renversèrent bientôt tous ces audacieux qui avaient osé s'asseoir sur le trône d'Alexandre.

Mais, avant de voir les Romains hériter de ce grand empire, nous devons assister à la lutte des généraux grecs, à ces funérailles sanglantes d'Alexandre, que le héros lui-même avait prévues ; nous devons contempler la longue agonie de la Grèce, préparant elle-même, par ses dissensions intestines, la perte de son indépendance.

CHAPITRE VI.

SUCCESSEURS D'ALEXANDRE.

§ 1. — Depuis la mort d'Alexandre jusqu'à la bataille d'Ipsus.

La famille royale, à la mort d'Alexandre, se composait de plusieurs femmes : Olympias, mère d'Alexandre; sa sœur, Cléopâtre; la fille d'une sœur de Philippe, l'artificieuse Eurydice, qui devint bientôt l'épouse d'Arrhidée; puis une autre sœur d'Alexandre, Thessalonice, qui s'unit plus tard à Cassandre. Mais du sang royal il n'y avait d'hommes que l'imbécile Arrhidée, frère illégitime d'Alexandre, et un fils, nommé Hercule, qu'Alexandre avait eu de Barcine. Enfin, pour compliquer les prétentions, Roxane, fille de Darius, qu'Alexandre avait épousée, se trouvait enceinte,

et donna trois mois plus tard le jour à un fils, Alexandre Ægus.

A peine Alexandre était-il expiré que les querelles au sujet de la succession commencèrent. Le héros en mourant avait dit qu'il laissait son trône au plus digne. Ce ne pouvait être Arrhidée : aussi les généraux, jugeant que la proie était tout entière à partager, ne songèrent qu'à se la disputer.

La régence est confiée à Léonat, Perdiccas, Cratère et Antipater, et l'on convient d'attendre, pour nommer un successeur à Alexandre, que Roxane ait donné le jour à l'enfant qu'elle porte dans son sein. Mais l'infanterie impatiente se mutine, et, sous la conduite de Méléagre et d'Attale, veut nommer pour roi Arrhidée. Perdiccas empêche une fâcheuse collision sur le point d'éclater, et promet qu'Arrhidée régnera conjointement avec le fils de Roxane. Lui-même est désigné comme général en chef. Antipater conserve le gouvernement de la Macédoine et de la Grèce ; Cratère est nommé gardien du trésor, et Méléagre est adjoint à Perdiccas dans la direction générale des affaires et dans le commandement de l'armée. Ensuite a lieu le partage des provinces.

On donne l'Égypte à Ptolémée, fils de Lagus; la Syrie à Laomédon; la Cilicie à Philotas; la Médie à Python; la Paphlagonie avec la Cappadoce à Eumènes; la Pamphylie, la Lycie et la Grande Phrygie à Antigone; la Carie à Cassandre; la Lydie à Méléagre; la Petite Phrygie à Léonat; la Thrace à Lysimaque.

La Grèce aussi voulut profiter de la mort d'Alexandre. Les Rhodiens chassent les Macédoniens; les Athéniens en font autant, et la guerre Lamiaque commence (322). Antipater, d'abord vaincu à Lamia en Thessalie, augmente son armée des débris de celle de Léonat, tué par les Grecs confédérés, bat les rebelles et prend Athènes. A la suite de cette guerre, la Grèce est soumise en grande partie, non plus à l'influence, mais à la domination de la Macédoine. Dans Athènes, dans beaucoup d'autres villes la démocratie est remplacée par une constitution aristocratique. Une tentative de révolte faite par les Grecs mercenaires qu'Alexandre a établis dans la haute Asie ne fut pas plus heureuse. Python, envoyé pour les soumettre, veut en vain les épargner et se former un royaume; les Macédoniens, dociles aux ordres de Perdic-

cas, massacrent les rebelles et pillent le pays.

Cependant Perdiccas, qui avait chargé Léonat et Antigone de mettre Eumènes en possession de la Cappadoce, avait été obligé par le refus de ces deux généraux de prendre sur lui ce soin, et d'aller combattre, à la tête de l'armée royale, (322), Ariarathe, qu'il extermine avec toute sa famille. Enorgueilli de ce succès, Perdiccas songe à régner seul ; il épouse Cléopâtre, et répudie Nicée, fille d'Antipater. Mais il est en même temps contraint par une sédition de l'armée de donner pour épouse à Arrhidée Eurydice, nièce de Philippe, qui doit lui susciter mille obstacles. Cependant, poursuivant ses desseins ambitieux, il cherche à perdre Antigone et Ptolémée en les accusant devant l'armée. Antigone se rend aussitôt auprès d'Antipater, en Macédoine, et une alliance entre ces deux chefs, auxquels se joignent Ptolémée et Cratère, se conclut contre Perdiccas (321). Mais celui-ci, déjà prêt, envoie Eumènes sur les bords de l'Hellespont pour s'opposer à Cratère et à Antipater, et, suivi d'Arrhidée, part lui-même pour l'Egypte.

Aussitôt Cratère et Antipater passent en Asie, et gagnent à leur cause Néoptolème,

gouverneur de l'Arménie. Puis ensuite Antipater se retire en Pisidie, tandis que Cratère et Néoptolème s'avancent en Cappadoce. Tous deux sont tués dans une bataille. Mais ce succès demeure sans résultat ; car Perdiccas éprouve le même sort en Égypte. Après plusieurs tentatives inutiles pour passer le Nil, il est abandonné par ses principaux officiers et massacré par ses propres soldats, qui se donnent à Ptolémée (320).

Perdiccas tombé, il s'agit de nommer un régent. Antipater le remplace sur le refus de Ptolémée et par suite de la démission volontaire de Python. Aussitôt il se fait un nouveau partage des provinces à Trisparadisus en Syrie : Ptolémée, Lysimaque, Laomédon gardent leurs gouvernements ; Séleucus reçoit Babylone ; Antigone, outre ses premières possessions, obtient tout le territoire d'Eumènes, proscrit pour son attachement à la famille royale et à Perdiccas ; il est en outre chargé de faire, de concert avec Cassandre, fils d'Antipater, la guerre à Eumènes, qu'il contraint, après l'avoir vaincu par trahison, à se renfermer dans Nora. Ptolémée, de son côté, cherche à s'emparer de la Syrie et de la Phénicie.

(320.) Antipater meurt alors, et laisse la régence au vieux Polysperchon, son ami, au préjudice de son propre fils Cassandre. De là, entre ces deux hommes, de longues querelles. Cassandre se rend auprès d'Antigone (319) et forme avec ce général et Ptolémée une alliance contre Polysperchon, qui de son côté déclare libres toutes les villes de la Grèce, réunit autour de lui toute la famille d'Alexandre, et nomme Eumènes commandant de l'armée royale. Aussitôt ce général, qu'Antigone a vainement tenté d'entraîner dans son parti et qui est sorti de sa forteresse en amusant l'ennemi par des négociations, se rend en Cilicie et gagne le corps des Argyraspides (1). La victoire d'Antigone sur Clitus, commandant de la flotte royale, ne permet pas à Eumènes de se maintenir en Asie Mineure; il pénètre (318) dans la haute Asie, et l'année suivante, au printemps (317), il voit se joindre à lui, avec vingt-cinq mille hommes, les satrapes révoltés contre Séleucus de Babylone. De Suze il passe le Pasitigre, bat Antigone, arrive à Persépolis,

(1) Légion macédonienne qui portait des boucliers d'argent.

livre (316) dans la Gabiène, à Parétacène, une bataille qui est sans résultat. Enfin (315) il est attaqué dans ses quartiers d'hiver et, déjà vainqueur, est livré par les Argyraspides à Antigone, qui le fait mettre à mort.

Pendant ce temps des événements non moins tragiques se succèdent en Grèce. En 318, Alexandre, fils de Polysperchon, s'empare d'Athènes; mais Cassandre la reprend et la met sous le gouvernement de Démétrius de Phalère pendant que son rival passe dans le Péloponnèse et échoue devant Mégalopolis, qui lui est hostile.

Cassandre alors voit se ranger de son côté les Grecs, qui s'aperçoivent que le parti du roi n'a pas le dessus. En même temps il est appelé en Macédoine par Eurydice et Arrhidée contre Olympias, revenue d'Épire, où elle avait été obligée de se réfugier pour se soustraire aux humiliations que lui faisait éprouver Antipater.

Dès lors le sang royal n'est plus épargné; Olympias, donnant l'exemple, fait mettre à mort Eurydice et Arrhidée : l'année suivante (317) elle est assiégée à son tour dans Pydna par Cassandre, qui la contraint à capituler et la fait mettre à mort :

il fait aussi enfermer à Amphipolis Rhoxane et Alexandre Ægus, en même temps qu'il épouse Thessalonice, sœur d'Alexandre le Grand (316). Dès lors le parti de Polyspernchon est ruiné en Grèce par les victoires de Cassandre comme en Asie par la mort d'Eumènes (315).

Le vieil Antigone, désormais seul en Asie et fier de ses soixante-dix mille soldats, fait sentir partout sa puissance tyrannique, et contraint Séleucus à fuir en Égypte. Mais il est bientôt menacé par une ligue formée entre Ptolémée, Cassandre de Macédoine, Asandre, satrape de Carie, Lysimaque de Mysie et Séleucus (314). Aussitôt Antigone, qui conserve encore toute l'ardeur du jeune âge, arrive en Cilicie, de là se rend en Phénicie et assiége Tyr, qu'il prend quatorze mois après. Ses armes sont partout victorieuses, en Grèce de Cassandre, que soutient en vain Polysperchon; en Asie Mineure de Lysimaque et d'Asandre de Carie; enfin de Ptolémée, qui, après une victoire à Gaza (312), est contraint néanmoins d'évacuer la Syrie et la Phénicie. L'heureux Antigone voit Séleucus seul se maintenir dans Babylone, qu'il a occupée de nouveau; mais, vainqueur partout

ailleurs, il dicte le traité de l'année 311, qui, en nommant Alexandre Ægus roi et en proclamant la liberté des Grecs, renferme les germes d'une guerre qui éclate trois ans après.

Dans cet intervalle, Cassandre, qui va se voir forcé d'abandonner la Macédoine, met à mort Alexandre avec sa mère Rhoxane (310). De plus, il persuade à Polysperchon, qui a fait venir de Pergame Hercule, fils de Barcine (309), de faire périr ce dernier rejeton d'Alexandre le Grand, et par ce crime il s'affermit en Macédoine. En même temps Séleucus, qu'Antigone n'a pas admis dans le traité de 311, agrandit, vers l'Orient, son gouvernement par ses armes, et d'un autre côté Ptolémée fait des conquêtes et s'empare de Chypre. Antigone est effrayé des accroissements de ses rivaux, et la guerre recommence (308).

Le théâtre de cette guerre change souvent. Ptolémée envahit d'abord la Pamphylie, la Lycie, et prend ensuite sur le continent grec Corinthe et Sycione. De son côté, Antigone envoie en Grèce son fils Démétrius, qui délivre Athènes, la rend à la démocratie, et prend Mégare. Rappelé par son père, ce jeune prince envahit Chypre

et bat sur mer Ptolémée dans une grande bataille (307), à la suite de laquelle vainqueurs et vaincus prennent le titre de rois.

Aussitôt Antigone se rend par terre en Egypte, pendant que son fils le suit par mer (306); mais cette expédition manque. Celle qui est dirigée contre Rhodes ne réussit pas mieux, et quoique Démétrius gagne au siége de cette ville (305) le glorieux nom de Poliorcète, il se résigne sans peine à abandonner cette île (304) pour aller travailler à la délivrance de la Grèce, opprimée par Cassandre. Là, plus heureux, (303) il sauve Athènes assiégée, passe dans le Péloponnèse, chasse toutes les garnisons de Cassandre, de Polysperchon, de Ptolémée, est nommé chef de toute la Grèce et reçoit une armée pour conquérir la Thrace et la Macédoine. Alors Cassandre, vivement pressé, s'adresse à Lysimaque, et envoie des ambassadeurs à Séleucus et à Ptolémée, qui acquiescent à ses propositions, et une ligue est conclue entre les quatre rois (302).

Lysimaque passe l'Hellespont et s'empare de la Phrygie, de la Lydie et de la Lycaonie. Cassandre, de son côté, se rend en Thessalie et occupe plusieurs villes. Dé-

métrius les lui reprend ; mais il est tout à coup rappelé par son père, qui a besoin de ses secours. En effet Ptolémée, profitant de l'absence d'Antigone, avait recouvré la Phénicie, la Palestine, la Cœlé-Syrie, à l'exception de Tyr et de Sidon ; Séleucus descendait dans la Cappadoce avec vingt mille hommes pour se joindre à Lysimaque. L'armée des confédérés commandée par ces deux rois et celle d'Antigone et de Démétrius arrivèrent bientôt en Phrygie, et la bataille s'engagea près d'Ipsus (301). Elle fut décisive. Antigone y perdit, avec la vie, son royaume, que les deux vainqueurs se partagèrent sans s'inquiéter de Ptolémée absent. Lysimaque garda l'Asie antérieure jusqu'au Taurus ; tout le reste demeura à Séleucus. Démétrius, ainsi dépouillé, se sauva en Grèce sur sa flotte, qui le laissait encore maître de la mer.

Ainsi l'empire d'Alexandre, d'abord divisé à l'infini, ne présente plus désormais que trois grands royaumes : la Syrie, sous les Séleucides ; l'Égypte, sous les Lagides ; et la Macédoine, sous Cassandre, puis sous Démétrius et ses déscendants. Nous nous débarrasserons d'abord de ces deux premiers royaumes pour nous occuper ensuite exclusivement de la Macédoine et de la Grèce,

dont l'existence politique n'aura plus que cent cinquante ans de durée. Alors ce fleuve dont les rives se resserrent insensiblement viendra, comme tant d'autres, se perdre dans l'océan de la puissance romaine.

§ 2 La Syrie sous les Séleucides.

C'est de la rentrée de Séleucus dans Babylone, en 312, que commence l'ère des Séleucides. Leur empire, formé de conquêtes successives et qu'aucun lien religieux n'unissait entre elles, ne pouvait subsister que par l'énergie du souverain; mais Séleucus se montra digne de porter ce fardeau. D'abord, pendant qu'Antigone était occupé dans l'Asie antérieure, il conquit toute l'Asie supérieure, et dès l'année 307 il dominait déjà sur tous les pays situés entre l'Euphrate, l'Oxus et l'Indus. En 305 il pénétra jusqu'au Gange et rétablit les relations commerciales avec l'Inde; après la bataille d'Ipsus, il joignit à ses possessions la Syrie, la Cappadoce, la Mésopotamie et l'Arménie. Après avoir ainsi reconstruit à son profit l'empie des Perses, Séleucus laissa jouir l'Asie d'une paix de dix-huit ans, durant laquelle il put fermer les plaies que tant de

guerres et de dévastations y avaient entretenues. Une ancienne jalousie contre Lysimaque lui fit reprendre les armes à quatre-vingts ans, et la bataille de Cyropédion lui livra toute l'Asie Mineure avec des prétentions sur la Thrace et la Macédoine : c'est en voulant les faire valoir qu'il fut tué en trahison par Ptolémée Céraunus (281).

Sous son fils Antiochus commence la décadence de l'empire. Nicomède de Bithynie se maintient malgré lui dans son royaume et établit les Gaulois dans l'Asie Mineure (277). En même temps se forme le royaume de Pergame (263), qui résiste également aux efforts d'Antiochus.

Antiochus II, surnommé Théos, laissa s'élever dans le sein de ses États deux nouveaux royaumes : celui des Parthes, fondé par Arsace, et celui de Bactriane, formé par Théodotus.

Séleucus II (247-227), malgré son surnom de *Vainqueur*, affaiblit encore so_ royaume par une suite de guerres malheu. reuses qui ne profitent qu'à ses ennemis Ainsi Eumènes de Pergame occupe une partie de l'Asie Mineure, et les Parthes battent une première fois Séleucus, et à une seconde expédition le font lui-même

prisonnier. Son fils aîné, Séleucus III, périt bientôt empoisonné (227-225).

Avec Antiochus III le Grand l'empire des Séleucides s'arrêta dans sa décadence; il ne put, il est vrai, triompher ni des Pergaméniens, ni des Parthes, ni des Bactriens; mais il arrêta leurs accroissements. C'est ainsi qu'il enleva la Médie à Arsace, qui dut se contenter de la Parthie et de l'Hyrcanie. Une expédition au delà de l'Indus fut à peu près sans résultat; mais ses guerres dans la haute Asie rétablirent au moins l'autorité des Séleucides sur les pays qui n'en étaient pas alors formellement détachés. Il fut heureux encore contre l'Egypte, à laquelle il enleva les possessions de Syrie (203-198). Mais ces conquêtes lui devinrent fatales; car elles furent l'origine de ses démêlés avec les Romains. On verra dans notre Histoire romaine le récit de la guerre d'Antiochus contre Rome. Après la défaite de Magnésie, l'empire des Séleucides ne fait plus pour ainsi dire que languir et attendre que Rome le frappe d'un dernier coup.

Antiochus est assassiné en 187, comme son fils Séleucus IV le fut en 176, par son ministre Héliodore. Antiochus IV Epiphanes, c'est-à-dire l'illustre, reprit les projets des

Séleucides contre l'Égypte, l'éternel objet de leur ambition, et peut-être aurait-il réussi à s'en emparer sans l'intervention du sénat romain (Popilius Lænas). Une mesure funeste d'Antiochus fut la tentative qu'il fit pour introduire le culte grec dans ses États; elle amena la révolte des Juifs, qui, malgré ses armées, surent reconquérir leur indépendance. Son successeur Antiochus V vit l'empire déchoir chaque jour davantage (164-161). Sous Démétrius, il était tombé déjà si bas que ce prince et son compétiteur, Alexandre Balas, en furent réduits à implorer l'assistance des Juifs.

Nous nous contenterons maintenant de donner le nom et la date des derniers rois ou usurpateurs de la Syrie.

Démétrius II Nicator, 144-143. Antiochus VI Théos, Tryphon, 140-139. Antiochus VII de Syda, 139-131. Démétrius II (rétabli sur le trône), 131-125. Alexandre Zébina, 125-123. Séleucus V, 125. Antiochus VIII, Ghrypus, 123-97. Antiochus IX de Cyzique, 112-94. Séleucus VI Nicator, 94-93. Antiochus X, Eusèbe, Antiochus XI et Philippe, Démétrius Eucheir, Antiochus XII, Dionysius, 94-85. Tigrane, 85-64. Antiochus XIII, l'Asiatique, 70-64;

sous lui la Syrie est réduite en province romaine.

§ 1. L'Égypte sous les Ptolémées.

Ptolémée Ier Soter fut, comme Séleucus Ier, un homme supérieur. Dans les querelles des successeurs d'Alexandre Ptolémée n'intervint jamais que quand il s'y trouva forcé par les attaques ou les menaces de ses anciens compagnons, et jamais il ne le fit de manière à compromettre la sûreté de l'Egypte. Content de la riche portion qui lui était échue en partage, il mit tous ses soins à rendre à l'Égypte son ancienne splendeur; forcé, par l'ambition de Perdiccas et d'Antigone de prendre les armes, il en profita pour s'emparer de tous les pays qui forment le bassin méridional de la Méditerranée, la Phénicie, la Judée, la Cœlé-Syrie et l'île de Chypre. La Cilicie, la Carie et la Pamphylie furent sinon soumises à son autorité, du moins à son influence. En Afrique, la conquête de Cyrène lui donna toute la Libye; enfin il est probable qu'il s'empara aussi d'une partie de l'Éthiopie. Non-seulement l'Égypte accrut son territoire, mais elle répara ses forces au dedans par la sage administration de Ptolémée. Lorsque le reste du monde était bouleversé par des tempêtes sans cesse

renaissantes, le repos intérieur dont elle jouit pendant les quarante années du règne de Soter aurait suffi pour lui rendre son antique prospérité. Elle lui dut l'agrandissement d'Alexandrie, la construction du phare, de deux forts sur la mer et sur le lac Maréotis pour favoriser le commerce et la navigation, la fondation d'un grand nombre d'édifices magnifiques, d'un musée, de la grande bibliothèque, etc., etc.

Sous Ptolémée Philadelphe (284-246) l'Égypte fut encore plus tranquille et plus heureuse que sous son père. Le nouveau roi protégea avec ardeur les arts de la paix, le commerce et les sciences; l'Egypte devint alors la première puissance maritime et l'un des plus grands États de la terre. Pour faciliter le commerce avec l'Inde, Ptolémée II contruisit sur le golfe Arabique les ports de Bérénice et de Myos-Hormos. De Bérénice, une route pour les caravanes conduisit, par Coptos, jusqu'au Nil, d'où les marchandises purent descendre jusqu'à Alexandrie.

Ptolémée III Evergète fit de l'Égypte un État conquérant. Pour venger le meurtre de sa sœur Bérénice, il déclara la guerre à Séleucus II; l'Asie, déchirée alors par des guerres entre Séleucus et son frère An-

tiochus Hiérax, ne pouvait offrir de grands obstacles aux armes de Ptolémée, et les royaumes des Parthes et de Bactriane étaient encore trop faibles pour l'arrêter; aussi put-il piller l'Asie au delà de l'Euphrate jusqu'à la Bactriane et les provinces situées à l'occident de ce fleuve. Dans la dernière période de son règne, Ptolémée fit vers le sud de nouvelles conquêtes qui embrassèrent l'Abyssinie et les côtes occidentales de l'Arabie. Ce qui fait l'importance de ces expéditions, c'est qu'elles furent surtout commerciales; car ce furent autant de routes ouvertes au commerce avec ces contrées éloignées.

Ce fut un bonheur bien rare que celui dont jouit l'Égypte, d'avoir trois grands rois dont les règnes remplirent un siècle entier. Mais après eux commence la série de princes indolents ou tyranniques que les empires de l'Orient voient toujours arriver quelques générations après celle qui a fondé l'empire; aussi donnerons-nous seulement leurs noms.

Ptolémée IV Philopator, 222-205. Ptolémée V Épiphane, 205-181. Ptolémée VI Philométor, 181-146. Ptolémée Eupator, 146. Ptolémée VII Évergète, Physcon, 146-117. Ptolémée VIII, Soter II, 117-

107. Ptolémée IX, Alexandre Ier 107-88. Ptolémée VIII, Soter II (rétabli), 88-81. Ptolémée X, Alexandre II, 81-80. Bérénice, Ptolémée XI Aulète, 80-52. Ptolémée XII et Ptolémée XIII, Cléopatre, 52-30. L'Égypte est réduite en province romaine, 30.

§ 4. La Macédoine et la Grèce jusqu'à la prise de Corinthe par les Romains.

Revenons maintenant à la Grèce. Après la défaite d'Ipsus et la mort de son père Antigone, Démétrius Poliorcète, qui n'avait perdu ni son ambition ni ses espérances, osa, avec les dix-neuf mille hommes qui lui restaient se diriger vers Athènes; mais elle refusa de le recevoir. Heureusement pour lui, la mésintelligence se met entre ses ennemis; alors, par une adroite politique, Démétrius donne sa fille Stratonice à Séleucus, et revient mettre le siége devant Athènes, dont il s'empare (297), prend Mégare, bat deux fois les Spartiates (295), quand tout à coup des événements survenus en Macédoine l'appellent dans cette contrée.

Cassandre en mourant (298) avait laissé plusieurs fils; l'aîné, Philippe, meurt la même année; et les deux autres, Antipater

et Alexandre, ne peuvent s'accorder au sujet de la succession. Alexandre appelle contre son frère, qui s'est souillé du sang de Thessalonice, sa mère, Démétrius Poliorcète et Pyrrhus II, roi d'Epire. Celui-ci chasse aussitôt Antipater, et se retire au moment même où Démétrius arrive. Alexandre, n'ayant plus besoin de secours, veut tendre des embûches à un auxiliaire qui ne peut être que dangereux; Démétrius le fait assassiner, et est proclamé roi de Macédoine (294). Son règne, qui dure sept ans, n'est qu'une suite de guerres contre Pyrrhus et contre les Grecs. A la Macédoine, à la Thessalie, à Mégare il ajoute Corcyre, l'Etolie, la Béotie. Mais en même temps, par son orgueil, il se rend odieux à ses sujets et aux Grecs, tandis que Pyrrhus gagne l'affection des peuples par sa bienveillance. C'est au milieu de sujets mécontents et en présence d'un rival tel que le roi d'Epire qu'il songe à combattre Ptolémée, Séleucus, et Lysimaque, pour reprendre ses provinces, asiatiques.

Ceux-ci le préviennent (288), et attirent Pyrrhus dans leur parti. Ce dernier envahit aussitôt la partie occidentale de la Macédoine; Lysimaque, la partie supérieure;

et tous deux restent maîtres de la contrée (287), tandis que Ptolémée soulève la Grèce. C'en était fait de Démétrius. Passé en Asie, il est battu par Séleucus, son beau-père, et fait prisonnier (286); deux ans après il meurt, laissant un fils nommé Antigone Gonatas, qui d'abord ne monte pas sur le trône de Macédoine, et demeure tranquille dans ses possessions du Péloponnèse.

(286) Cependant Lysimaque chasse Pyrrhus et règne quatre ans tranquille sur la Macédoine, la Thrace et l'Asie Mineure; mais bientôt une querelle de famille amène une rupture entre ce prince et Séleucus. Lysimaque est tué à Cyropédion (282), et sa mort met fin à son empire et à sa race. Le vainqueur lui succède; mais six mois après il est assassiné par Ptolémée Céraunus, chassé d'Egypte par Bérénice, sa belle-mère. Alors le royaume de Macédoine est disputé par quatre concurrents : Antiochus, fils de Séleucus, Ptolémée Céraunus, Pyrrhus, roi d'Épire, et Antigone Gonatas. Antiochus et Pyrrhus se retirent bientôt, et la querelle reste à vider entre Antigone et Ptolémée. Ce dernier est vainqueur (280), et reste maître du royaume, tandis que son rival perd encore une grande partie de ses possessions

en Grèce par suite d'une ligue que toutes les villes grecques, ayant à leur tête les Spartiates, signent entre elles pour recouvrer leur liberté.

Mais Ptolémée ne resta pas tranquille possesseur du trône qu'il venait de conquérir. A peine y est-il monté que trois cent mille Gaulois viennent s'abattre sur la Grèce. Cérétrius, à la tête du premier corps, enlève pour toujours la Thrace à la Macédoine, et Belgius, qui commande le second, défait et tue Ptolémée Céraunus (279).

Le Macédonien Sosthène, qui remplace ce prince, bat à son tour le vainqueur; mais l'année suivante (278) il est lui-même écrasé par Belgius et par Achicorius, chef du troisième corps gaulois. Aussitôt les Gaulois se dirigent vers Delphes. Ils y arrivent vainqueurs des Grecs, qui voulaient s'opposer à eux au passage des Thermopyles; mais tout à coup un tremblement de terre et une tempête jettent le désordre dans leurs rangs, et ils périssent tous par la faim, la fatigue et le fer de leurs ennemis.

Antigone Gonatas monta alors sur le trône de Macédoine en vertu d'un traité conclu avec Antiochus, son concurrent. Mais à peine son pouvoir est-il affermi, à

peine le nouveau roi a-t-il battu une quatrième armée des Gaulois que Pyrrhus (264) vient lui disputer la couronne. Il est chassé, et revient après la mort de son rival, tué à Argos (272). Dès lors, tranquille possesseur d'un trône sur lequel Alexandre, fils de Pyrrhus, ne monte (267) que pour en descendre aussitôt (266), il tourne toutes ses vues contre l'indépendance hellénique.

Après plusieurs années de succès, il venait de s'emparer de Corinthe (251); déjà il était maître de la Thessalie, de la Phocide, d'Athènes, quand il apprend qu'un jeune homme nommé Aratus vient de s'emparer de Sycione et d'en chasser le tyran Nicoclès. Ce jeune homme est né chez les Achéens, qui, avec les Étoliens, vont, au milieu de la Grèce, dont toutes les anciennes puissances sont tombées, occuper désormais la scène, les Étoliens pour les rois de Macédoine, les Achéens pour la liberté grecque.

Aratus, élevé à la dignité de stratége, se porte tout d'abord comme défenseur de la Grèce; et, pour commencer sa grande œuvre de confédération, secourt les Béotiens contre les Étoliens (243), et réunit Sicyone à la ligue achéenne. Nommé stratége une seconde fois, il enlève l'Acrocorinthe à Antigone,

réunit aux Achéens Corinthe, Mégare, Trézène, Épidaure. Dès lors, pendant trente années, il est élu stratége tous les deux ans, et, pour se ménager un allié couronné contre le roi de Macédoine, il fait donner le commandement de la ligue à Ptolémée Évergète, roi d'Égypte, dont l'éloignement rendait l'intervention sans danger.

Sur ces entrefaites, Antigone meurt (243). Sous Démétrius II, qui lui succède, Aratus, qui échoue dans son projet de prendre Argos, bat deux fois Lysiadas, tyran de Mégalopolis; il défait ensuite les Étoliens. Puis, comme Démétrius déclare bientôt la guerre à ces mêmes Etoliens et leur enlève la Béotie, le politique stratége des Achéens, qui craint l'agrandissement des Macédoniens, se hâte de conclure avec les vaincus une alliance offensive et défensive. Mais il échoue dans une tentative contre Athènes, se laisse battre par le lieutenant du roi et ne fait aucun progrès pendant tout le reste du règne de Démétrius.

Ce prince meurt en 233 et transmet la couronne à son frère Antigone Doson. Ce fut le signal de la liberté grecque. En effet, tandis que ce prince s'occupe à réprimer en Macédoine les Dardaniens et les Thes-

saliens, Aratus s'empare d'Athènes, de Sunium, de l'île de Salamine, et voit se joindre à lui l'île d'Égine, Argos Hermione et une grande partie des villes de l'Arcadie (229). Les Étoliens alors resserrent leur alliance avec leurs anciens ennemis. C'est à cette même époque que commencent les relations politiques des Grecs et des Romains, par suite de l'expédition que ceux-ci venaient d'entreprendre contre l'Illyrie.

Cependant un orage va se former contre la ligue achéenne ; il partira de Sparte, alors régie par Cléomènes. Ce jeune prince, qui médite le projet de remettre en vigueur les lois de Lycurgue, d'abolir les dettes, de relever le pouvoir des rois par l'abaissement de celui des éphores, veut, pour faire passer cette réforme, qu'a inutilement tentée Agis, se faire auparavant un nom par la guerre et s'assurer l'armée.

Aussi, à peine Aratus a-t-il envahi (227) l'Arcadie spartiate, qui refuse son alliance, que Cléomènes, saisissant l'occasion, marche contre lui, le bat deux fois près du Lycée, retourne (226) à Sparte faire sa révolution, se remet aussitôt en campagne, taille de nouveau en pièces les Achéens à Hécatombée, leur enlève Mantinée, Tégée, Orcho-

mène. Malgré tant de succès, il propose la paix aux Achéens s'ils veulent lui donner le commandement de la ligue ; mais Aratus, par ses intrigues, empêche tout accommodement, et persuade à ses concitoyens d'appeler plutôt à leur secours le roi de Macédoine. Ce prince, qui accède à la demande des Achéens moyennant la cession de Corinthe, reprend successivement les villes dont Cléomènes s'est emparé, et le bat enfin à Sellasie (222). Pendant que Cléomènes, vaincu, se retire chez Ptolémée Évergète, roi d'Egypte, Antigone Doson vient à Sparte, rétablit le gouvernement détruit par Cléomènes. Maître déjà de l'Acrocorinthe, il s'empare d'Orchomène ; mais tout à coup il est rappelé dans son royaume par une invasion des Illyriens. La mort le surprend au milieu de ses succès contre ce peuple (221).

Philippe III, son fils, succède à sa vaste puissance, qui embrasse déjà les cinq sixièmes de la Grèce. Les Étoliens seuls ne subissaient pas encore la suprématie macédonienne ; mais ces hommes farouches fournirent bientôt au roi une occasion de les humilier. Profitant de l'abaissement des Achéens, ils envahissent le Péloponnèse, et,

unis aux Lacédémoniens, défont Aratus à Caphyes. Aussitôt celui-ci appelle Philippe à son secours, et la *guerre des deux ligues* commence (220) : d'un côté, le nouveau prince macédonien avec ses alliés, les Epirotes, les Acarnaniens, les Phocidiens, les Béotiens et les Achéens ; de l'autre, l'Étolie, unie aux Eléens et aux Lacédémoniens, qui ont massacré les éphores, partisans de Philippe, pour nommer roi un certain Lycurgue, étranger à la famille royale. La guerre dura trois ans. Philippe ravage à deux reprises l'Étolie, s'empare d'une partie de l'Élide et bat deux fois Lycurgue. Enfin, en 217, il accorde la paix aux vaincus, qui l'implorent, et, gardant ses conquêtes, il leur laisse la liberté.

Alors le roi de Macédoine détourne ses armes de la Grèce pour les diriger contre les Romains, qui venaient de conquérir l'Illyrie en moins de six mois et dont le voisinage était à craindre. Il conclut un traité d'alliance avec Annibal (215), se met immédiatement en mer avec cent vaisseaux, et assiége Apollonie ; mais la fortune lui est contraire. Battu à l'embouchure de l'Aoüs (214) par Valérius Lévinus, il est obligé de brûler ses vaisseaux. De retour

en Grèce, loin de chercher à gagner l'affection de ses peuples, il se rend odieux par ses actes tyranniques et par ses crimes, auxquels il met le comble en faisant empoisonner Aratus, qui meurt à l'âge de cinquante-huit ans (213).

Les Romains profitent de la conduite imprudente de leur ennemi, et par leurs intrigues acquièrent pour alliés les Etoliens, les Spartiates, régis alors par Machanidas, les Éléens, les Messéniens, le roi d'Illyrie, les Athéniens et Attale, roi de Pergame. Cependant Philippe, qui conserve encore l'Épire, l'Acarnanie, la Thessalie, la Phocide, la Béotie, l'Eubée, la ligue achéenne, et Prusias, roi de Bithynie, soutient la guerre avec avantage. Il bat plusieurs fois les Étoliens; il défait les Romains près de Corinthe (208), pendant que Philopœmen, successeur d'Aratus, bat et tue de sa propre main Machanidas, tyran de Sparte. Philippe ne sait pas plus profiter de ces victoires que de l'abandon dans lequel les Romains laissent leurs alliés, de 207 à 205, et il conclut la paix avec la république; mais aussitôt il attaque le roi de Pergame et les Rhodiens, les bat à Lada, près de Milet; ravage, malgré sa défaite à Chio, l'Asie Mineure et

les établissements grecs amis des Romains. Enfin il envoie en Afrique au secours d'Annibal quatre mille Macédoniens, et amène ainsi une nouvelle rupture (204-200).

Cette fois la guerre fut plus décisive bien que moins longue : elle ne dura que trois ans ; encore, pendant les deux premières années, les succès furent-ils partagés, sous P. Sulpicius et P. Villius. Mais dans la troisième arrive T. Flamininus, qui, à l'aide du mot *liberté*, attire d'abord à lui les Béotiens, les Achéens et même Nabis, qui a remplacé Machanidas à Sparte ; il détruit ainsi son ennemi par sa politique avant de le renverser par la force de ses armes. Il attaque ensuite Philippe réduit à ses propres forces, le bat à Cynocéphale (197), lui impose un traité humiliant, et l'oblige à donner son fils Démétrius pour otage.

L'année suivante (196), les Grecs entendent proclamer leur liberté aux jeux isthmiques, et, ivres de joie, ils voient sans inquiétude Flamininus rester au milieu d'eux avec son armée. En effet, pendant deux ans, il parcourt la Grèce à la tête de ses légions, arrête par une guerre les empiétements de Nabis, que bat Philopœmen en 195, et lui accorde la paix. Enfin il évacue la Grèce

avec les troupes romaines, en recommandant l'union et la concorde ; mais il a eu soin de mécontenter l'Étolie, et il a laissé dans Nabis un rival aux Achéens.

Comme il l'avait prévu, ces germes de discorde ne tardèrent pas à éclater ; Nabis, le premier, songe à la guerre. Il est tué (192), et Philopœmen réunit Sparte à la ligue achéenne, qui embrasse alors tout le Péloponnèse. D'un autre côté, les Étoliens, irrités de ne pas avoir reçu la Thessalie, que leur ont promise les Romains, appellent en Grèce Antiochus III. Mais cette invasion, qui eût été si fort à craindre par les Romains si le roi de Syrie eût écouté les conseils d'Annibal, demeure sans résultat. Antiochus s'amuse à prendre des villes en Thessalie ; et l'année suivante, battu aux Thermopyles, il est obligé de s'enfuir en Asie (191).

Aussitôt les Romains attaquent les Étoliens, les réduisent, au bout de deux ans, à livrer leurs armes et leurs chevaux (189), et par leur asservissement commence celui de la Grèce. Dès lors la ligue achéenne reste seule et appelle désormais l'attention de la république. Rome sème la corruption parmi les magistrats et les hommes les plus

influents. Philopœmen seul reste incorruptible; bien plus, il ne craint point de résister aux ordres des Romains s'ils lui semblent contraires aux intérêts de sa patrie.

Sparte s'était révoltée, et malgré l'avis de Philopœmen, qui voulait qu'on employât la douceur, le stratége Diophane, uni au consul T. Flamininus, marchait avec des troupes sur la ville rebelle. Philopœmen, alors simple particulier, les devance à Sparte, fait fermer les portes au consul romain et au stratége, et ramène, par la sagesse et l'autorité de ses discours, des hommes que la violence eût peut-être aliénés à jamais.

Cependant ce même Philopœmen traite plus tard avec la dernière rigueur les Spartiates, qui refusent de recevoir leurs exilés, et abolit les lois de Lycurgue, employant ainsi tantôt les moyens violents, tantôt la douceur pour prolonger l'existence de la ligue. Mais ce grand homme, qui mérita d'être surnommé le dernier des Grecs, meurt bientôt empoisonné par Dinocrate, chef des Messéniens révoltés (183), la même année que Scipion et Annibal.

Dès lors c'en est fait de la Grèce. Les Achéens n'ont plus à leur tête que des magistrats corrompus ou imprudents, à l'ex-

ception toutefois de Lycortas. D'abord paraît Callicrate, qui, envoyé à Rome, tient dans le sénat un indigne langage trop bien entendu des Romains. Ceux-ci écrivent aux Etoliens, aux Acarnaniens, aux Épirotes, aux Béotiens, aux Athéniens pour les exciter contre la ligue achéenne, en ajoutant que tous les magistrats devraient être comme Callicrate. Celui-ci revient en Achaïe ces lettre sà lamain : il est nommé stratége.

Cependant Philippe achevait son règne dans le silence, occupé à préparer une nouvelle guerre contre les Romains. Il avait voulu essayer leur patience en s'emparant de quelques villes de Thrace; mais, menacé par le sénat, il avait eu peine à éviter la guerre, même avec l'intervention de Démétrius, son fils, élevé à Rome et qu'on y destinait sans doute à lui succéder. Ses dernières années se passèrent dans l'humiliation : tous les jours il se faisait lire le traité fait avec Rome après la journée de Cynocéphale. La douleur qu'il ressentit d'avoir, en 181, fait périr, à l'instigation de Persée, Démétrius, dont il reconnut plus tard l'innocence, le conduisit deux ans après au tombeau (179).

Persée, qui lui succéda sur le trône, hérita aussi de sa haine contre les Romains. Pendant huit ans, il prépare la guerre. En vain ses ambassadeurs s'adressent à la Grèce et aux princes étrangers ; la crainte du nom romain comprime tous les cœurs ; la neutralité même est un acte de courage. Massinissa, roi des Numides, Eumènes, roi de Pergame, Antiochus Épiphane, roi de Syrie, Ptolémée, roi d'Egypte, s'empressent de promettre du secours aux Romains. Persée ne trouve qu'un seul allié, Cotys, roi des Odryses. Cependant il entre en campagne. Les deux premières années (171-70), ses succès sont mélangés de revers ; mais enfin Paul Émile pénètre en Macédoine. Tandis qu'une économie mal entendue prive son ennemi du secours des Bastarnes, la sanglante défaite de Pydna (168) décide à la fois du sort de Persée et de son empire. Rome le vit bientôt, accompagné de ses deux fils, marcher devant le char du triomphateur. Un an après, il mourut en prison, et l'un de ses fils, réduit à travailler dans l'atelier d'un menuisier, devint plus tard secrétaire du sénat romain.

Désormais Rome se croit assez forte pour mettre de côté toute dissimulation.

Elle livre l'Épire à l'armée de Paul Émile, qui pille soixante-dix villes et réduit en esclavage cent cinquante mille hommes. En Étolie cinq cent cinquante sénateurs sont massacrés. De plus, une inquisition est établie pour découvrir ceux qui avaient été ouvertement ou en secret partisans de Persée, et pour ce crime plusieurs des principaux citoyens de l'Étolie, de l'Acarnanie, de l'Épire, de la Béotie, ainsi que deux mille Achéens, sont déportés en Italie. Après tant de désastres, la Macédoine et la Grèce jouirent de vingt années de paix. Mais au bout de ce temps (150) paraît un aventurier, Andriscus, qui parvient à se faire un parti, se rend maître de toute la Macédoine, et est proclamé roi sous le nom de Philippe. Aussitôt le sénat envoie contre lui une armée qu'il taille en pièces (149). Moins heureux l'année suivante, il est vaincu et pris par Quintus Métellus (148), et la Macédoine est réduite en province romaine.

Alors vint le tour de la Grèce. Vingt années d'oppression avaient aigri les esprits; le retour des bannis, qui, après dix-sept ans d'exil, racontaient leurs longues souffrances, augmenta encore ces dispositions. Deux

d'entre eux, Diæus et Critolaüs, élevés à la stratégie après Callicrate, mort en 150, songent à la guerre. Rome, qui n'attend qu'une occasion pour sévir, détache de la ligue Sparte, Corinthe, Orchomène. Les Achéens, désespérés, accablent d'outrages les députés qui apportent le décret. Une seconde ambassade n'est pas mieux reçue, et la guerre commence. Les malheureux Achéens, unis aux Béotiens et aux Chalcidiens, sous les ordres de Critolaüs, sont battus près des Thermopyles par Métellus (147). Commandés par Diæus, successeur de Critolaüs, qui s'est empoisonné, ils attaquent à Leucopétra, près de Corinthe, Mummius, qui a remplacé Métellus, et ils sont encore vaincus. Diæus, sans espoir, court à Mégalopolis et se tue avec sa femme. Mummius entre dans Corinthe, et, dans son ignorance barbare, détruit cette belle ville par l'incendie. Il démantèle ensuite toutes les places qui tenaient pour les Achéens, et la Grèce devient une province romaine. Ces tristes événements eurent lieu la même année (146) que Carthage était détruite de fond en comble par Scipion Émilien, et *alors dans le monde il n'y eut plus que Rome.*

Résumons en peu de mots toute cette

triste histoire. Nous avons vu les successeurs d'Alexandre toujours armés les uns contre les autres pour s'arracher quelques provinces, tiraillant en tous sens l'héritage du maître, et cachant leur faiblesse sous les noms pompeux d'*illustres* et de *divins*. Après des guerres nombreuses et sanglantes, au milieu desquelles périrent d'une mort tragique tous les membres de la famille d'Alexandre, après un effroyable chaos, il se trouva établi trois nouveaux royaumes : la Macédoine, la Syrie et l'Égypte. L'Égypte, comme nous l'avons vu, fut la moins malheureuse, au moins sous les premiers Ptolémées, qui la rendirent florissante en faisant d'Alexandrie le centre du commerce de l'Europe avec l'Inde. Les rois de Syrie dégénérèrent plus promptement : un siècle suffit pour faire tomber leur empire au dernier degré de faiblesse. Quant à la Macédoine, d'où étaient partis les conquérants, elle conserva sa force plus longtemps. Mais, envahie et ravagée par les Gaulois, elle vit les Grecs profiter de ses malheurs pour ressaisir leur liberté. Les tentatives qu'elle fit pour rétablir sa domination sur la Grèce, la rivalité de deux nouveaux peuples, les Achéens et les Étoliens, qui, dans cette ruine

des anciennes républiques, se trouvaient être les deux grandes puissances de la Grèce, aidèrent l'ambition romaine et lui fournirent les moyens de soumettre les uns et les autres à sa puissance. Ainsi tout tomba successivement sous l'épée de Rome.

Mais ce vieux monde qui se meurt ne laissera-t-il donc rien derrière lui ? La Grèce a-t-elle perdu sa civilisation avec sa liberté? Non, si Athènes n'est plus une république orageuse et guerrière, si elle ne domine plus sur la Thrace et sur la mer Égée, elle est toujours la ville littéraire, la cité des arts, et les fils de ses vainqueurs viendront lui demander les chefs-d'œuvre de ses orateurs, de ses poëtes. Chaque année elle verra aborder au Pirée de jeunes Romains qui voudront s'inspirer du génie de Démosthène, de Thucydide et de Platon, pour rapporter dans leur patrie les leçons de ces grands modèles. Athènes et la Grèce vont devenir comme l'école de Rome. Et l'Asie n'a-t-elle donc pas gagné à ces grands bouleversements qui ont suivi l'arrivée d'Alexandre ? Voyez-la se couvrir de routes nombreuses, que les marchands vont parcourir dans tous les sens. Bientôt les idées s'échangeront comme les denrées : déjà des

sages de l'Inde sont venus avec Alexandre à Babylone. Voyez à Alexandrie cette immense bibliothèque recueillie de toutes les parties du monde, ces réunions de savants, de littérateurs, de philosophes. Quel immense travail intellectuel ! Si la force et la puissance sont passées à Rome, si les arts et l'éloquence sont restés dans la Grèce, les hautes pensées, les grands systèmes s'élaborent à Alexandrie, le rendez-vous commun de toutes les doctrines de l'antiquité, celles de l'Inde et de la Grèce, celles de la perse et de l'Égypte.

FIN.

TABLE.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

INTRODUCTION.

PREMIÈRE PARTIE.

L'ORIENT.

CHAPITRE PREMIER. — LA CHINE ET L'INDE.

CHAPITRE II. — L'ÉGYPTE.

Chapitre iii. — Les Juifs.

Chapitre iv. — Les Assyriens et les Peuples qui leur furent soumis dans la Bactriane, la Syrie et la Phénicie.

Chapitre v. — Les Mèdes et les Perses.

DEUXIÈME PARTIE.

LA GRÈCE.

Chapitre premier. — La Grèce jusqu'aux guerres médiques.

CHAPITRE II.

CHAPITRE III.

CHAPITRE IV.

CHAPITRE V.

CHAPITRE VI. — SUCCESSEURS D'ALEXANDRE.

FIN DE LA TABLE.

Paris. — Typographie de Firmin Didot frères, rue Jacob, 56.


LIBRARY OF CONGRESS
0 009 473 938 A